

Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka  
im. Komisji Edukacji Narodowej  
w Lublinie

174 880 VII

12 Strengem / wollen

podług ich m.

LAURE,  
OU  
LETTRES  
DE &c. &c.

LAURE,  
*OU*  
LETTRES  
DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME QUATRIEME.



*A GENÈVE*  
Chez BARDE, MANGET & Compagnie  
Imprimeurs - Libraires.  
*& se trouve à PARIS,*  
Chez BUSSON, Libraire, hôtel de Misgrigny,  
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVI.

LAURE  
ou  
LETTRES  
DE QUELQUES FEMMES DE SUISSE



174880  
VII

M. Prabh.

R-6/94/15 174883

LAURE  
ou  
LETTRES  
DE QUELQUES FEMMES DE SUISSE



LAURE,  
ou  
LETTRES

DE QUELQUES FEMMES DE SUISSE

LETTRE XXXVII.

*Laure à Sophie.*

NON, ma chère amie, je ne puis pas me taire; si vous pouvez m'abandonner, moi je ne puis pas vous quitter. Je vous écrirai, je vous persécuterai, j'en ai pris l'habitude; je ne puis plus rester seule; mon papier & ma plume me rapprochent de vous, & quand je vous écris, il me sem-  
*Toute IV. A iij*

ble que je suis avec quelqu'un. Dans le jour, je puis encore me passer de vous : des occupations, des affaires, des devoirs, mes parens me distraient ; mais lorsque je suis retirée dans ma chambre, lorsqu'il me semble qu'il y a un intervalle entre le monde entier & moi, lorsque la tranquillité, le silence, l'indifférence de tout ce qui m'entoure, me laissent comme au milieu d'un désert ; alors ma pensée, mon imagination, mon cœur se tournent vers vous. Le soir, auprès de mon feu, je veux quelquefois commencer une lecture ; bientôt je ne lis plus ; j'entends les heures, le cri du guet de minuit, d'une heure, de deux heures ; trois heures sonnent, & je pense encore, le tems s'est écoulé, & puis c'est tout. Je veux vous dire quelque chose avant que le sommeil m'en empêche, je commence, j'écris quelques mots, la lumière me manque, & je vais me coucher dans l'obscurité. J'espère que

je jouirai au moins du sommeil le matin, mais j'entends du bruit, je vois le jour ; je crains que ce ne soit très-tard ; l'inquiétude me chasse d'entre mes rideaux ; c'est alors que j'ai le tems de vous écrire, car tout le monde repose encore bien long-tems. Je vous dis ici ce qui m'arrive souvent, ce qui m'est arrivé hier au soir & ce matin. Je vous écris donc, ma chère Sophie, mais je ne vous enverrai ma lettre que lorsque j'en aurai reçu une de vous, que lorsque je serai sûre d'avoir toujours mon amie ; je vais laisser ma lettre dans mon bureau. Je m'entretiendrai avec vous de tems en tems, quand j'en aurai besoin. Si je ne reçois rien de vous, si je ne suis pas contente de ce que je recevrai, je jetterai au feu tout ce que j'aurai écrit, & je ne vous parlerai plus de moi. Je suis particulièrement inquiète de ma lettre à Mr. de St. Ange ; je l'ai écrite

trop en courant; j'aurois dû y penser davantage; je n'ai pas la certitude d'avoir dit ce que je voulois: elle étoit mal écrite; enfin j'en serai mécontente jusques à ce que je sache l'effet qu'elle aura produit. Je devois déjà le savoir; il y a aujourd'hui quatre jours que j'ai fait ma réponse, que je l'ai remise au messager; il retournoit, je crois, à la campagne de Mr. de St. Ange. Il n'est sans doute point obligé de me répondre; en vérité je suis charmée qu'il ne le fasse pas, & je ne manquerai pas de le lui témoigner. Il auroit seulement dû faire dire à mon père quand il reviendra; s'il ne revient pas, on s'en prendra peut-être encore à moi. Il seroit possible que je fusse obligée de montrer la lettre de Mr. de St. Ange, & ce que j'ai répondu. J'ai déjà pensé que je devois le faire; mais dans ce moment mon père est si occupé, il a tant d'affaires différentes, que ce seroit

nous jeter dans un trouble dont nous souffririons tous inutilement. Si je dois le faire, je prendrai un moment où il sera tranquille, & où je serai sûre de trouver toute sa tendresse pour moi. J'ai dit une fois à mon père qu'il ne m'aimoit plus; il m'a dit que j'étois une ingratitude, que tout ce qu'il faisoit étoit pour moi & que personne n'en jouiroit autant que sa fille. Il me serra dans ses bras, en me disant de ne point l'inquiéter par des choses inutiles. Hélas! nous étions heureux; un autre bonheur est venu troubler celui dont nous jouissions, je le regrette. Il est vrai que nous pouvons mieux suivre nos sentimens avec ceux qui ont besoin de nous: mon père, qui est charitable, me donne de tems en tems de l'argent, dont l'usage me fait un vrai plaisir: ce n'est pas aussi souvent que je le voudrois, mais c'est une jouissance que j'ai gagnée, & que

je compte pour beaucoup. Je n'avois pas imaginé qu'il y eût autant de misérables. Aujourd'hui nous faisons l'essai de notre nouveau carrosse; il y a déjà quelque tems que nous avons les chevaux : le carrosse est venu de chez le sellier, & ma mère se fait plaisir de l'essayer pour en rendre compte à mon père; il fait un beau jour, nous ferons une grande promenade. Adieu, ma chère amie, je vous reverrai ce soir ou demain matin.

*Jedi au soir à dix heures.*

Ma mère a été fatiguée de sa promenade; elle s'est couchée de bonne heure. Je veux vous conter toute ma journée, mais rien de vous encore, ma chère amie? rien de personne? mon père ne revient point non plus: tout l'univers est-il donc mort? heureusement qu'un autre objet vient occuper mon esprit. C'est une idée que j'ai, à laquelle je m'attache tous les

momens davantage; j'en suis transportée. Je suis sûre que vous l'approuverez. Notre promenade a été très-longue, beaucoup plus que nous ne le comptions: nous avons été du côté de la montagne. Au bout d'une heure nous avons quitté la grande route; nous y étions invités par un très-joli chemin de traverse. Je comptois cueillir quelques primevères, qui commencent à paroître auprès des haies: le chemin s'est trouvé très-étroit & très-boueux; je n'ai pu descendre, & même le carrosse ne pouvoit pas tourner. Il a fallu suivre ce chemin pendant plus d'une heure. Au bout de ce tems-là nous sommes arrivés auprès d'une maison de paysan. Il y avoit au-devant une assez jolie place, nous avons eu envie de descendre, & ensuite d'entrer dans la maison: elle étoit propre & bien arrangée; elle avoit un air d'aïssance. Nous avons vu un vieillard en

cheveux blancs, assis auprès du feu; à côté de lui étoit un enfant, qui tenoit une affiette de bois, sur laquelle il y avoit du pain. L'enfant avoit l'air de presser le vieillard de manger, & nous l'avons fort peu distrait. Celui-ci est venu à nous; il nous a offert ses services, & tout ce qu'il y avoit dans la maison. Il revenoit du bois, il étoit fatigué; il nous a demandé si nous nous étions égarés, & comment nous nous trouvions dans cet endroit écarté, où jamais il ne venoit personne de la ville. Ma mère a lié conversation avec lui, & s'est établie auprès du feu. Moi, j'ai été frappée de la beauté de l'enfant: c'est une petite fille de sept à huit ans, dont l'air & la fraîcheur des couleurs annoncent la santé; elle avoit une physionomie ronde & pleine, de grands yeux bleus, de beaux cheveux châtain bruns, qui lui cachotent le front & presque les yeux: un air de propreté.

invitoit à lui faire mille caresses. J'ai demandé au paysan à qui étoit cet enfant. Hélas! il est à nous, a-t-il répondu; à présent c'est toute ma consolation. Comment, lui-ai-je dit, cet enfant est votre fille...? Oh non, c'est ma fille qui est sa mère, c'est-à-dire, celle qui est morte: son père est allé au service en Hollande; ma fille qui est ici n'est que sa tante. J'ai demandé le nom de l'enfant; le bonhomme m'a dit qu'elle s'appeloit Henriette. La petite fille, qui tenoit son grand-père par la main, & qui appuyoit sa tête contre lui d'une manière qui exprimoit la tendresse, & qui inspiroit l'intérêt, a repris avec vivacité qu'elle s'appeloit aussi Angélique; mais que sa tante ne vouloit pas qu'on lui donnât ce nom. J'ai demandé à voir la tante; elle étoit au jardin; la petite fille est courue devant moi pour m'y conduire; elle s'est jetée dans ses bras,

elles se font embrassées avec une tendresse qui peignoit mieux une mère & une fille, qu'une tante & une nièce; la petite a toujours dit ma tante. J'ai vu une payfanne qui paroiffoit avoir plus de trente ans, qui étoit maigre, hâlée : on voyoit plutôt les traces de la peine & du travail, que les restes d'une jolie physionomie. L'on découvroit cependant de beaux traits, en y faisant plus d'attention; des yeux expressifs, mais un peu enfoncés, donnoient l'idée du chagrin. Ma curiosité & mon intérêt alloient en augmentant. J'ai fait des questions sur la tante, sur la nièce, sur le grand-père. J'ai dit qu'ils étoient bien heureux d'avoir un enfant comme celui-là : on m'a répondu en caressant la petite fille, que c'étoit un bon enfant qui donnoit quelquefois un peu de peine : la petite a embrassé sa tante avec un air de tendresse charmant ; il m'est venu l'envie extrême

d'avoir auprès de moi une petite créature comme celle-là. Je n'ai aucun de ces animaux qui occupent l'attention & les soins, auxquels on prodigue les caresses, au bien-être desquels on sacrifie le sien & celui des autres : ce sont des esclaves serviles & malheureux, à l'attachement & à la reconnaissance desquels on est si sensible! & dans ce moment j'éprouvois combien je le serois aux sentimens d'un petit être que je rendrois heureux, qui penseroit, qui raisonneroit. J'ai demandé à la femme si elle ne seroit pas bien aise de placer sa petite nièce chez quelqu'un qui en auroit beaucoup de soin, & qui l'aimeroit. Elle m'a répondu qu'elle auroit de la peine à s'en séparer, & que la petite commençoit à avoir soin de son grand-père. J'ai dit à ma mère mon idée : sans s'y opposer absolument, elle m'a fait entendre que c'étoit prendre un engagement qui

pourroit avoir beaucoup d'inconvéniens, & elle m'a renvoyé à la volonté de mon père : elle a regardé l'enfant de plus près ; elle l'a trouvé charmant. Je ne fais même quel air de ressemblance elle a voulu y reconnoître. Mon père, depuis quelque tems, me presse de prendre une femme de chambre, je lui demanderai de me laisser le choix de cet enfant ; je le tiendrai dans ma chambre ; je le soignerai ; je l'éleverai ; je le rendrai heureux ; ce sera une compagnie intéressante, qui rompra ces momens de solitude, où on se laisse aller à toutes sortes de réflexions. Plus j'en faisois alors, plus mon envie se fortifioit : j'ai insisté auprès du payfan & de sa fille, pour qu'ils me remisent leur enfant : je leur ai fait toutes les promesses qu'ils pouvoient attendre, & qui pouvoient les décider. Je leur ai dit que je voulois avoir le consentement de mon père, & qu je

reviendrois dans quelques jours. Je n'ai cessé d'en parler à ma mère en retournant à la ville : j'espérois y retrouver mon père ; il ne reviendra que demain : je languis de lui en parler ; je crois qu'il ne s'y opposera pas. Plusieurs personnes sont venues passer la soirée auprès de ma mère. On s'est occupé de notre promenade. J'ai dit mon projet ; tout le monde y a trouvé des inconvéniens ; l'une a dit qu'il ne falloit pas sortir les payfans de leur état ; l'autre, que lorsque leurs enfans étoient trop bien & trop heureux, ils tournoient toujours mal ; que l'éducation ne faisoit que les gâter. La vieille Mlle. D\*\*\*, a dit qu'elle avoit souvent pensé à prendre une petite fille, mais qu'elle avoit deux chiens & un perroquet qui en souffriroient, & dont elle ne vouloit pas se séparer. Mr. de Marville vint aussi. On changea le sujet de la conversation, il fut très bien

avec les amies de ma mère ; avec moi il avoit l'air inquiet, curieux, embarrassé : il sembloit qu'il voulût me parler de quelque chose ; il ne parla de personne. Je ne fais ce qu'il dit d'humeur, de distraction ; & il s'en alla. Il est quelquefois bien peu aimable, ce pauvre Marville ! On s'entretint de lui lorsqu'il fut parti. On se réunit à en dire du bien : les vieilles femmes qui le connoissoient avoient remarqué que depuis quelque tems il avoit beaucoup changé ; qu'il ne recherchoit plus autant l'élégance dans son habillement, dans sa parure. Ma mère dit qu'elle trouvoit qu'il n'étoit plus autant parfumé d'ambre. On ajouta qu'il s'occupoit beaucoup de l'emploi qu'il avoit pris ; que sa conduite étoit devenue très-sage, très-exemplaire : je crois que j'aurois pu dire le moment où ce changement avoit commencé ; & lorsque l'on dit que l'on croyoit qu'il

pensoit à se marier, ma mère me regarda, & elle examinoit ma contenance. Quand nous fûmes seules, elle voulut m'en parler ; je la priai de permettre que je ne fusse occupée que de mon projet d'avoir la petite fille, & je lui demandai de m'aider à obtenir le consentement de mon père. Elle me dit que puisque j'aimois autant les enfans.... Je ne la laissai pas achever ; je l'embrassai, en l'assurant que celui-là nous amuseroit tous. Dites-moi, ma chère amie, si vous n'approuvez pas mon idée, si vous n'en êtes pas jalouse. Je languis d'avoir cette petite créature auprès de moi, elle me manque déjà ; je ne veux pas vous envoyer ma lettre que la chose ne soit décidée. J'espère que mon père reviendra demain assez tôt pour pouvoir lui en parler bien au long. Après-demain je retournerai chez les bons payfans, & dans trois ou quatre jours j'aurai ma petite fille.

Je vous dirai tout ce qu'elle dira ; tout ce qu'elle fera ; nous parlerons de son éducation , & si vous voulez nous ne parlerons plus de personne d'autre , aussi bien je n'entends plus parler de qui que se soit. Adieu donc , ma chère amie ; demain je serai assez occupée , le matin j'ai des affaires pour la maison , ensuite des parens à aller voir , des visites à faire , une assemblée chez Mr. Duterrier , où ma mère veut aller , & un souper chez des tantes où il ne faut pas manquer. Mr. de la Hauffe & Mr. Duterrier y seront. Le jour sera bien long , il n'y a point de courrier , & je ne recevrai rien de vous ; je voudrois rester à la maison , attendre mon père , lui parler ; demain au soir je vous dirai encore quelque chose , car il me semble que vous êtes la seule personne avec qui je puisse m'entretenir. Ce soir je ne vous dirai qu'un

mot , ma chère amie ; je n'en puis plus , je suis horriblement fatiguée , & vous voudrez bien que j'aie me coucher , avec les plaisanteries de Mr. Duterrier & les galanteries de Mr. de la Hauffe. Mon père est revenu fort tard ; il a eu des affaires en arrivant ; je n'ai pu lui parler. A l'assemblée , Mr. Duterrier le jeune & Mr. Desaleurs se sont acharnés à faire avec moi la conversation la plus suivie , la plus soutenue , qu'est-ce que je leur avois fait ? ils se gardent bien d'aller à leurs campagnes. Demain mon père veut aller à la nôtre dès le matin , avec ma mère & avec moi. Il faut faire des meubles , & voir les réparations. Je m'en réjouis , je desirois depuis long-tems d'y aller : je verrai d'abord si je retrouve mon dessein : j'aurai des nouvelles de nos voisins , dont je n'ai rien entendu depuis long-tems : je crois qu'il sera un très-beau tems , & je me promè-

nerai. Au retour, je suis sûre de trouver une de vos lettres. Je croyois que mon père me parleroit des papiers que je lui ai envoyés; il n'en a pas dit un mot; mais vous, ma chère amie, êtes-vous morte aussi. Demain, je saurai que vous existez pour votre amie, & alors je fermerai ma lettre, ou elle ira au feu.

Je rentre chez moi, je demande s'il n'y a point de lettre; on m'en donne une, elle est de ma tendre amie, de ma chère Sophie; je l'ouvre bien vite, je la parcours, je vois qu'elle m'aime encore, qu'elle n'est point malade, & je ne suis pas trop contente du reste. Je la cache pour la relire à mon aise, lorsque je serai seule. Je me retire pour cela de bonne heure dans ma chambre.

Je viens donc de relire cette lettre; elle m'afflige, elle me mortifie; ce n'est pas ce que j'attendois.

---

 LETTRE XXXVIII.

*Sophie à Laure.*

MA chère amie, j'aurois pu vous répondre sans vous écrire, & je crois que c'est à cause de cela que je ne l'ai pas fait aussi promptement que vous le désiriez. Je n'avois qu'à vous renvoyer les premières lettres que vous m'avez écrites depuis votre campagne, & aussi celles que vous avez écrites à Mlle de Mirfor. Vous m'avez donné envie de vous dire ce que vous lui disiez. Vos caractères ne se ressemblent point, vous ne pensez point comme elle, & vous dites presque les mêmes choses. J'en serois bien aise si vous pensiez comme moi; vous avez des idées différentes, & alors je ne sais plus ce que je dois



être. Je crains pour vous, & je ne voudrois pas vous affliger; je veux au contraire que mon amitié vous console; ma chère amie, je sens que je vous suis plus attachée que jamais, il me semble aussi que près d'un danger, vous avez besoin d'une amie comme moi. Pourquoi sommes-nous séparées, pourquoi ne puis-je pas vous écouter dans tous les momens, je descendrois avec vous dans votre cœur; c'est-là où je chercherois votre ennemi: c'est-là où il se cache, c'est-là où il fera, si vous devez en avoir un. Votre esprit, qui avoit tant de force, qui raisonnoit si bien il y a quelques mois, va s'entendre avec lui pour vous tourmenter, pour vous inquiéter, pour vous faire mille peines. Pauvre Laure! comme vous vous trompez vous-même, comme vous aidez au poison qui vous menace; avec quelle adresse vous cherchez & vous trouvez ce que vous craignez.

Hélas!

Hélas! c'est-là toute votre habileté, & cette philosophie, ce système, cette fierté, tout cela s'arrange pour céder à un sentiment qui est plus fort que toutes les philosophies & tous les systèmes. Ne croyez pas que j'aille vous condamner, ma chère amie, ce ne sont pas mes dispositions: je ne veux ni conseiller, ni effrayer, ni détourner; je veux aider votre cœur. Ce n'est pas lui que je crains; s'il est sensible, il saura être vertueux. Dites moi rondement que vous aimez Monsieur de St. Ange, & je serai rassurée. Dites-moi qu'il est bien vrai que vous trouvez dans sa personne, dans ses manières, dans son esprit, dans ses sentimens, un attrait qui vous plaît, qui vous intéresse, qui vous occupe, & alors je saurai très-bien qu'il en résulte un plaisir de le voir & de l'entendre, ce qui est très-naturel, & un désir d'être aimée de lui, ce qui est bien plus naturel encore;

Tome IV. B

mais voilà l'amour-propre, la défiance, la résistance, toutes les idées enfin que l'on s'est fourrées dans la tête, qui troublent, qui aveuglent sur soi-même; je vois vos combats, ce que vous souffrez, & tout ce que vous voulez me cacher; je vous plains, ma chère Laure. Mais pour quoi n'aimeriez-vous pas Mr. de St. Ange? il est bon, il est généreux, il est humain; je fais qu'en sa qualité d'homme, il profitera de tous les avantages qu'il pourra obtenir; s'il est généreux, humain, ce sera pour mieux parvenir à son but; s'il a des vertus, ce sera pour mieux mettre la vôtre à l'épreuve: il vous aimera le moins qu'il pourra; mais il cherchera avec ardeur à vous inspirer de tendres sentimens, & à profiter de l'ascendant qu'ils lui donneront sur vous: c'est-là où je l'attends. Je lui désire de ne pas prendre la passion la plus vive, la plus sincère, la plus respectable, pour ma chère Laure: il a senti

le pouvoir de ses charmes; il a voulu lui plaire; il a connu son esprit, ses grâces, ses qualités, ses vertus; il connoitra tous les jours plus son ame tendre & sensible, & voilà ce qui formera sa chaîne; il ne pourra la rompre, & il en formera une éternelle, qui sera le bonheur de tous deux: c'est ma prophétie, & je la fais, en me rappelant toutes vos lettres. Cet esprit altier raisonne si bien, il raisonnera encore mieux; je lui aiderai si je le puis, mais ce sera toujours en me mettant de moitié avec votre cœur: & certainement deux femmes réunies, comme nous, peuvent bien se flatter de ne pas se tromper, & d'éviter de l'être. Notre éloignement est un obstacle, il est vrai, mais vous m'écrirez toujours, & mes lettres seront toujours là pour vous avertir de tout ce que je pourrai prévoir. Par exemple, je prévois très bien qu'après avoir écrit comme il falloit à

Mr. de St. Ange, pour ne pas l'éloigner de votre père, vous ne l'écouteriez plus, il n'a plus rien à vous dire, vous n'avez plus rien à apprendre de ses sentimens : ce sont ses intentions dont il faut que vous soyez informée. Ce n'est que par ce moyen qu'il peut apprendre vos dispositions, & ce que vous pensez. Peut-être s'est-il déjà flatté. Jamais l'amour-propre des hommes n'est si crédule que lorsqu'ils paroissent ne rien croire : & qui fait jusqu'où son imagination est allée; à la bonne heure, mais je veux absolument que Mr. de St. Ange vous aime, & qu'il vous aime avec la vérité & la sincérité que vous méritez, & que vous devez naturellement inspirer. Je haïrai un homme qui aimera foiblement mon amie : je serai son ennemie surtout, je ne veux absolument pas entendre parler de cet attrait qui se trouve si facilement entre deux personnes

aimables, & qui mène quelquefois je ne fais où : & à cette occasion je voudrois bien que nous raisonnassions ensemble sur ce qu'on appelle attrait. Je pourrois en causer avec vous; mais non vous l'expliquer : nous pourrions nous aider, en disant ce que nous éprouvons l'une & l'autre : je n'ai jamais senti ce qu'on appelle inclination ou passion; mais cette espèce de sentiment dont je veux parler ne m'est pas inconnu. Je n'avois pas encore quinze ans, que je fus extrêmement frappée à la vue d'un Monsieur qui venoit quelquefois chez mes parens; il me plaisoit infiniment : sa figure, sa voix, ses manières, ses discours faisoient une impression singulière chez moi; il me donnoit l'idée de la perfection; j'aurois voulu qu'il fut mon père, mon frère, mon ami; j'apprenois l'histoire, & je le faisois ressembler à Cyrus, à Alexandre, à Télémaque; je lui appliquois même

tous les objets de religion , & si l'on m'avoit demandé le portrait de \*\*\* , j'aurois fait celui de Mr. .... Il avoit près de trente ans ; je n'étois pour lui qu'un enfant , auquel il ne faisoit attention que par honnêteté , & même , autant que je peux me le rappeler , je ne lui plaisois point du tout : il s'en alla , ma mémoire & mon imagination en restèrent très-vivement occupées , & cependant je m'accoutumai à son absence. Insensiblement les impressions s'affaiblirent , les idées s'effacèrent , & je n'y pensai plus. Je l'ai revu quelques années après , & je n'ai plus trouvé mon fantôme de quinze ans , ce n'étoit plus que l'homme le plus commun. Depuis ce tems là mon amé a toujours été tranquille , & je n'ai plus éprouvé cette espèce d'émotion ; même en me mariant elle a été loin de mon cœur. Cependant depuis ce moment j'ai pu comprendre ce que c'étoit que cet

attrait qui nous maîtrise quelquefois. Je vois que c'est l'ennemi dont nous avons à nous défendre ; c'est lui qui jette un voile sur tout ce qui nous entoure , & sur-tout sur l'avenir : il commence par tout embellir , tout justifier , & il finit par tout empoisonner. Je ne vous dis rien qui ne se soit déjà présenté à votre esprit : sans doute vous raisonnez , vous réfléchissez , vous avez trop d'intérêt à être éclairée , pour ne pas employer tout votre esprit à l'être. Je me repose là-dessus , & dans tout ce qui se passe , je me plais à croire que c'est votre bonheur qui s'arrange , la fortune se joint à l'amour , & vous jouirez d'une félicité digne de vous. Votre père , en profitant des circonstances heureuses qui l'ont secondé , voudra que sa fille le soit aussi. Laissez-moi me livrer à cette perspective ; elle plait à mon cœur. Eh bien , ma chère amie , quand vous reverrez Mr. de St. Ange , vous le

tiendrez dans un éloignement qui lui fera voir que ce sont ses intentions qui vous décideront à quelque chose. Contez-moi bien exactement comment cette première entrevue se sera passée. Il me semble qu'elle doit décider de beaucoup. J'en attends le détail avec impatience. Après toutes mes idées, ce qui m'occupe le plus, c'est aussi ma petite fille, car sûrement j'en aurai une qui sera à moi. Je la désire avec trop d'ardeur pour être trompée là-dessus. Je la vois, je l'éleve, elle sera mon amie, ma compagne; je serai bien heureuse. Je voudrois l'appeler Laure, mais il faudra lui donner le nom de sa grand-mère. Votre projet sur celle que vous voulez prendre sera difficile à exécuter, & je crois que vous y renoncerez. Je ne suis pas malade, mais je souffre souvent. Personne ne le fait que moi; je le cache sur-tout à mon mari. Je vois bien qu'une femme qui seroit souffrante &

plaignante ne lui plairoit point du tout; la compagnie des autres femmes lui fait déjà plus de plaisir que la mienne, au moins il va la chercher souvent; ce seroit bien pis s'il avoit à fuir une femme malade: moi je ne cherche rien; je jouis de tous les momens heureux que je trouve dans mon ménage, & des plaisirs qui se rencontrent dans la société; mon mari m'aimera toujours, & j'espère & j'attends ma petite fille; c'est là ce qui m'occupe. J'aurai aussi une lettre de ma chère Laure, je la recevrai incessamment; si elle alloit attendre des réponses pour m'écrire, je serois bien piquée; mon silence même doit lui dire que je l'aime, &c. &c.



## LETTRE XXXIX.

*Suite de la lettre de Laure.*

MA chère amie, j'avois interrompu ma lettre; je n'ai pu la continuer; la vôtre me caufoit un trouble, me donnoit une oppreffion, qui m'a ôté la poffibilité d'écrire. J'aurois voulu vous dire mille chofes pour vous tranquillifer, mille pour vous éclairer, mille autres pour me juftifier. Toutes fe font obftuées dans ma tête. J'ai laiffé ma plume, & j'ai été chercher le fommeil, mais j'ai été bien loin de le trouver. Comment jouir de quelque repos, avec le projet que j'ai, avec une amie comme vous, avec un homme comme Mr. de St. Ange. Dans les circonftances où je me trouve, tout cela ne m'a pas quitté

un instant de toute la nuit, & cependant je crois que c'eft votre lettre qui en eft la caufe: elle a mis dans mon ame un mouvement dont je n'ai pas été la maîtrefle. Dans ce moment je n'ai pas plus de tranquillité; je fuis feulement plus foible, plus abattue; mes idées fe fuccèdent mieux; je puis mieux sentir tout le chagrin que vous me faites. C'en eft un bien cruel, bien vif, bien mortifiant, que de vous voir en peine de moi; & pourquoi? parce qu'un homme s'attache à moi; parce que Mr. de St. Ange a pour moi je ne fais quels fentimens, qui tiennent à je ne fais quoi. Je n'ai donc qu'une mauvaife tête, je fuis donc abfolument fans efprit: je n'ai ni principes, ni force dans l'ame; à vous entendre, il femble que je fois perdue, fi l'on ofe me dire que l'on m'aime: mais en vérité, ma chère amie, vous ne me connoiffez pas; vous avez oublié ce que je vous ai

dit, ce que je vous ai répété si souvent. Vous me confondez avec toutes les femmes foibles, qui ne pensent ni ne raisonnent; comment cela est-il possible? Eh bien, ma chère amie, imaginez tout ce qu'il vous plaira des sentimens de Mr. de St. Ange & même des miens; supposez qu'il soit un phénix céleste, soyez tranquille sur votre amie, c'est tout ce que je vous demande. Il mourroit demain, j'en serois fâchée, certainement, mais vous-même vous n'en verriez rien: il sembleroit au bout du monde, ce qui est bien plus fort, je serois calme & je n'y penserois plus. Soyez assurée sur-tout que jamais on ne dira un mot ici, ni de lui, ni de moi: je ne comprends rien à cet attrait dont vous faites une affaire si importante, & dont vous voulez m'effrayer; je ne le connois pas, je ne le connoîtrai jamais. J'en suis si éloignée, que toujours je crains de revoir Mr.

de St. Ange, plutôt que je ne le souhaite. C'est vous, c'est ce que vous m'avez dit, qui êtes cause d'une certaine émotion que j'éprouve lorsque je le vois paroître, & qui est, je crois, bien opposée à l'attrait. Qu'est-ce que c'est aussi, je vous prie, que cette fantaisie de vouloir absolument que Mr. de St. Ange m'aime? Est-ce donc si difficile? en est-il incapable? Ou, irai-je m'aveugler, & croire ce qui n'est pas? Et qu'importe qu'il aime ou n'aime pas? que je croye ou ne croye pas? ne ferai-je pas toujours la même? Je juge Mr. de St. Ange, & voilà tout, & s'il en résulte une liaison d'agrément, une amitié un peu plus forte, une passion même si vous voulez, ce sera toujours moi qui verrai, qui déciderai, & alors qu'est-ce qu'il y a à craindre? Je vois bien cependant, ma chère amie, dans ce que vous me dites, toute l'activité de votre amitié, Vous poussez votre

tre prévoyance aussi loin qu'elle peut aller. Je ne veux pas la retenir, au contraire, dites-moi toujours tout, il n'y aura jamais rien de trop dur pour moi : j'ai toujours de quoi vous rassurer, & vous pouvez l'être, si dans ce moment il ne vous faut que la certitude de la façon de penser de Mr. de St. Ange, je crois qu'il vous auroit persuadée vous-même. Je pensois bien peu à lui en allant à notre campagne, il n'avoit pas voulu me faire une réponse ; il ne revenoit pas à la ville ; il en étoit bien le maître. Je m'occupois de ma petite fille ; j'en parlai à mon père, dans la voiture, je le sollicitai de me donner la permission de prendre cet enfant auprès de moi ; je lui dis toutes les raisons qui me le faisoient désirer ; il me dit toutes celles qui s'y opposoient ; & je n'eus que l'espérance d'obtenir une fois ce que je désirois si vivement. Je trouvai notre maison de campagne rem-

plie d'ouvriers de toute espèce : on faisoit des boiseries & des plafonds partout ; on commençoit à vernir la salle de compagnie. Ma chambre étoit si dérangée, que je ne puis point juger de ce qui y a été pris ou laissé. Mon père me montra les changemens projetés dans les jardins : on y travailloit déjà. J'avoue que tous ces embellissemens me faisoient plaisir ; mais je me demandois si nous serions ici plus heureux que nous ne l'avions été ; & j'avois déjà des regrets sur ce que cette année nous serions obligés d'être plus long-tems à la ville. Mon père s'occupait avec les ouvriers, ma mère avec les meubles. Il faisoit un très-beau jour ; l'après-midi j'allai dans le bois au bord de mon ruisseau, je m'y assis, j'y rêvai long-tems tranquillement. Je me rappelai certaines choses que vous me disiez dans votre lettre. Je pris mon portefeuille, je la cherchai ; celle de Mr.

de St. Ange se présenta; je ne fais comment il se fit que je la fortis de son enveloppe, qui tomba à mes pieds. Dans ce moment j'entendis le bruit des feuilles sèches sur lesquelles on marche; je tourne la tête avec surprise, & ce n'est pas sans émotion que je vis un homme qui avoit un chapeau rabattu sur les yeux, les bras croisés sur la poitrine, & qui marchoit d'un air pensif & distrait: son étonnement, son émotion furent visibles, lorsqu'il m'eut reconnu: je sentis aussi la mienne, & je recachai avec précipitation mes lettres & mon porte-feuille; je ne pus jamais retrouver l'enveloppe qui étoit tombée, & Mr. de St. Ange, car vous voyez bien que c'étoit lui, me donnoit déjà la main pour me relever. J'ai sans doute bien tort, Mlle, me dit-il, de me présenter ici, & de vous distraire; on est toujours fâché de rencontrer un

homme auquel on ne daigne pas répondre: je ne fais plus, ni ce que je dis, ni ce que j'entendis; je reprenois assez vite le chemin de la maison; cependant, on avoit fait un reproche à mon honnêteté, je voulus l'éclaircir, car dans aucun cas on ne veut passer pour mal-honnête, je parlai comme je pus des papiers que j'avois reçus & envoyés, & sur lesquels il devoit être tranquille, puis que j'en avois d'abord accusé la réception; il parut étonné, & par l'explication il fut découvert qu'il n'avoit pas reçu ma lettre; dans ce moment il se présenta un chemin qui alloit moins directement à la maison, nous le primes sans y faire attention: quoique, dans l'éloignement, nous n'étions point cachés, parce que les arbres sont sans feuilles; il parut extrêmement inquiet & fâché de ce que ma lettre ne lui étoit pas parvenue, il ne pouvoit pas comprendre ce qu'elle étoit devenue,

il étoit au désespoir, il croyoit que je n'avois pas seulement voulu lui répondre; il regardoit ce refus, ce silence, comme une marque de mépris & d'aversion, il ne vouloit pas retourner à la ville, ni approcher de notre maison, il me supplia de le rassurer sur ses craintes, & de lui dire au moins quelqu'unes des paroles qui étoient dans ma lettre; n'avoit les larmes aux yeux de regret & de chagrin; il avoit été malheureux depuis qu'il avoit eu cette idée, il étoit si heureux d'être détrompé; jamais il n'avoit eu la voix si touchante, ni l'expression si vraie, si naturelle, ses yeux brilloient d'un feu qui peignoit la sincérité, il disoit si bien qu'il étoit attaché à toute ma famille; je lui proposai de m'accompagner jusqu'à la maison où il trouveroit mes parens; il en avoit envie, mais il me fit entendre qu'il étoit venu au village voisin où il avoit

été appelé par des payfans, qui l'avoient choisi pour être leur arbitre, il devoit y retourner tout-de-suite, il n'avoit pu s'empêcher de venir dans ce bois, & auprès de ce ruisseau dont il se trouvoit peu éloigné; il ajouta qu'il iroit à la ville le lendemain; & qu'il espéroit qu'il seroit reçu chez nous sans peine; ce jour là nous devons passer la soirée & souper dehors; il falloit bien l'en avertir, il est si soupçonneux! & comme il y a très-longtems que mon père ne l'a pas vu, il seroit fâché de le manquer; c'est demain qu'il viendra, & on le retiendra sans doute à souper: que je serois heureux! me dit-il avec transport, & en me quittant, que je serois heureux de vous trouver quelquefois dans cette promenade champêtre; on ose y penser plus librement, & Mademoiselle, je voudrois que vous vissiez toujours ce que je pense: nous étions dans ce mo-

ment hors du taillis, & à cent pas de la maison : il me quitta, il retourna par le chemin que nous venions de faire & je crus voir qu'il alla jusqu'à l'endroit où il m'avoit trouvée; sans doute que c'est le plus court pour retourner au village où il devoit aller. Eh bien ! ma chère amie, cet éclaircissement n'est il pas naturel, cette entrevue est-elle si dangereuse ? allez-vous en être effrayée ? votre amitié va-t-elle s'en allarmer ? pour quoi vouloir absolument que Mr. de St. Ange m'aime ? il faut le laisser ce qu'il est & ne rien exiger : pour moi, ma chère amie, je suis tranquille, je passois à ses yeux pour une femme orgueilleuse & méprisante, il nous auroit fui, & en vérité c'auroit été fort désagréable; mon père en auroit souffert, & un mot d'explication remet tout dans l'ordre & dans la vérité. Lorsque je fus seule, & en approchant de la maison, je ma

demandai si je dirois à mon père que je venois de voir M. de St. Ange; je ne fais pour quoi j'avois de la timidité là-dessus : je me décidai cependant à le lui apprendre; je le trouvai extrêmement occupé, il donnoit des ordres à plusieurs personnes : toutes les fois que j'eus la bouche ouverte pour parler, je fus interrompue, & il ne le fait pas encore; c'est que je n'ai pu faire autrement que d'attendre qu'il m'en parlât le premier; au reste, c'est une circonstance bien indifférente, & j'en parlerai bien naturellement avec mes parens lorsque Mr. de St. Ange y fera; ma chère amie, voyez donc les choses comme elles sont, je vous en prie, soyez persuadée qu'il n'y a rien de dangereux; Mr. de St. Ange a l'ame honnête, le cœur parfaitement bon, ne lui confieriez-vous pas votre secret, ne lui remettriez-vous pas vos intérêts ? je vous assure qu'il mérite de la confiance, & que celle

que mes parens ont en lui est bien placée; si mon père ne l'a pas nommé depuis son retour, c'est qu'il s'attend à le voir tous les jours, & qu'il est bien sûr que je n'ai pas oublié le dernier ordre qu'il m'a donné; je suis fâchée d'avoir commencé cette lettre avant que d'avoir reçu la vôtre; il y a je crois beaucoup de choses que je ne vous dirois point. Je ne veux pas la relire, j'aime mieux vous envoyer tout ce que j'ai pensé, est-ce que je puis vous cacher quelque chose? Adieu, ma chère amie, je vais déjeuner avec mes parens, je solliciterai encore pour ma petite fille: oh! je l'obtiendrai sûrement, j'y attache un bonheur de tous les momens, &c. &c.




---

 LETTRE XL.

*Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange*

**J**E n'ai point reçu de vous ce que j'en attendois, Monsieur; vous avez affecté de ne point répondre à ce que je vous disois dans ma dernière lettre, & vous ne revenez point à la ville; votre manière avec moi m'étonne & me donne de l'inquiétude; ce que je vous ai dit auroit-il offensé votre amour propre, ou contrarié vos intentions? St. Ange, je t'aime, je ne puis supporter qu'il y ait de nuage entre nous; tu as trop de vertus pour me cacher tes sentimens & tes dispositions à mon égard, & qu'ai-je dit, mon cher ami, qui ait pu m'éloigner de toi. Je sens vivement ton bonheur d'être aimé par Mlle. de Germosan, je veux que

tu en jouisses, mais que tu ne la confondes pas avec les femmes qui ne plaisent qu'un moment, qui inspirent le désir, & qui laissent l'ame vide & l'esprit languissant, qu'il faut aimer toujours sans raisonner jamais : avec celles-là, jouis de tes avantages & de l'art que tu as de leur plaire, sans t'attacher ; pour elles, les grandes démonstrations de l'amour sont celles du moment, & il faut aller penser ailleurs ; c'est là où tu as pu suivre ton système de plaisir & de légèreté, tu as pu t'en applaudir & être content ; mais avec Mlle. de Germosan ce seroit un crime barbare, tu n'en es pas capable, tu sentiras le prix du bonheur d'être aimé d'une femme qui est aimable dans tous les momens, dont les qualités de l'esprit nourrissent les sentimens du cœur, qui peut être une maîtresse charmante, une femme adorable & une amie parfaite, même après le mariage ;

J'avoue,

J'avoue, mon cher ami, que c'est l'idée que Mlle. de Germosan m'a donnée d'elle, & cette idée m'a détaché de toutes les autres femmes : aujourd'hui je suis plus disposé à les fuir qu'à les rechercher, la facilité m'inspire du dégoût, la coquetterie de l'éloignement, les petitesse, les faussetés, les pruderies de l'ennui & du mépris ; ce changement qui s'est fait chez moi, dont on me plaîsante quelquefois, & que quelques-uns de mes camarades me reprochent, je le dois aux sentimens que Mlle. de Germosan m'a inspirés. J'ai moins de plaisir, mais je suis plus heureux ; avoir vu Laure, avoir passé quelques momens avec elle, me laisse une occupation dans l'ame, que je préfère au vuide que me laissent les jouissances. Je suis sans espoir, je suis malheureux, mais mon ame est sans reproches, sans pratiques pénibles & honteuses, sans intrigues toujours si difficiles à cacher,

& dont les suites sont si désagréables à mes occupations viennent à l'appui de mon changement. Je les multiplie, je recherche toutes celles que mon emploi peut me donner. Je me charge de ce qui embarrasse les autres : ma vie est remplie, & le sentiment malheureux que je nourris est une compagnie que j'aime, & qui me soutient plutôt que de m'abattre. Mon désir est de voir Mlle. de Germofan heureuse ; je puis en être témoin ; j'aurois même l'ambition d'y contribuer. Son cœur a, sans doute le droit de choisir ; puisse-t-il être moins aveugle sur son bonheur que le mien, & ne pas se tromper ! Ah ! St. Ange, je vois ton bonheur & je t'aime encore ! Mais, dis-moi, qu'est-ce que cette longue absence ? comment peux-tu être éloigné de ce que tu aimes, de tout ce qu'il y a de plus aimable ? est-ce un ordre ? est-ce une politique ? Est-ce que tu reçois des lettres, & en reçois-tu

assez pour te consoler de l'absence ? Je n'y comprends rien. Explique-moi ta conduite, je t'en conjure ; te défierois-tu de ton ami ? Trompes-le aussi, si cela te convient ; mais dis-moi quelque chose. Et moi aussi je souffre de ton absence ; au moins je suis à la charge des distractions & de l'humeur de Mlle. de Germofan. Une seule fois je l'ai vue gaie, bonne, aimable comme elle étoit il y a quelque tems. L'autre jour elle avoit l'air pensif, soucieux. Je voulus dire un mot de mon ami, je fus très-mal reçu, & je m'en allai pour ne pas trop souffrir pour toi ; elle ignore ma façon de penser ; je veux qu'elle la connoisse, & je vais épier la première occasion pour la lui faire connoître. L'idée d'être utile à ceux que j'aime, me fait souhaiter vivement d'être à même de le faire. Je t'écris par un paysan qui passe près de ta campagne, & qui revient demain

à la ville : réponds-moi un mot ; je t'en conjure ; dis-moi, sur-tout, si je ne te reverrai pas incessamment.

Comme je te l'avois dit , je voulois te consulter sur une procédure très-délicate : par une suite de formalités , j'ai découvert des choses qui peuvent faire de la peine à une famille entière , & que suivant la rigueur de mon devoir , je devois remettre à la justice ; le secret ne fera aucun mal , la publicité ne produira aucun bien , mais la justice aura son cours , & depuis que je suis voué au public , il me semble que c'est-là l'essentiel. Je voudrois savoir jusqu'où il est permis d'oublier que l'on est magistrat , pour pardonner , pour ne suivre que son humanité. Il faut faire respecter son emploi , & je tiens à une certaine disposition à la bienfaisance & à la charité ; mais les devoirs de ma charge me reveillent bientôt , & je mets ma délicatesse dans l'exacritude des forma-

lités ; les formalités dirigent la justice , & quand on les suit , on n'a aucun reproche à se faire , quoiqu'il en arrive ; l'essentiel est que les coupables soient punis , & qu'ils n'échappent pas à la justice. Une fois je fus extrêmement scandalisé d'entendre dire à un jeune Magistrat , qu'il ne falloit épargner ni les maux , ni les longueurs , pour parvenir à trouver un coupable & à savoir tous ses crimes : que les douleurs d'un malheureux qui alloit être condamné , devoient être comptées pour rien , lorsqu'il s'agissoit de tout découvrir , & de venger le public & la justice. Cette dureté me révolta alors ; j'avois l'ame pleine de mon Beccaria ; aujourd'hui j'ai un peu changé d'idée , & je trouve que ce magistrat qui étoit instruit & bon juriconsulte , avoit assez raison ; il faut effrayer les hommes pour les conduire , & pour cela il faut punir ; c'est le devoir du juge.

Viens me dire ce que tu en penses ,  
& ne fais pas trop attendre deux  
personnes qui fouhaitent de te voir.  
Le messager me presse ; adieu, mon  
cher ami.

---

L E T T R E X L I.

*Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.*

**M**ON cher ami, je rentre chez  
moi avec un plaisir dans le cœur, &  
j'en éprouve un second, en trouvant  
ton exprès & ta lettre, qui attendent  
une réponse. J'ai beaucoup de choses  
à te dire, je ne fais si le messager  
m'en donnera le tems. Tu te plains  
de mon silence, tu n'es pas content  
de ma réponse, & que veux-tu que  
je te dise, lorsque je n'entends rien  
de personne, lorsqu'on ne me fait à  
moi aucune réponse. Voulois-tu que

je retournaße à la ville faire parler  
de moi par des assiduités que l'on  
auroit dédaignées. Permits que je ne  
me confonde pas avec ces hommes  
qui sont vains de leur attachement  
pour une femme ; & cependant je  
crois que j'aime avec fureur. J'espé-  
rois quelques mots de Mlle. de Ger-  
mosan ; ils devoient décider de beau-  
coup, de tout pour moi. Il ne s'a-  
gissoit pas moins que de confirmer  
tes conjectures, & d'assurer chez moi  
des sentimens qui aujourd'hui régle-  
ront ma vie. Un silence obstiné &  
cruel me tourmentoit ; je ne deman-  
dois que les choses les plus simples ;  
que seulement on me fit connoître  
que ce que j'avois envoyé étoit par-  
venu ; il est bien vrai que je comp-  
tois trouver dans les expressions de  
ce qu'on m'auroit écrit, de quoi for-  
mer quelques légères espérances. Il  
est si difficile de ne pas déceler  
un sentiment qui occupe ; j'aurois su

le découvrir dans les mots les plus simples, dans l'écriture, dans les plis même de la lettre. Je disois, c'est sans doute ce qu'elle craint, ou elle préfère de me laisser interpréter un silence méprisant par son indifférence, plutôt que de remplir une honnêteté d'usage, & qui même doit lui avoir été prescrite par son père. Alors disoit paroissoit tout ce que j'avois espéré, tout ce que tu avois annoncé, toutes ces belles prophéties, dont mon cœur avoit cherché à se repaître. Alors, je maudissois mon cœur trop foible, qui s'étoit laissé captiver: je me débatois dans les chaînes d'une passion que j'aurois voulu étouffer. Je tâchois de ne voir dans Mlle. de Germosan qu'une femme commune, qui n'est sensible qu'à la présence de ce qui plaît, de ce qui flatte, & qui dépend des objets qui se succèdent. Ces idées faisoient chez moi une sensation douloureuse; j'en prenois une vraie mé-

lancolie; je regrettois les marques que j'avois données des impressions que j'avois reçues; je voulois les effacer: dans ce travail pénible je ne pensois à rien; je ne m'occupois de rien, je ne fais même si tu existois pour moi; tout m'échappoit, & l'idée seule de Mlle. de Germosan me restoit; je la voyois comme je l'ai vue la dernière fois. Je tenois sa main, j'y imprimois mes lèvres avec une ardeur dévorante, & mon cœur agité regrettoit avec désespoir le fantôme & le bonheur qui s'évanouissoient. Voilà les jours que j'ai passés depuis que je t'ai écrit, attendant, espérant, & enfin n'espérant plus rien. Je ne fais ce que je serois devenu. Des paysans m'ont enfin tiré du trouble dans lequel je vivois: ils m'ont dit que je pouvois leur être utile, & j'ai été à eux. Il s'agissoit de les accorder sur un partage de terrain; j'ai été sur les lieux; je me suis trouvé peu éloigné de la cam-

pagne de Mr. de Germosan ; machinalement j'ai tourné mes pas de ce côté là, & dans la plus profonde rêverie, je suis arrivé auprès de ce ruisseau, à cette place affectonnée par Mlle. de Germosan. Je croyois être dans la solitude la plus profonde, & c'est elle que j'ai vue. J'ai cru d'abord que mon imagination me trompoit : la surprise, l'étonnement troubloit ma vue ; ensuite, convaincu que c'étoit elle qui étoit devant mes yeux, je ne fais quel sentiment a été cause que j'en ai été fâché : juge si mon ame étoit dérangée ; mes premières expressions s'en sont ressenties ; je l'ai abordée avec humeur ; mes premiers mots ont été un reproche ; son silence étoit une cruauté dont je lui faisois un crime ; elle ne m'a pas trop écouté ; elle s'est levée précipitamment ; elle tenoit un porte-feuille, des lettres, des papiers ; quelques uns lui sont échappés. Imagine-toi, mon cher ami,

que j'ai cru reconnoître ma lettre, ma dernière lettre. Un coup de lumiere a changé mon existence : je n'ai plus vu qu'un ange céleste, dont les grâces attisoient chez moi le feu le plus brûlant. J'aurois voulu exprimer tous mes sentimens à la fois ; ils m'étouffoient, ils confondoient mes paroles ; & je ne fais encore quel respect venoit les arrêter sur mes lèvres : cependant j'ai pu parler ; elle a pu voir la sincérité de mes expressions ; c'est elle qui a voulu se justifier du reproche que j'avois fait, car déjà j'avois tout oublié, & j'aurois oublié tous les crimes & toutes les perditions. Elle m'a appris qu'elle m'avoit écrit, qu'elle m'avoit répondu, oui, mon cher ami, elle m'avoit répondu, & ce papier, où elle avoit tracé elle-même des caractères en pensant à moi, qui avoit été sous ses yeux, où elle avoit reposé ses mains, que j'eus dévoré, si je l'eusse reçu, quelque diable méchant a empêché

qu'il ne vint jusqu'à moi : il en est toujours qui s'opposent au bonheur des pauvres humains ; ou plutôt je suis un ingrat ; si j'eusse moins souffert, serois je aussi heureux aujourd'hui ? Connois-tu la douceur inexprimable que fait goûter l'espérance qui renaît dans un cœur désespéré ? Ah ! mon ami, ne crains pas de souffrir, si tu peux t'en flatter. Cette lettre qui faisoit mon sort & ma vie, elle est restée je ne sais où. Lorsque j'ai été chez moi, j'ai fait venir le domestique qui avoit porté la mienne, & qui devoit rapporter la réponse. J'aurois voulu ouvrir sa tête & découvrir ses bras pour savoir ce qu'il en avoit fait. Il avoit eu d'autres paquets, d'autres lettres qu'il avoit posées un moment chez ma sœur, & celle-là avoit été perdue. J'envoie tout de suite un exprès pour la chercher, pour découvrir où elle est : si elle se trouve, je voudrois le faire dire à Mlle. de

Germofan ; peut-être est-elle en peine ; mais non, elle n'étoit pas assez en peine. Je n'ai vu chez elle aucune crainte que ce billet fût tombé en d'autres mains qu'entre les miennes ; il ne contient rien sans doute, des phrases bien foibles, bien compassées. Je ne le veux plus ce billet ; garde-le, & laisse-moi me rappeler la douceur que j'ai vue dans ses yeux, le son de sa voix, qui flattoit tous mes sens ; il est encore dans mon ame ; je tiens encore ses belles mains. Oh ! elle sait que je l'aime ; oui, Marville, elle le sait, elle l'a vu dans le respect avec lequel je le disois. Quel bonheur que d'aimer avec l'espérance de l'être. Laisse-m'en jouir, & va-t'en avec tes intentions, avec tes arrangemens, tes ressources de fortune, tes raisons de famille, tes affaires domestiques. Je te promets d'aimer Mlle de Germofan comme elle mérite de l'être, & sois tranquille. Je consens que si je

mais elle est mécontente de moi , tu fois notre juge , je m'en rapporterai à tes sentimens sublimes : tu ne voudras pas , je crois , être plus difficile qu'elle ; & dès que tu veux voir des heureux , je te promets de ne rien épargner pour te donner ce spectacle. Je t'admire , je te respecte , mais je te trouve inimitable. Ah ! cher ami , tu fais que je t'aime aussi , & tu disposeras toujours de mon cœur. En quittant Mlle. de Germosan , je me suis rappelé qu'il lui étoit échappé un papier au moment où je m'étois approché d'elle ; elle l'avoit cherché des yeux , & dans son embarras , elle ne l'avoit pas retrouvé : ce papier pouvoit m'apprendre quelque chose : j'allois le chercher : c'étoit l'enveloppe de ma lettre ; elle la lisoit donc , seule elle s'occupoit de moi , de l'expression de mes sentimens : aura-t-elle pu les voir ? Je disois si peu de chose : si j'avois su ! Je voulois aller demain à la ville ,

mais Mlle. de Germosan ne fera point chez elle , elle sera chez des parens , & je ne pourrai la voir : ce sera après-demain. J'irai aussi te voir. Si tu veux nous irons ensemble chez Mr. & Mde. de Germosan. Il y a long-tems que je ne les ai vus ; on nous retiendra peut-être à souper ; j'ai quelques raisons pour l'espérer ; je t'assure que je les aime véritablement ; ils sont bons , paisibles , sensibles à l'amitié qu'on leur témoigne ; ils paroisoient heureux dans leur médiocrité : l'augmentation de leur fortune ne leur donne encore que du trouble & de la peine , & je ne sais si elle est bien solide. Mr. de Germosan s'est livré à ce Mr. de la Haussé : c'est un bien petit esprit pour avoir une bonne tête. Au reste , c'est ce qui mène souvent aux richesses. Je ne te parlerai pas beaucoup aujourd'hui de tes affaires de judicature : & que te dirois-je ? Je ne connois que les procédés humains , & point les

procédures de justice. Mes principes ne sont pas ceux des criminalistes rigoureux. Suivant moi, ce sont les loix qui sont responsables des crimes que les hommes commettent; ce sont elles qui n'ont pas su pourvoir à ce qui pouvoit les en détourner, & tu me fais peur avec ton attachement servile aux formalités; elles sont rigoureusement toujours les mêmes, & les circonstances varient à l'infini: trouver des coupables, venger la société par des supplices, n'est pas, je crois, l'esprit qui doit constituer le caractère du juge & du magistrat. Je voudrois qu'ils fussent plutôt disposés à croire à l'innocence, portés à adoucir les peines, & attentifs à prévenir le crime par une police active, soutenue & sévère. L'office des loix est de punir; le but de la punition est de prévenir le crime. J'avoue que je ne saurois juger de la bonté des loix criminelles par le nombre des coupables qui périssent; j'en jugerois plutôt par la rareté des suppli-

ces. Les hommes sont jaloux du droit de juger & de condamner; on s'accoutume à en jouir, on s'endurcit en l'exerçant, & le prix de la vie des hommes dispaeroit par l'habitude d'en disposer. Les innocens condamnés: & dont nous entendons que le nombre augmente tous les jours, sont une preuve de l'insuffisance des loix, & de l'imperfection des formalités; c'est au magistrat d'y suppléer par ses lumières & par ses vertus, & l'humanité doit en être la première. Mon cher ami, je connois ton cœur; ne te laisse pas étourdir par la routine trompeuse de la justice; conserve cette sensibilité, cette émotion, cette angoisse, ces regrets que tu as éprouvés la première fois que tu as prononcé l'arrêt de mort d'un malheureux. Non, ce ne sont pas des coupables qu'il faut chercher, c'est l'innocence qu'il faut espérer, & on doit trembler de l'accuser & de la faire souffrir. Tu es appelé à exercer la rigueur des loix; que ce ne soit

jamais sans nécessité, sans qu'il en résulte un bien pour la société. Quoi ! déjà tu balances si tu feras un mal inutile ? & si, pour je ne fais quelle satisfaction de justice, tu ne poursuivras pas une action qui ne fait rien à personne. Tu vois un coupable où personne n'a souffert. Sois bon, sois humain, & tu seras assez juste : laisse les petites pratiques de rigueur à ces êtres méchans & vains, qui, pour se faire respecter, ne négligent pas les petites occasions de se faire craindre. Eclaire ceux qui sont dans l'erreur, & ne t'élève que contre l'intention de nuire. Ne fais jamais du mal, parce que tu es magistrat ; mais fais ce qu'il faut, parce que tu es juste. Fais-toi aimer par ta modestie, par ton indulgence, par ton humanité, & tu verras venir le respect qui est dû à tes vertus & à ton emploi ; surtout, ne t'enveloppe jamais de la dureté des loix : ne vois dans

un homme aux fers qu'un malheureux que les loix n'ont pas su empêcher d'être coupable, & dont il faut diminuer & abrégier les douleurs : porte cette humanité dans toutes tes actions de Juge & de Magistrat, & ton ame jouira de la douceur d'être l'ange tutélaire des malheureux. C'est là, mon cher ami, les seules lumières que je puisse te donner. C'est là toute mon érudition. Si elle ne te suffit pas, consulte les criminalistes, les protocoles de la justice : ils t'indiqueront la manière légale de sévir & de punir, pour le plus grand bien de la société. Je ne te donne pas mes sentimens pour des principes de droit ; les sentimens ne suffisent pas pour administrer la justice, & je ne ferois, je pense, qu'un mauvais magistrat. Ma façon de penser tient peut-être à la situation où est mon ame dans ce moment. Je voudrois qu'il n'y eût point de malheureux, parce que je

le suis un peu moins ; je pardonne-  
rois tout , parce que j'ai des espéran-  
ces , parce que mon cœur se flatte ,  
& qu'il a entrevu le bonheur. Il me  
semble qu'un jour plus serain m'é-  
clairé , que je respire un nouvel  
air , que la nature est plus belle : mon  
amitié pour toi enfin est plus tendre : si  
tu veux que je t'aime toujours , fais qu'il  
y ait toujours quelqu'espoir dans mon  
ame. Je voudrois seulement avoir plus  
de certitude de revoir Mlle. de Ger-  
mosan dans ce bois , auprès de ce  
ruisseau , sous ces arbres épais : ils  
invitent si bien à la tendresse , à l'a-  
bandon , à la confiance. J'en ai dit  
quelque chose en la quittant ; mais  
elle ne m'a pas écouté. Il n'y a en-  
core nulle intelligence entre nos cœurs :  
mais ne crois-tu pas qu'ils s'entendront  
bientôt. Adieu , mon très-cher ami ,  
après-demain je te verrai , & je te  
dirai que je t'aime encore.

---

 LETTRE XLII.

*Laure à Sophie.*

**M**A chère amie , je relis encore  
votre dernière lettre ; les dernières  
paroles me donnent de l'inquiétude ,  
& m'affligent. Seroit-il possible que  
Mr. Dubourg ne fut pas le plus ten-  
dre & le meilleur des maris ? Est-ce  
que déjà il ne sentiroit plus le prix  
de toutes les qualités aimables de sa  
femme ? Quoi ! déjà il existeroit d'au-  
tres femmes pour lui ! Cette idée  
m'attriste ; c'est un soupçon que je  
veux repousser. Non , mon amie ne  
sera pas malheureuse par l'homme dont  
elle fait le bonheur. C'est votre cœur  
qui s'inquiète ; c'est votre modestie  
qui juge mal , & qui vous donne de  
la défiance ; c'est votre situation qui  
vous porte un peu à la mélancolie ,

ou plutôt c'est moi qui vais plus loin qu'il ne faut ; j'interprète mal ce que vous me dites : que Mr. Dubour voie toutes les femmes du monde entier , & il préférera toujours la sienne. Chère Sophie ! quelle ame ne seroit touchée de vos vertus ! quel homme cruel & barbare pourroit être insensible à votre douceur, à cet oubli de soi-même, à vos sentimens délicats & généreux. Non, M. Dubour n'est pas ennemi de son bonheur ; il seroit plus homme que les hommes, que les maris même, si l'habitude lui faisoit oublier le fort heureux qu'il a de posséder un ange ; il le méritera toujours, j'en suis assurée. Laissez son inquiétude s'agiter dans la société : laissez le chercher dans les plaisirs du monde ce qu'il n'y trouvera pas, ce qu'il ne trouvera qu'auprès de sa femme adorable. Jamais il n'aimera qu'elle. Il me semble qu'en vous mariant, vous n'avez pas prétendu à un empire bien

absolu, & votre raison promettoit de s'accommoder des inconvéniens. Il n'y a point de beaux jours qui ne soient sujets à quelques nuages ; ils se dissiperont sans orages. Si mon amie n'étoit pas heureuse, je sens que je pourrois haïr l'humanité entière, & cependant je ne suis pas trop disposée à haïr dans ce moment. Je ne vous dis, je crois, que des choses communes & inutiles : si j'avois plus d'expérience, j'aurois plus d'esprit : mais mon sentiment ne seroit pas plus vif. Ne voyez que lui dans tout ce que je vous ai dit ; avec vous, c'est lui qui m'a toujours inspirée, & c'est lui qui me trompe sur ce qui peut me faire souffrir aujourd'hui pour vous. L'objet sur lequel je n'aurai point d'erreur, c'est ma chère petite Henriette. Je poursuis mon projet avec chaleur ; j'ai dit de si bonnes raisons à mon père, j'ai si fort intéressé son amitié pour moi, qu'il n'a

pu me refuser la permission que je lui demandois. il veut seulement que je renvoie de deux ou trois semaines de la prendre auprès de moi. J'attends ce moment avec la plus vive impatience, & je fais déjà tous les préparatifs nécessaires pour la recevoir; j'arrange dans ma chambre un petit lit, qui ne la déparera pas, quoique je ne le mette pas avec le mien dans l'alcove. Je pense qu'il faut que les enfans dorment au jour & à l'air: je vois déjà ce petit être tourner autour de moi, me faire des careffes, des questions; me dire des ingénuités en patois, & moi l'aimer & l'instruire: je passerai des momens intéressans; je crains seulement qu'ils ne m'éloignent de mes devoirs & de mes plaisirs de société. Je suis sûre que mon père & ma mère s'amuseront de cet enfant, ils l'aimeront à la folie, & ma joie en est redoublée. Je m'afflige qu'il faille attendre encore si long-tems pour jouir

de ce plaisir. Deux ou trois semaines, ce sont bien des jours: il est vrai que dans ce moment nous avons quelques embarras, & je dois écouter les convenances de mon père, mais je tremble qu'il ne naisse des obstacles, je travaillerai à les prévenir. Je n'ai pu retourner chez les parens de mon enfant, comme je le souhaitois: leur demeure est trop éloignée. J'y ai envoyé quelqu'un qui leur a dit encore mon intention, & que j'ai chargé de faire & de conclure à tout prix la négociation avec eux. Ils n'ont pas donné tout-à-fait leur consentement; il me semble cependant qu'ils ne peuvent pas s'y refuser. Le grand-père a dit qu'il viendrait me parler dans quelques jours: la tante ne veut pas venir à la ville, & y amener sa nièce; la proposition de s'en séparer l'a beaucoup affligée; elle n'est pourtant que sa tante. Je crois bien que je n'oserois

pas l'ôter à sa mère ; mais une petite orpheline , c'est une charité que de s'en charger : j'en fais un secret à tout le monde , & je n'en parle plus à personne , de peur de trouver des contradictions , & qu'on n'en fasse maître dans l'esprit de mes parens.

Je cherche , ma chère amie , si j'ai encore quelque chose à vous dire. Vous êtes si vive , vos conjectures vont si loin , que je n'ose plus vous parler des autres circonstances de ma vie. Peut-être cependant voulez-vous savoir si Mr. de St. Ange est à la ville , s'il est venu chez mes parens , s'il y a soupé : eh bien oui , tout cela est arrivé comme je vous l'avois à - peu - près annoncé dans ma dernière lettre. Mon père a paru revoir Mr. de St. Ange avec plaisir : cependant ses manières avec lui n'avoient pas cet air naturel d'amitié que j'y voyois ci-devant : j'ai cru remarquer une nuance de gêne &

de cérémonie. D'où pouvoit-elle venir ? qu'est-ce qui a produit ce changement ? J'avoue que tout le soir j'en eus de l'inquiétude ; je n'en avois , cependant , aucune bonne raison ; si mon père en a pour être moins bien avec Mr. de St. Ange , elles me sont étrangères : mes parens font les maîtres de leurs affections ; les miennes leur seront toujours soumises. La soirée ne se ressentit point de ce petit incident : mon père parla un moment de ses affaires avec Monsieur de St. Ange ; ce ne fut pas aussi long-tems que je l'aurois souhaité. Ce dernier a du goût & de la raison , & il me semble que mon père se livre un peu trop au plaisir des changemens & des embellissemens ; & ici j'ai cru entrevoir que c'étoit Mr. de St. Ange qui se refusoit aux conseils & aux détails. Il avoit d'abord été retenu à souper avec Mr. de Marville , qui étoit avec lui : Monsieur & Mde,

de Clissi, qui étoient venus nous voir, furent pressés de rester. Par une faveur spéciale ils se rendirent à nos sollicitations, & ils soupèrent avec nous.

Il faut que je vous parle de Mr. & Mde. de Clissi; ce sont nos parens très-éloignés; nous les voyons très-peu à cause de leur manière de vivre, qui est singulière: ils me donnent véritablement l'idée du bonheur & d'un mariage heureux: ils sont riches & même opulens pour notre pays; ils ont une très-belle maison dans un des fauxbourgs & à la porte de la ville; ils ne font jamais de visites, & n'en reçoivent point; mais ils vont passer quelques heures chez leurs amis & chez leurs connoissances, & ils les reçoivent de même chez eux; ils ont prosrit ces momens perdus, où, par honnêteté, on ne se voit que pour se dire des choses inutiles & ennuyeuses: ils ne jouent point, ils ne donnent jamais

à manger; jamais de ces repas invités pour étaler le luxe & la profusion; mais leurs amis intimes restent avec eux aux heures des repas, comme à toutes les autres. Mr. de Clissi dit que c'est le tems où il jouit le plus de la paix & de la société domestique; que les momens où l'on est à table sont ceux où l'on est le plus disposé à la gaieté & à la confiance. & où l'on peut le mieux s'entretenir de ce qui occupe, de ce qu'on fait, de ce qu'on apprend, & que pour cela il faut être peu de monde: il aime les tableaux, la peinture & les livres; il lit & étudie beaucoup; Mde. aime les fleurs, & ils ont un très-beau jardin; ils ont deux enfans charmans qu'ils élèvent sans éducation, comme dit Mr. de Clissi. On ne leur ordonne rien, on ne leur prescrit rien; ce sont les besoins & la crainte de déplaire qui sont les précepteurs: pour punir les fautes de l'enfance, on n'emploie que les pri-

privations qui naissent de la faute même ; celles du caractère sont corrigées par les marques de l'indifférence, de l'éloignement, du mépris, de la haine même : les préceptes ne viennent qu'après l'expérience. Pour obliger d'apprendre à lire & à écrire, on avoit placé pendant quelque tems auprès des enfans un homme devenu sourd qui seul pouvoit disposer de tout ce qui leur étoit nécessaire & pouvoit leur faire plaisir : il a d'abord excité la compassion, ensuite il falloit avec douceur montrer dans un livre ce qu'on vouloit obtenir ; par complaisance on aidoit un peu à connoître les lettres & les mots : le livre n'étoit pas toujours là, & il falloit écrire ; ce qui étoit mal tracé occasionnoit des erreurs qui faisoient manquer ce qu'on souhaitoit ; ces premiers momens passés, on excitoit l'amour-propre : l'indifférence, la paresse & l'ignorance étoient méprisées & avilies. Pour apprendre les langues on substi-

tue alternativement une personne qui ne fait & qui ne parle que celle que l'on veut enseigner, & avec des grammaires & des dictionnaires, on parvient à se faire entendre. Dans tout cela la pratique de la morale est exactement suivie ; le mensonge, la méchanceté sont fuir tous ceux dont on peut avoir besoin ; autant qu'on peut, l'instruction sur les choses de la vie est amenée par les circonstances. Un jour qu'il avoit fait un tems affreux, il manqua tout d'un coup de pain, les enfans crièrent, pleurèrent, & n'en eurent pas davantage ; il fallut bien demander pourquoi il n'y avoit point de pain ; c'étoit l'orage qu'il avoit fait la nuit qui avoit gâté les moulins, & empêché les payfans d'apporter du bled : il fallut bien savoir quel rapport il y avoit entre les moulins, les payfans & le pain, & ce fut l'occasion de faire un petit cours de mécanique & d'agricul-

ture ; & sur-tout de connoître cette classe d'homme qu'on est porté à ne point considérer, les l'boueurs. Dans les récréations, le petit garçon voulut d'abord faire des roues de moulin, la petite vouloit faire du pain : on aida, on fit voir les difficultés, les peines, il en résulta bien naturellement la pitié pour ceux qui en étoient chargés. L'instruction & l'amusement vont toujours ensemble, & jamais on n'a fourni pour cela des fouets, des épées, des fusils, ni même des poupées. Le petit garçon est l'aîné, il a dix ans, & la jeune fille neuf; ils ont déjà un caractère de force, d'intelligence & d'honnêteté naturelle, qui montre que leurs parens ont le bonheur de voir les succès répondre à leurs soins & à leur système. Mr. de Clissi a une façon de penser extraordinaire, sur plusieurs objets, & particulièrement sur la charité; on ne peut pas la pousser

plus loin que lui, & cependant il ne donne jamais rien aux établissemens de charité, ni aux collectes publiques. Il ne donne jamais de l'argent aux pauvres, il dit qu'ils meurent bien moins de faim que d'ennui, que de vains desirs, que de privation des douceurs de la vie. Il leur envoie aux uns du thé, du café, du bon tabac; aux autres, de bonne nourriture qu'il fait préparer comme pour sa table : il donne à un pauvre languissant un bon fauteuil bien rembourré, bien commode; à une femme infirme une chaise longue, bien tendre, avec des coussins; à un vieux soldat, dont le chien étoit mort de vieillesse, & qui étoit regretté, il envoie un autre jeune chien, en priant le soldat de le lui élever, & en lui en payant la nourriture. Il fournit des livres à ceux qui peuvent lire; il fait rassembler ceux qui ne le peuvent pas, & il paye un lecteur : il a pour cela une

bibliothèque exprès & choisie dans ce but. L'année dernière, pendant la rigueur extrême de l'hiver, il paya des gardes-malades qui alloient chauffer les lits de tous les gens âgés qui n'avoient pas le moyen de le faire, & il fit raccommoier tous les lits qui avoient besoin d'être rendus meilleurs. Il a un jardin qui est absolument destiné à ceux qui ont besoin d'herbes & de légumes : le jardinier est chargé d'en faire la distribution à une certaine heure. Il dit que les pauvres n'osent pas employer à ces douceurs, l'argent qu'on leur donne. Aujourd'hui, il avoit été arrêté par quelqu'un dans la rue, & pendant qu'on lui parloit il avoit entendu trois pauvres femmes qui s'étoient mises au soleil devant leurs portes ; elles jouissoient là fort mal de la chaleur & du beaux tems. L'une d'elles avoit dit que les beaux jours n'étoient faits que pour les riches, qui avoient le tems d'en

jouir, & des carrosses pour aller en profiter à la campagne : il avoit tout de suite envoyé son équipage à ces femmes, avec des domestiques qui leur avoient aidé à monter dedans ; on les avoit mené promener, & on leur avoit fait faire collation au village. Mr. de Marville avoit rencontré le carrosse avec les femmes, & comme il connoit la manière de Mr. & de Mde. de Clissi, il avoit présumé ce que c'étoit. Il s'en assura plus positivement en leur en parlant, ce qui amena un sujet de conversation très-gai & très-intéressant. Mr. de St. Ange est aussi de leurs amis ; il fit valoir avec gaieté leur espèce de charité, & c'est à cette occasion que l'on a raconté quelques-uns des traits que je viens de vous dire. Mr. & Mde. de Clissi sont très-aimables ; ils ne sont jamais occupés de trivialités, jamais de la critique & des affaires des autres, & leur conversation est toujours agréable & intéressante ; comme

ils ne se plient point aux usages ordinaires de la société, ils en font un peu séparés; lorsqu'ils s'y trouvent, ils savent en jouir & faire aimer la leur.

Je ne fais si Monsieur de St. Ange avoit remarqué le changement de mon père à son égard; mais il a redoublé d'attention & d'empressement auprès de lui & auprès de ma mère. Il fut à côté d'elle, & ne s'occupa point de moi; seulement il trouva le moment de me dire, que sans doute je n'allois jamais à notre campagne, sans aller auprès du ruisseau; que c'étoit l'endroit le plus délicieux qu'il y eût au monde; que ce seroit toujours un bonheur pour lui que de s'y promener quelques momens. Mon père, quoiqu'un peu éloigné, entendit qu'il s'agissoit du bois & des promenades; il dit à Mr. de St. Ange qu'il vouloit faire accommoder les sentiers & percer de nouvelles routes; & il lui proposa de l'y accompagner la première

fois qu'il iroit à la campagne. Mr. de St. Ange s'en excusa, je ne fais fous quel prétexte; mais il fit encore l'éloge du bois, & il ajouta qu'il lui paroissoit impossible qu'on n'y allât pas, lorsqu'on étoit à notre campagne. Mon père l'assura qu'il seroit bien plus content de l'intérieur de la maison, s'il voyoit tous les changemens qu'il y avoit fait: ma chère amie, Mr. de St. Ange fut très-aimable, il plut à tout le monde; il mit beaucoup d'agrémens dans notre soirée, il eut tousjours de l'esprit, du goût, de la raison; mais dites-moi pourquoi je ne fus pas contente de lui? pourquoi cette adresse, cette habileté de plaire à tout le monde ne me plaît-elle pas? il me semble que je faimerois mieux s'il étoit moins attentif à se faire admirer; je ne fais ce que je voudrois retrancher, mais je souhairois qu'il eût quelque chose de moins; sans doute que l'intérêt que je prends à

lui me trompe, & queſt-ce que c'eſt que cet intérêt? y ſuis-je obligée par les ſentimens qu'il a pour moi? ces ſentimens ſont-ils bien importans? il n'a certainement aucune raiſon de croire que je le penſe, & s'il le croyoit je pourrois bien vite l'en défabuſer; j'en ſaiſirai l'occaſion, je vous le promets; il eſt vrai qu'il a des qualités aimables, il poſſède des vertus, il eſt mieux que tous les hommes que je connois, il a une ſenſibilité touchante; ſon ame paroît ſuſceptible d'humanité, de ſentimens honnêtes & délicats, je ſuis obligée d'en convenir quand j'y reſſéchiſ; mais à cauſe de cela faut-il que j'aie vous dire que je l'aime? faut-il d'abord l'avouer franchement? je me le demande à moi-même: en vérité cet aveu emporte tant de choſes, que je ne puis le faire ni à vous ni à moi; ne le ſachons point, je vous en prie, ma chère amie; ce que je ſais bien ſûrement, c'eſt que je ſuis parfaite;

ment maîtreſſe de tous les mouvemens de mon cœur, que je le ferai toujours, d'ailleurs il ne ſe décide pas ſi aſſément; je l'examine, je ne vois rien qui m'effraie, & vous ſavez ſi je ſuis diſpoſée à dépendre d'un preſtige qui n'aura jamais pour moi beaucoup de force; je connois la valeur de tout ce qu'il m'a dit, de tout ce qu'il pourra me dire encore; ſes ſeremens, je ne les écouterai pas; cependant, pourquoi voudroit-il me tromper? il eſt aimable, & des ſeremens n'y ajouteront rien; au reſte je ne verrai jamais Mr. de St. Angé qu'au ſein de ma famille; il eſt l'amé de mes parens, pourquoi aurois-je de la défiance? je ne veux rien cacher à mon père, il ſauroit déjà tout; ſi dans ce moment je pouvois être écoutée avec tranquillité; je me ſuis un ſcrupule d'aller augmenter les embarras dont il paroît accablé; à peine le voyons-nous aux heures des repas;

à déjeuner, il a toujours des lettres, des papiers à lire, qui l'obligent à des réponses, à des écritures; ensuite, ce sont de longues conférences avec Mr. de la Hauffe, ou chez lui ou chez nous; les diners sont presque toujours interrompus; à souper lorsque nous sommes seuls mon père est fatigué, il a besoin de repos; il y auroit de la dureté à lui dire des choses qui l'obligeroient à réfléchir: croirez-vous, ma chère amie, que je me fais de la peine de parler à ma mère, parce qu'elle est trop bonne? elle ne cache pas qu'elle souhaite de marier sa fille, elle aime Mr. de St. Ange, elle a de la tendresse pour moi, elle feroit tout de suite des arrangemens, elle ne verroit qu'un mariage raisonnable, elle ne trouveroit ni obstacles, ni difficultés; elle parleroit & se conduiroit en conséquence même avec Mr. de St. Ange, & c'est, comme vous le comprenez,

ce que je suis bien éloignée de vouloir, & encore plus éloignée de penser, & c'est en cela que je vous prie de me distinguer de Mlle. de Mirfort, nous n'avons là-dessus aucune ressemblance, ni aucun rapport. Je n'ai pas voulu vous dire combien votre comparaison m'avoit affligée; vous ne pouviez me faire un plus grand chagrin, j'ai tâché de me le cacher à moi-même de crainte de vous aimer moins, je ne veux pas encore vous en parler; mais, ma chère amie, jugez moi mieux, je vous en conjure, je n'ai aucun projet, aucun désir, aucune ambition à tous égards, je ne veux rien changer à ma situation quelle qu'elle soit, je vois les choses à présent comme lorsque je vous en parlois l'année passée; ce n'est pas quelques petites circonstances différentes qui me feront changer. Eh bien oui, Mr. de St. Ange est aimable, il me témoigne quelques légères préféren-

ees, de l'inclination si vous voulez, il n'y a pas là dequoi faire ni un roman, ni une histoire, ni même des confidences à des parens, aux intentions, aux volontés desquels je serai toujours soumise, & quand j'aurois la possibilité de parler que leur dirois-je? irai-je me vanter d'avoir fait des impressions si fortes sur Mr. de St. Ange? de lui avoir inspiré des sentimens si violens, qu'il faille en avertir tout le monde? il seroit je crois bien étonné de ma crédulité & de mes précautions; & en vérité vous-même vous vous moqueriez de moi; & que m'a-t-il dit à quoi je puisse mettre tant d'importance? à peine pourrois-je l'articuler: c'est là-dessus que je fais penser & réfléchir; certainement je n'irai pas prendre en considération ce qui en mérite si peu, & moi-même qu'ai-je dit? rien du tout je vous assure: c'est beaucoup s'il s'est apperçu que je trouve sa société un peu plus agréable que cel-

le des autres hommes, cela est si juste & si vrai, que je n'ai pas trop cherché à le cacher; sa façon de penser me plaît, ses idées se lient aux miennes, il fait allier la gaieté, la légèreté, la raison; c'est le seul homme qui paroisse trouver que l'on peut s'entretenir avec les femmes, sur des sujets sérieux & essentiels; il raisonne avec nous & il ne croit pas ses raisonnemens perdus, il rendit notre soirée de hier extrêmement agréable: en riant avec les Clissi, il dit les choses les plus intéressantes sur la charité: ses discours, qui paroissent extraordinaires, partoient d'un principe d'humanité délicate & approfondie; il dit qu'il n'aimoit pas la charité parce qu'elle attend que les hommes soient pauvres & misérables, & qu'elle humilie toujours ceux qui en sont les objets, que la charité la plus facile, celle de l'argent, étoit la plus considérée, la plus respectée, tandis que

celle de tous les momens, celle qui consiste à écouter, à répondre, à approuver, à supporter, & qui est la plus difficile, étoit comptée pour rien; suivant lui le besoin de la charité est un vice de la société, & la nature produisant des êtres qui physiquement ou moralement sont hors d'état de pourvoir à leur nécessaire, les loix auroient dû y pourvoir, non pas sous le titre de charité, qui avilit, mais sous celui de propriété; on remonta jusqu'au premier établissement de la société, & tout cela occasionna des sujets de disputes, où il y eut de la gaieté, des choses instructives & intéressantes; nous étions tous à portée d'entendre, de parler, de raisonner; il sembloit qu'il n'y eut point d'ignorans; chacun parloit d'après son cœur, & étoit écouté par celui des autres; c'est le ton que Mr. de St. Ange favoit donner à la

Conversation; nous nous séparâmes très-tard, sans être fatigués d'être ensemble, & bien loin de penser à aller chercher du repos, il y avoit au contraire de quoi penser encore toute la nuit: avouez, ma chère amie, que de cette manière la société devient intéressante, & que si on pouvoit en jouir souvent ainsi, le bruit du monde, l'embarras de la foule, le tourbillon de la société deviendroient bien insipides, bien insupportables; avouez que vous sentez le mérite de Mr. de St. Ange tout comme moi, convenez qu'un homme qui peut autant influer sur le commerce de la vie, ne doit pas être indifférent, & que les sentimens qu'il peut avoir ne doivent pas être confondus avec ceux du commun des hommes, qui ne produisent que des fadeurs & d'insipides alimens à leur amour-propre; ma mère ne pouvoit se taire sur les éloges de Mr. de St. Ange, mon père

lui en donnoit aussi ; mais c'étoient des phrases courtes & en secouant la tête ; il y a sûrement quelque chose dans son esprit, je ne puis comprendre ce que c'est ; j'en suis inquiète, & cependant, j'en suis bien aise : je vais me reposer sur l'inquiétude de mon père ; dès qu'il me la témoignera, il verra tout, il saura tout ; seulement je ne veux pas l'exciter ; j'en éviterai toutes les occasions, je ne verrai Mr. de St. Ange que sous ses yeux, je n'en jouirai que plus tranquillement des agrémens de son esprit ; ce qu'il me témoignera de ses sentimens sera sans conséquence, & je n'en prendrai que ce qu'il me plaira, jamais surtout le public ne s'occupera de lui & de moi, je saurai éviter ce désagrément ; pourquoi a-t-il autant insisté sur le plaisir, sur l'attrait, sur la nécessité d'aller dans notre bois & auprès du ruisseau, lorsque nous allons à notre campagne ? qu'est-ce

que cela lui fait ? peut-il savoir toutes les fois que nous irons ? & comment ne craint-il pas de m'en éloigner ? c'est certainement ce que je ferai, & je voudrois y retourner exprès, pour ne pas aller dans les endroits qui lui plaisent si fort : il paroît qu'il y va même lorsqu'il fait qu'il n'y a personne ; je voudrois bien qu'il n'en prit pas l'habitude. Il est cruel aussi cet homme, il risque de me priver de ce que j'aime le plus : j'espère que si je le lui défends, j'aurai le pouvoir de me faire obéir ; mais je ne veux pas m'y exposer, & je n'y retournerai pas de long-tems, ou ce ne sera qu'avec mon père. En vérité, je suis fâchée, même en colère que ma vie soit gênée dans ce point-là ; il faut que je pense à m'en affranchir.

Le courrier va partir ; je ne fais quand je vous écrirai, je ne crois cependant pas que je puisse être bien long-tems sans cela. Adieu, ma chère amie

## LETTRE XLIII.

*Laure à Sophie.*

**D**ITES-MOI, ma chère amie, si vous ne savez point comment on peut se garantir de certains incidens désagréables qui arrivent dans le moment où l'on croit en être le plus à l'abri, & qui viennent des personnes desquelles on les attend le moins. Tantôt c'est par une suite de la confiance inspirée par l'amitié que l'on vous a témoignée : une autre fois c'est l'envie de rendre service qui est mal accueillie, ou bien c'est l'oubli de quelques formalités, que les bonnes dispositions où l'on est ont fait négliger. Tout d'un coup, au milieu de la plus grande sécurité, on est obligé de se mettre en justification, en défense, en réparations : au lieu de se trouver avec

avec des amis, ou au moins avec des personnes disposées à la douceur, à l'indulgence, on ne voit plus que de petits ennemis, dont le petit amour-propre réveillé injustement vous fait une petite guerre, & vous fait souffrir des ennuis. Je l'ai déjà éprouvé souvent, & j'ai entendu mes parens s'en plaindre quelquefois. C'est un discours mal rapporté, dont il faut se justifier, c'est un service rendu à quelqu'un, qui attire un reproche de quelqu'autre; on croit avoir eu un bon procédé, & on reçoit une injustice; quelquefois même ce sont les honnêtetés que l'on veut faire qui amènent des inopportunités. L'habileté est je crois d'être insensible à ces petites erreurs, & de ne point s'arrêter aux intentions des autres, en se reposant sur les siennes. Malheureusement ces petites pratiques de morale sont plus difficiles que celles des grandes vertus; les petites souffrances de l'amour-pro-

pré out moins de consolation , & il faut peut-être plus de force pour les supporter, qu'il n'en est besoin pour les grands accidens de la vie. Je ne croyois pas que la réponse que j'avois faite à Mr. de St. Ange dût me donner du chagrin; je savois qu'elle avoit été arrêtée quelque part, & je n'y pensois plus. J'avois souvent entendu parler de la sœur de Mr. de St. Ange; je souhaitois de la connoître, & j'en avois cherché l'occasion, dans la persuasion que la sœur d'un homme comme lui devoit être très aimable. Les sacrifices qu'il a faits pour elle, la manière dont elle s'est mariée me l'avoient fait présumer, & je la jugeois une femme très-intéressante; elle se nomme Mde. Durtan, son mari est à. r. B. l. il est fort occupé des affaires de son emploi & des siennes; on le voit rarement dans le monde; cependant il est un peu de la connoissance de mes parens. Hier je me trouvai dans

une compagnie invitée, ou étoit Mde. Durtan; je cherchai à m'approcher d'elle, & à lier par des prévenances & des politesses une conversation avec elle. Après les premiers mots, elle me dit — Mademoiselle, au moins ce n'est pas ma faute si une lettre qui venoit de chez vous, n'a pas été remise à mon frère aussi vite que vous le vouliez; elle étoit peut-être de vous, car les dames écrivent beaucoup à mon frère: c'est la faute du messager, qui ne savoit pas qu'elle fût si importante, & qui n'auroit point dû la déposer chez nous. J'ai été bien fâchée qu'elle y soit restée si long-tems; j'ai cru que mon frère ne nous le pardonneroit jamais: je crains si fort de lui faire de la peine & du chagrin, que si j'avois pu, je crois que je la lui aurois portée moi-même; aussi cela n'arrivera plus, soyez-en bien persuadée. Il a défendu au messager de passer

chez nous, quand il auroit des lettres de votre maison, & il lui a ordonné de les lui porter tout de suite. J'eus beaucoup de peine à me faire entendre, & à dire que la lettre étoit fort peu importante, & qu'il étoit très-indifférent qu'on la reçût ou qu'elle se perdit. Il fallut que j'entendisse encore que les lettres ne se perdrieroient plus, qu'à l'avenir elles parviendroient toutes sûrement; que c'étoit la première fois que cela étoit arrivé, & que cependant son frère avoit beaucoup de correspondances avec plusieurs jolies femmes de la ville. Ensuite elle commença l'éloge de Mr. de St. Ange; elle dit combien il étoit aimable & recherché par toutes les femmes, & comment elle-même le regardoit comme le père de ses enfans, parce qu'il ne se marieroit jamais. Je crus que cette femme avoit résolu de me faire mourir d'ennui & d'impaticence; je fis ce que je pus

pour interrompre la conversation; je riois, je voulois parler d'autre chose; je lui dis que son frère étoit bien heureux d'avoir une sœur comme elle, & que j'étois bien sensible à sa confiance. Elle m'interrompit très-vite, en disant qu'elle croyoit que notre maison étoit celle que son frère aimoit le mieux; qu'il se louoit beaucoup de mes parens, & qu'il disoit souvent que j'avois beaucoup d'esprit. Pour finir cet entretien pénible, je fis semblant de vouloit parler à Mr. de Marville, qui entroit dans ce moment; elle me dit tout de suite, il est aussi son ami, parlez-lui-en; il vous dira bien que mon frère aime beaucoup les femmes, mais qu'il ne se mariera jamais, il le fait bien, lui: comme il s'approchoit de nous, je vis le moment où elle le mettroit en tiers de ses confidences. Je ne trouvai d'autres ressources que de fuir à l'autre bout de la chambre. Je crois

que Marville comprit quelque chose de mon histoire; au moins je m'aperçus qu'il vouloit me parler de Mde. Durtan; je l'évitai bien soigneusement: j'avois pris une si grande peur de toutes les conversations, que je résolus de ne plus rien dire de toute la soirée. Je refusai même de répondre à beaucoup de personnes; j'espérois bien aussi ne plus rien entendre; mais ma persécutrice se trouva encore près de moi, & il fallut que j'entendisse une question qu'elle fit en criant à Marville, pour savoir si son frère ne viendrait pas: elle ajouta que s'il ne venoit pas, c'est qu'il aimoit mieux rester au coin du feu, avec une ou deux personnes, que d'aller là où il y avoit beaucoup de monde; je m'enfus encore, & pour être tout-à-fait débarrassée de cette compagnie & de cette soirée, je prétextai un très-grand mal de tête, & je me retirai

Je m'en allai avec une de mes tantes qui sortoit aussi. J'étois dans une véritable colère contre Mr. de St. Ange; je souhaitois de le voir pour la lui témoigner; je le haïssois dans dans cet instant; j'en trouvois mille raisons; elles se présentoient toutes dans mon esprit; je me reprochois de l'avoir écouté un moment la veille chez M. de Taninge: il m'avoit rappelé quelque chose que j'avois dit le jour qu'il avoit soupé avec nous; il demandoit une suite, il en vouloit une explication. Mlle. de Mirfor étoit venue nous interrompre; & je ne sais ce que je laissai croire à Mr. de St. Ange, mais j'en étois fâchée, & je m'en faisois des reproches; j'accompagnois ma tante avec une agitation & une précipitation qu'elle remarqua. Précisément lors qu'elle m'en parloit, nous rencontrons Mr. de St. Ange, qui se rendoit dans la maison que nous venions de quit-

fer. Il nous aborde, il veut nous accompagner ; il demande les raisons de notre retraite ; je ne dis rien , mais il purjuger des dispositions où j'étois, il n'écoute point ma tante qui lui parle & à laquelle il donne le bras ; il me regarde avec un air d'étonnement ; je restois en arrière ; il tourna la tête pour me regarder encore & ce qu'il dit se ressentit de ce qu'il remarqua fort bien. Nous fumes obligées de nous arrêter pour je ne sais quel embarras, & dans ce moment passent Mr. des Aleurs, Mr. Duterrier, & quelques hommes de notre connoissance : ils ne s'arrêtent pas, mais on voit leur surprise ; on les entend se parler & rire ; il est aisé de deviner qu'ils vont parler de leur rencontre, même à Mde. Durtan ; & je m'en étois allée lorsqu'elle avoit dit que son frère ne viendrait pas ; j'étois au désespoir ; ma tante m'accompagne jusques chez moi ; Mr. de St. Ange ne cesse de re-

garder & de tourner la tête ; son air stupéfait & affligé est visible ; je ne dis rien ; je ne regarde rien, & je rentre avec le sentiment de mille chagrins. Mon père étoit seul, il étoit occupé de ses affaires ; mais bientôt nous avons une de ces conversations de confiance & d'amitié, qui naissoient autrefois si naturellement, & qui étoient devenues rares depuis les nouvelles occupations & les projets, & par une suite du train du monde & de la ville. Il me parla du bonheur qu'il avoit eu dans ses entreprises ; il m'apprit que notre fortune étoit très-augmentée ; nous étions très-riches. Cependant, pour compléter toutes ses spéculations, il en avoit fait une très-considérable, qui comprenoit le produit de toutes les précédentes, & même au-delà ; mais elle étoit si sûre qu'il en attendoit le succès pour réaliser & terminer toutes ces opérations. Il se propoisoit de jouir alors de son

bien d'une manière qui nous rendroit tous heureux. C'étoit dans cette intention qu'il se preffoit de faire les changemens auxquels on travailloit à notre campagne. Il fouhaitoit que nous vécuissions dans une aifance honorable, mais fans ostentation : il ajouta qu'il voyoit avec plaisir que je m'occupasse de divers objets de charité, & qu'il me donneroit toujours de quoi y fournir. Après un moment de silence, il continua du ton de l'amitié & de la tendresse & il me dit -- tu crois bien, ma chère fille, que dans ce qui occupe mon cœur & mon esprit, tu es ce qui y tient la première & la plus grande place ; je t'ai un peu laissée depuis quelque tems, mais je ne t'ai pas perdu de vue ; crois que je fais tout ce qu'emporte avec soi le bonheur d'une fille que j'aime tendrement, & qui a à peine 21 ans. Je n'oublie point cette façon de penser que tu m'as montrée si souvent.

ni ce caractère de courage & de fermeté que j'ai tâché de développer & de former chez toi : je crois ton cœur exempt de foiblesse, avec cependant tout ce qu'il faut pour être heureuse par un sentiment tendre & honnête ; tu sauras juger les hommes qui te plaisent, & il ne leur sera pas aisé de te plaire & de t'inspirer un retour dangereux. Je jouis de cette sécurité dans ce moment où notre sort & notre fortune, encore indécis, ne me laissent ni le tems ni la possibilité de rien fixer sur les projets & sur l'ambition dont tu es l'objet. Toi-même tu ne pourrois encore savoir ce qu'il faut à ton cœur. Les positions & les circonstances en décident plus que tu ne penses. Fille unique & fort riche, tu auras des idées toutes différentes de celles que tu aurois dans une situation de médiocrité, où ton bonheur seroit plus attaché à celui de tes parens ; tu seras

plus libre dans ton choix, & cette liberté donnera plus d'effort à tes prétentions. Continuons donc de vivre comme nous avons vécu jusques à présent, en voyant tout, en jouissant de tout, & en ne décidant rien. Je vois avec plaisir que c'est le parti que tu as pris, & je serois au désespoir que tu en changeasse de quelque tems. Je remarque très-bien que Mr. de Marville, que Mr. Desaleurs, que Mr. de St. Ange, que Mr. Duterrier cherchent à te plaire; il est aisé de juger de leurs intentions, & sans présomption on peut croire que tu en disposeras comme tu voudras. Je ne te dirai point ce que j'en pense, parce que dans ce moment je ne pense rien. Je veux attendre un tems tranquille, & une décision dans mes affaires pour m'en occuper; tu es bien sûre que ce sera toujours en consultant ton cœur, & en cherchant ton bonheur. J'approuve ta conduite aujour-

d'hui: tu jouis de la société sans témoigner aucune préférence; ton goût fait bien juger de ce qui est aimable, & tu fais t'amuser de tout: là-dessus je présume tout ce que tu feras un jour; mon cœur s'en réjouit & j'en ai de la vanité. Dans ce moment je suis heureux de ton indifférence; conserve-la précieusement jusqu'à ce qu'un être digne de toi te fasse changer; jouissons sans trouble de cet instant de fortune, & qu'un sentiment étranger ne vienne pas déranger nos idées; ce seroit pour moi un chagrin & une peine extrême, & qui m'obligeroit à un parti opposé à mon caractère. Je n'apperçois bien que Mr. de St. Ange met dans sa manière & dans sa conduite avec nous une préférence & un intérêt que tu lui inspires sans-doute, au moins je le soupçonne; il est aimable, il est insinuant, & il me feroit de la peine si je n'étois pas assuré que tu juges

mieux de tes convenances ; c'est un homme singulier ; il paroît attaché à plusieurs femmes ; on ne fait ce qu'il aime : essentiel sur certains objets , il est léger dans la société ; je le croïois incapable de s'attacher sérieusement ; il aime les femmes , & ne prendra jamais de passion pour aucune ; j'ai fort approuvé l'attention avec laquelle tu as évité toute espèce de liaison avec lui ; j'en étois fâché une fois , je te l'ai reproché ; mais depuis j'ai compris ton intention , & s'il a du tact , comme je le croïois , il aura pu juger des miennes , car j'ai cherché à te seconder autant que zela se pouvoit , sans qu'il y eût rien de trop marqué. J'ai été bien aisé qu'il m'ait refusé de venir avec moi à notre campagne ; je me sentois disposé à avoir de la confiance en lui , & en m'y livrant je l'aurois fait de la peine : il en seroit résulté une gêne désagréable entre nous ; il faut

qu'il voye insensiblement que nous n'avons pas besoin de lui , & surtout ne faire aucune distinction qui le sorte du commun des hommes que nous voyons. Cela sera très-aisé. Ces hommes aimables sont toujours parler d'eux , & ne faisons encore parler de personne. Ma chère Laure , me dit il en m'embrassant , tu auras le bonheur de faire la douceur & la consolation de la vie de tes parens ; tu ne troubleras point la paix de leurs jours ; & ton cœur aussi sera heureux ; ma chère amie , j'avois des angoisses dans l'ame ; j'avois le cœur gonflé & déchiré. Je ne pouvois parler ; je le voulois ; je fis des efforts pour articuler quelques paroles , en essuyant mes larmes. Pauvre Laure , me dit mon père en m'embrassant encore , je vois ton cœur , que me dirois-tu que je n'entende , & que je ne sente mieux que tu ne pourrois l'exprimer : je suis heureux d'avoir un

file comme toi ; continue & j'y serai encore plus sensible. Je me laissai tomber à ses genoux, je les embrassai ; je ne pus dire que, mon père, mon tendre père, & des sanglots arrêtoient mes paroles : au lieu de m'aider, mon père m'empêchoit de parler ; ma mère rentra dans ce moment, elle fut effrayée de mes larmes & de ce qu'elle voyoit. Ce n'est rien, lui dit Mr. de Germosan ; je parlois à Laure de notre situation, & de la manière dont je souhaite qu'elle se conduise, & que nous nous conduisions tous ensemble. Vous savez ce que nous avons dit d'elle, & comme nous sommes contents de tout ce qu'elle fait, de son caractère de franchise & de bonté, & surtout de sa conduite dans le monde. Je le lui ai témoigné, & elle en est touchée. Je me jetai dans les bras de ma mère, dans l'espérance d'y trouver plus de force ; elle m'empêcha aussi

de parler ; & elle s'écria : Ah ! sans doute nous sommes heureux d'avoir une fille comme notre Laure ; ce n'est pas comme Mlle. de St. Ceran, dont j'ai entendu parler tout le soir ; elle a pris du goût pour un étranger ; il y a eu des lettres perdues ; tout s'est découvert, & sa famille est dans l'affliction. Les tourmens furent trop forts pour moi ; je me retirai dans ma chambre, c'est tout ce que mes forces me permirent. J'y fus long-tems dans un trouble inexprimable ; je n'étois maîtresse d'aucune volonté, d'aucune de mes idées, je me promenois, je m'asséyois, je fondois en larmes ; je me demandois pourquoi & d'où venoient mon anxiété & mon désespoir : qu'avois-je donc fait ? & quoique j'eusse fait, ne pouvois-je pas tout anéantir, tout détruire ? n'avois-je pas toutes mes forces ? & s'étoit-il passé quelque chose que je ne pusse mettre dans un parfait oubli ? Dès ce mo-

ment je n'avois qu'à ne plus penser à rien , qu'à ne plus rien entendre ; rien de plus simple , rien de plus naturel que ce parti : tout le monde sera content , & ma vie redeviendra tranquille. Il me sembloit que c'étoit déjà fait, j'allois retourner auprès de mes parens , & finir auprès d'eux une soirée qui étoit consacrée à la confiance & à la tendresse. Dans ce moment entre la femme-de-chambre de ma mère ; elle referme la porte avec une espèce de soin ; elle s'approche de moi , & d'un air mystérieux & d'une voix basse , elle me dit qu'on vient d'apporter cette lettre ; que l'on a prié qu'elle me fût remise en main propre ; que c'est quelqu'un qui a besoin de secours , & qui s'adresse à ma charité. Je renvoie cette fille très-vivement ; je la gronde de m'apporter une lettre , de sa voix basse , de son air de mystère , & je crois même de ce qu'elle avoit fermé la porte. Je lui

ordonnai de reporter la lettre , de la rendre à celui qui l'avoit donnée. Je défendis absolument que jamais on m'apportât de lettre. Dans ce moment j'aurois refusé les vôtres même. La femme-de-chambre , à qui je n'avois pas donné le tems de répondre , intimidée & obéissante , s'en étoit allée avec la lettre ; elle r'ouvre la porte , & me demande si elle doit la reporter elle-même , & à qui ? je lui réponds , qu'elle n'a qu'à en faire ce qu'elle voudra , que je ne veux pas en entendre parler. Eh bien , dis-je en moi-même , voilà encore une lettre qui va me persécuter. Qui fait où elle ira ? ce qu'elle deviendra ? entre les mains de qui elle tombera ? Il en arrivera des propos abominables , des tracasseries insurmontables. Oh ! je suis bien malheureuse , cruellement malheureuse ! Je rappelle le domestique ; je demande qui a apporté cette lettre ; elle me dit que c'est un homme

à qui j'ai donné quelquefois de l'argent ; elle croit qu'elle est de cette femme pauvre & malade que j'ai été voir, & à laquelle j'ai fait souvent la charité ; & en disant cela elle paroît étonnée de mon humeur & de ma colere : je tâchois de lire dans les yeux de cette fille ce qu'elle croyoit, ce qu'elle pensoit ; les domestiques sont pour moi des êtres que j'aime, que je plains, & dont je cherche à rendre le sort le moins malheureux & le moins pénible qu'il m'est possible ; mais il y a toujours entr'eux & moi une distance que rien ne peut rapprocher. Il m'est impossible de partager avec eux aucun mystère, d'admettre aucune familiarité ; j'aurois horreur de la moindre confiance, même de celles dont quelques fantaisies de mes parens pourroient être l'objet. Je cherche à mériter l'affection de ceux qui me servent, mais je n'en veux d'autres preuves que la douceur & la

bonfiance de leur service. C'est la première fois que j'ai maltraité un domestique ; je pris la lettre avec colere : je dis que je trouvois impertinent que l'on me remit quoi que ce fût avec mystère, & que la première fois que l'on rapporteroit quelque chose, je voulois le recevoir moi-même des mains de celui qui en étoit chargé. La pauvre fille parut fort étonnée de ma brusque vivacité, elle dit qu'elle croyoit que c'étoit quelque affaire de charité ; qu'elle avoit souvent remis des papiers de cette espèce, & qu'elle ne savoit pas pourquoi dans ce moment j'étois moins charitable. Je la renvoyai encore, & je crois même en lui disant une injure. Me voilà donc avec cette cruelle lettre & avec toutes mes angoisses : je n'avois pas besoin de l'examiner, pour savoir de qui elle étoit ; j'avois bien vu d'abord qu'elle étoit de ce

eruel homme, qui tout le jour avoit été cause des persécutions continuelles que j'avois essuyées ; que voulois-je en faire de cette lettre ? la brûler ? je n'hésitai pas, j'approchai de la cheminée & je la jetai au feu, j'aurois voulu anéantir de même tout ce qui s'étoit passé ; je ne fais quel obstacle la repoussa & elle tomba sur le plancher, je ne veux pas la relever, & d'un coup de pied je la remets au feu ; je restai accablée de chagrin & d'inquiétude, j'étois tourmentée par mille idées différentes : je me voyois soupçonnée par une femme d'être en commerce de lettre avec son frère, & elle en répandra le bruit, j'entendois déjà que l'on parloit de Mr. de St. Ange & de moi ; ces hommes qui avoient passé, qui avoient ri ; mes parens que j'avois trompés sans le vouloir, qui s'attendoient précisément à tout ce que je n'avois pas fait, & dans ce moment même, on ose m'é-

crire, on ose me faire parvenir une lettre ; cependant, en réfléchissant, je me demandois ce que j'avois à me reprocher, de quoi j'étois coupable ? d'avoir écrit par ordre de mon père ? d'avoir vu dans le monde un homme qui est plus aimable que les autres ? de l'avoir rencontré à la campagne ? de lui avoir parlé ? il ne faut donc vivre avec personne ? & cette lettre que je reçois, est-ce un crime ? en suis-je responsable ? n'est-elle pas précisément une occasion de me plaindre avec justice ? de faire les reproches que l'on mérite ? de faire voir que je ne veux plus rien entendre, plus rien recevoir, que je saurai même haïr s'il le faut ? & c'est ce qui me seroit le plus aisé ; mes yeux se tournèrent vers le feu & je regardai si cette lettre étoit bien brûlée, elle étoit restée sur les cendres, & elle alloit s'enflammer, lorsque par un sentiment que je ne puis pas trop

expliquer, je la retirai du feu; je pensai lorsqu'elle fut dans mes mains, qu'elle pouvoit servir de preuve & d'éclaircissement lorsque je ferois un aveu à mon père, comme c'étoit mon intention; car en effet qu'aurois-je pu lui dire? des choses vagues qui ne signifioient rien, au lieu qu'une lettre feroit voir ce que j'avois à dire, & indiqueroit mieux ce qui se feroit passé, & ce qu'il y auroit à faire; l'enveloppe étoit brûlée, la lettre en sortoit, il y avoit près de quatre pages d'écriture; après m'avoir quittée, au lieu d'aller dans la maison où il comptoit me trouver, il étoit rentré chez lui, & dans le désespoir de l'air d'indignation qu'il avoit remarqué chez moi, & de la manière dont il avoit été traité, il étoit rentré chez lui, & n'avoit pu s'empêcher d'écrire; il demanda à genoux la cause de son malheur, il ne pourroit le supporter s'il l'avoit mérité; si ce n'est qu'un ca-

pice

pice ou une raison étrangère à lui, il est trop heureux; il voudroit partager mes chagrins, il donneroit sa vie pour me consoler; il est prêt à la sacrifier, je n'ai qu'à dire un mot, & je serai obéie en tout; mais que par charité, & au nom de ce que je puis avoir de plus cher, je dise ce qui m'afflige, ce qui a occasionné un si prompt changement d'un jour à l'autre. -- Il a une sœur comme la sienne, & il me demande ce qui peut me chagriner, ce qui me désole? Pour cette lettre elle ne respire que l'intérêt & l'amitié; il n'y a pas un mot qui puisse blesser l'ame la plus scrupuleuse; ce sont les expressions de quelqu'un qui a vu souffrir & qui en souffre, par une suite de son humanité. Si ce n'étoit pas une lettre, & une lettre remise dans le secret, elle ne pourroit pas faire la moindre peine, le moindre chagrin, & le sentiment qu'elle m'a causé s'est confondu

avec ce que je souffrois de tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce moment, elle me rendit même un peu de calme; elle me fit voir que je pourrois me remettre dans la situation que je desirois: je serai obéie, il n'y a qu'à profiter de cette certitude, il n'y a qu'à tout fuir, tout cesser, ne rien recevoir, ne plus revoir personne, éviter toute espèce de conversation, ne reprocher plus que jamais de mes parens, ne point les quitter, rétablir la confiance entre nous, ne plus rien cacher, & au premier moment de liberté dire & avouer tout le passé, qui n'est rien, qui ne signifie rien, qui n'a été qu'une suite de petites circonstances dont je n'ai pas été la maîtresse: sur cette résolution je crus avoir assez de force pour retourner auprès de mes parens, j'y éprouvai un malaise & un tremblement que je ne pus surmonter; je me retirai dans ma chambre sous prétexte que j'avois be-

soin de repos. Hélas! ma chère amie, je n'ai pu en trouver un moment de toute la nuit, elle a été cruelle pour moi; toutes les espèces de craintes, d'inquiétudes & de chagrins, se sont présentées à moi & m'ont tourmentée; je suis bien ferme dans ma volonté, & j'ai toujours dans le cœur un sentiment d'effroi dont je ne puis me rendre raison; lorsque je somnois, il me sembloit que j'étois sur un penchant & au bord d'un précipice dont la rapidité m'entraînoit, je me réveillais en sursaut & en gémissant: mon ame est trop foible, trop sensible pour supporter autant de secousses, je dois me garantir de toute espèce d'émotion, & pour cela je veux rester tranquille, ne point sortir, je n'irai qu'à notre campagne avec mes parens; je ne verrai que des êtres bien indifférens, je m'occuperai de choses bien communes; mon Dieu! ma chère amie, est-ce que je fais ce que

Je veux ? c'est votre amitié qui pourroit me le dire, dites-moi ce que vous pourrez, je vous en conjure, ce qu'il y a de bien clair dans mon cœur, c'est que je vous aime. Adieu, ma chère amie.

---

L E T T R E X L I V .

*Laure à Sophie.*

**M**A chère amie, le parti de la retraite que j'ai pris m'a rendu le calme & la tranquillité, je ne suis point sortie depuis ma dernière lettre, je n'ai plus rien reçu, je n'ai vu personne; les jours sont plus longs, mais les nuits sont meilleures; je dors un peu plus, je suis beaucoup avec mes parens, & tous les momens j'y suis plus à mon aise, je rattraperai sûrement le premier repos dont je jouissois; ce n'est pas une chose bien difficile à avoir que du repos, & je crois

avoir assez de force dans l'esprit pour me procurer celui que je voudrai; il ne faut pour cela qu'une résolution bien prise, d'être en paix avec soi-même & d'écarter de soi & de sa tête tout ce qui peut la troubler, & certainement cela n'est pas impossible, quand on fait penser & réfléchir; il est vrai que j'ai été trois nuits sans dormir; mais en voici deux que j'ai eu quelques heures de sommeil, j'ai voulu même être tout ce tems-là sans vous écrire, pour ne pas trop réveiller mes pensées; je voulois les anéantir sur tout ce qui s'étoit passé, je ne suis pas encore bien avancée; mais au moins elles ne me causent ni trouble, ni embarras; j'ai charché des occupations pour me distraire & tout m'ennuie, j'ai pensé à ma petite paysanne, & je m'affligeois d'être obligée de l'attendre si long-tems, j'avois de la répugnance pour la musique, je n'ai pu approcher seulement mon piano-forté, la

lecture me fatigue, & le livre me tombe des mains; c'est du mouvement, c'est de la peine & du travail qu'il me falloit; heureusement, depuis que nous avons augmenté notre dépense, il s'est glissé du désordre & des abus dans la maison; j'ai voulu les corriger, j'ai été de la cave au grenier, j'ai forcé mon père d'y venir avec moi, j'ai voulu tout voir, tout faire arranger moi-même, j'ai mis par-tout l'ordre le plus scrupuleux, nous avons des meubles à faire & à racommoder; j'ai fait venir les ouvriers, je les ai fait travailler sous mes yeux, je leur prescis l'ouvrage, je le fais exécuter; je ne craignois que le défaut, car dès que j'étois sans rien faire, il me revenoit certaines idées que je veux éviter. J'allois quelquefois à mon bureau pour vous écrire, mais il auroit fallu vous dire ce à quoi je ne voulois pas penser & je me plaisois à souffrir de ce sacrifice; aujourd'hui, je ne peux

plus y tenir, il faut que mon cœur verse dans le vôtre, je puis vous entretenir avec tranquillité; il me semble aussi que vous serez contente de moi, en vérité tout le monde doit l'être, je souffre assez pour cela, le mal de tête que je prétextai l'autre jour & ma retraite m'ont fait passer pour être malade; je n'ai pu refuser de voir quelques personnes: Mesdames d'Arzilli & de Tanging sont venues; elles ont l'air heureuses ces Dames; elles ne sont occupées que des plaisirs qu'elles ont eu & de ceux qu'elles auront. Mde. d'Arzilli avoit été partout, & devoit y aller encore: Mde. de Tanging, toujours environnée de sa cour assidue, l'avoit quittée un moment pour moi, & elle devoit la rejoindre; elle avoit eu du bonheur au jeu, & il étoit question de concerts, de promenades, de soupers; il ne fut pas dit un mot des maris, & cependant on dit

qu'ils sont en obstacles ! Pourquoi avois-je la crainte qu'on me parlât de Mr. de St. Ange ? Heureusement on prononça son nom fort indifféremment & sans intention. Il paroît qu'il n'est pas dans ce moment des plaisirs & de la société de ces Dames : elles étoient cependant ses amies, ou au moins ses grandes connoissances ; elles sont aussi les miennes ; mais en vérité il me semble qu'il n'y a pour moi qu'une seule amie au monde. Mlle. de Mirfor vint aussi, je la reçus en la priant de ménager le plus violent mal de tête que j'eusse jamais eu. Avec elle, je m'attendois à tous les sujets de conversation possibles, & ce fut sans surprise que je lui entendis parler de Mr. de St. Ange. Elle me dit qu'il avoit été si mécontent de l'indifférence qu'elle lui avoit témoigné, qu'il n'avoit plus osé lui parler : d'ailleurs tout le monde se plaint de lui ; il est souvent triste & taciturne ; il

abandonne les maisons où il étoit le plus assidu : on croyoit sa fortune fort dérangée, & on soupçonnoit que dans ce moment il étoit dans l'embarras, à cause de certains engagements qu'il avoit pris pour sauver un de ses amis, & on le condamnoit beaucoup. Elle me raconta encore que l'on disoit que le mariage des Flamacour alloit fort mal. Ceux-ci avoient méprisé certains parens : les Ballotons s'étoient refusés à certaines dépenses : il y avoit eu des scènes dont elle savoit tous les détails. Je l'assurai que ma tête étoit hors d'état de les entendre. Elle me dit encore qu'elle se promenoit tous les matins ; qu'elle jouissoit avec beaucoup de plaisir de la beauté du printems, que tout le monde fortoit, & que l'on rencontre toujours quelqu'un. Elle me pressa de faire comme elle ; je m'en défendis à cause de ma mauvaise santé. Mlle. de Mirfor me fatigua bien plus

que mes ouvriers ; mais la fatigue qu'elle me donna ne me fit point de bien, au contraire, elle me donna de l'humeur. Je fus fâchée que l'amitié de mes amies ne m'eût pas fait plus de plaisir, & n'eût pas mis plus de consolation dans mon ame. Je l'attribuai aux dispositions où j'étois dans ce moment, & en effet il n'y avoit qu'une chose qui eût pu être un douceur pour moi, c'étoit une conversation, une lettre de la seule amie qui connoit mon cœur, qui fait toutes mes pensées, tous mes sentimens ; elle seule pourroit me dire des choses que j'écouterois avec délices. Mais tel est mon sort, tout me manque, & je n'ai que moi-même. Qu'augurez-vous, ma chère Sophie, de ce que ces Dames ont dit de Mr. de St. Ange ? Ne croyez-vous pas qu'on parle de lui & de moi ? Leur manière légère & indifférente avoit peut-être pour objet de me le cacher & cepen-

dant que peut-on dire ? Au reste, si on a parlé, on sera bien obligé de se taire. Je voudrois éviter le désespoir d'être confondue dans le nombre des femmes qui sont le sujet des conversations : c'étoit mon ambition. Mais de quoi ne parle-t-on pas ? A-t-on le moindre scrupule, le moindre ménagement sur tous les sujets qui se présentent ? les plus respectables sont livrés aux conjectures, aux soupçons, aux propos méchans ; *tu ne parleras pas*, auroit aussi dû être un commandement ? ne le trouvez-vous pas, ma chère amie ? n'êtes vous pas ennuyée, choquée, révoltée de ce que vous entendez dire souvent, pour moi je le serois sûrement si j'écoutois ; je le vois à l'air de ceux qui parlent, mais j'entends une voix étrangère dans le corridor... c'est une grosse voix de payfan ; je la reconnois, c'est le grand-père d'Henriette, je cours vers lui... enfin, ma chère amie, j'ai un plaisir

fir, c'étoit lui-même, le bon Jaques  
 Despras ; je lui ai fait toutes fortes  
 fortes de caresses, je l'ai amené dans  
 ma chambre, je l'ai fait déjeuner,  
 nous nous sommes assis, nous avons  
 parlé d'Henriette, je l'ai remercié de  
 ce qu'il avoit consenti à me remet-  
 tre sa petite fille, je n'ai pas mis la  
 chose en doute ; je lui ai montré  
 comment je comptois l'arranger, où  
 je la coucherois, à quoi je l'occu-  
 perois ; ensuite il m'a dit plusieurs cho-  
 ses que mon père devoit entendre. Je l'ai  
 conduit auprès de lui, le bon paysan a  
 été reçu avec bonté pour lui, & écouté  
 avec complaisance pour moi ; il a dit  
 que j'étois bien charitable que sa petite-  
 fille seroit très-heureuse avec nous ;  
 mais qu'il la pleurerait beaucoup, &  
 que sa fille auroit bien de la peine à  
 s'en séparer ; il a ajouté qu'à la vérité  
 il croyoit que cet enfant faisoit du  
 tort à sa tante pour se marier, parce  
 qu'il faudroit partager entre les deux

enfans son bien, qui étoit fort peu  
 de chose ; qu'il y avoit un paysan  
 dans le voisinage, qui aimoit beau-  
 coup sa fille, mais la considération  
 de l'enfant étoit cause que les parens  
 s'opposoient à ce mariage, dont à la  
 vérité sa fille ne se foucioit pas ; mais  
 qui seroit cependant, fort avantageux ;  
 qu'il voudroit emprunter une petite  
 somme sur son bien pour faire la  
 portion d'Henriette & qu'il abandonne-  
 roit tout le reste à Pauline ; mon père  
 admira le bon sens & l'équité de ce  
 bon homme, il fit tout de suite l'arran-  
 gement qu'il propoisoit ; c'est moi qui  
 devrai cent écus à Henriette, le paysan  
 les devra à mon père, il donne pour  
 sûreté une petite portion du terrain  
 de son domaine, & alors Henriette  
 n'aura plus rien à prétendre & tout  
 appartiendra à sa fille, il auroit l'es-  
 pérance & la consolation de la voir  
 mariée, & ses vieux jours seroient  
 plus heureux : nous eûmes un vrai

sontentement de contribuer au bonheur de ce pauvre vieillard, on fit venir un notaire & les actes furent minutés & dressés : dans dix jours j'irai chercher ma petite fille, je veux aller la voir encore auparavant; mes projets là-dessus sont une distraction qui met de la douceur dans mon ame, je suis jalouse de ce plaisir, je n'en parle à personne qu'à ma mère, qui se moque de moi & qui me dit qu'elle est bien aise que je voie ce que c'est que l'éducation d'un enfant & que celui-la aura peut être tous les défauts, je promets qu'elle ne lui donnera que du plaisir, je suis sûre d'en avoir beaucoup, & c'est précisément celui qu'il faut à mon cœur dans ce moment; j'ai besoin de m'attacher à quelque chose & surtout à un être qui ait un sentiment bien simple, bien naïf, qui ne dépende que de moi, & de ce que je lui inspirerai, qui remplisse mes momens de solitude & qui n'ait

jamais besoin de m'écrire. J'ai vu deux fois M. de la Hauffe, il est toujours très-galant, très-propre & très-bien poudré; je ne vous dirai pas, cependant, si mes actions ont baissé ou monté auprès de lui: il soupa hier avec nous, il fut d'une gaieté charmante; comme je crois qu'elle est une marque du succès & du bon état des affaires auxquelles mon père est intéressé, je la respectai, je m'y livrai même avec lui; nous fumes tous deux très-amables; ma mère rioit de bon cœur, mon père ne se ménageoit pas trop & ma gaieté en étoit augmentée.

Ma chère amie, les affaires du pauvre Jaques ont pris tout mon temps, j'ai laissé passer le moment de la poste, je ne vous ai écrit aujourd'hui qu'en courant; on m'appelle dans ce moment pour faire le thé auprès de mes parens qui ne sortent point & qui ont quelqu'un auprès d'eux, ce ne

est pas tout ce que j'avois à vous dire.

Adieu, adieu, adieu.

fera sûrement personne pour moi : je vous quitte donc, ma chère amie, demain je vous dirai encore quelque chose avant que de fermer ma lettre.

Je ne vous dirai rien ce matin, ma chère amie, je n'en ai pas le tems, mon père me fait dire qu'il veut aller à la campagne, qu'il doit y être de très-bonne heure ; il veut que je l'accompagne, ma mère ne peut pas y aller & il va partir tout-de-suite : je me hâte de fermer ma lettre. Adieu, ma chère amie, j'attends une de vos lettres.

---

L E T T R E X L V.

*Laure à Sophie.*

**M**ON Dieu, ma chère amie, qu'est-ce que c'est donc que cette vie, dont on ne peut pas répondre d'un seul moment, dont les incidens, les cir-

constances entraînent, maîtrisent ? il est donc inutile de se vouer à la paix, à la tranquillité, rien ne met donc à l'abri de ce qu'on craint le plus : la journée de hier rempliroit un volume, si je voulois vous dire tout ce qui est arrivé, tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'ai souffert; vous n'en saurez que la plus petite partie, & cependant je prévois que ma lettre ne partira pas par ce courrier. Quand c'est à vous que j'écris, ma plume court ; aujourd'hui je ferai interrompue. Je me rappellerai bien ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé ; mais une pensée en rappelle mille autres qui suivent la première ; ma plume s'arrête, je reste en suspens, & bientôt je me trouve à cent lieues de ce que je veux dire. C'est déjà ce qui m'est arrivé depuis que j'ai commencé cette lettre. Il y a plus d'une demi-heure que j'ai écrit le premier mot, & vingt fois je me suis trouvée loin de vous.

C'étoit avec joie, ma chère amie ; que j'étois partie de très-bon matin avec mon père, pour aller à notre campagne ; personne ne pouvoit le favoir ; le parti en avoit été pris sur le moment ; nous laissons tout le monde à la ville : dans la route nous nous occupâmes des nos arrangemens ; je projettoi ceux qui regardoient Henriette ; j'y pensai beaucoup : mon père partageoit mon sentiment sur cet objet : j'étois contente. En arrivant, il demanda si l'on avoit placé les bancs qu'il avoit ordonné, & tracé les routes qu'il avoit marquées dans le bois ; il se proposa d'y aller dès qu'il auroit examiné certaines choses. Je tournai les yeux de ce côté ; je vis quelques feuilles vertes qui commençoient à paroître ; j'entendis le gazouillement des oiseaux ; la nature sembloit animée ; le bois étoit attrayant pour moi ; je souhairois de voir les bancs & les routes que mon père

avoit fait arranger : je me promis bien cependant de ne pas y aller. Je voulois m'occuper des fleurs, du jardin ; j'avois mille autres choses à faire. Lorsque j'y travaillai, si je pensois au bois, c'étoit pour me dire que je n'irois point, que je n'en aurois pas le tems. Nous dinâmes fort gaie-ment mon père & moi ; Après-diner il me dit qu'il vouloit aller au bois, & qu'il souhairoit que je l'accompagnaiss. Je fis des difficultés ; je le priai de m'en dispenser ; il l'exigea absolument ; parce qu'il vouloit me faire juger d'un point de vue qui étoit plus à la portée de mes yeux. Il avoit été content des ouvriers qui travailloient dans la maison ; pour les récompenser & les encourager encore au travail, il leur fit donner du vin. Après le diner nous nous mîmes en chemin : je suivis mon père lentement, & il me reprochoit mes distractions. A l'entrée du bois il se ressouvint

de quelque chose qu'il a voit oublié & qu'il vouloit ordonner, il me quitte en disant qu'il reviendra dans le moment ; que je dois l'attendre ou aller toujours, qu'il me rejoindra bientôt. Seule à l'entrée du bois, je sentis un peu d'émotion, ce n'est pas que j'eusse rien à craindre ; j'étois très-sûre de ne rencontrer personne ; mais je me rappelois d'avoir été invitée, sollicitée d'y aller lorsque j'irois à la campagne, & j'avois résolu de ne pas me rendre à ces insinuations. Je réfléchissois là-dessus, & sans y penser j'entre dans le bois ; j'avance, je me trouve auprès du ruisseau ; je trouve une nouvelle route que l'on avoit commencé à percer, je veux voir jusqu'où elle va ; mais bientôt j'apperçois quelqu'un dans cette route : le cœur me bat horriblement ; je retourne sur mes pas ; je veux m'enfuir avec précipitation ; on me suit ; on me dit du ton le plus suppliant : ---

Hélas, Mademoiselle, je n'ose vous approcher, je ne vous approcherai pas, je vous le jure ; mais au nom de Dieu, ne me fuyez pas ; daignez m'écouter, j'ai les choses les plus importantes à vous dire ; daignez m'écouter un instant, ce sera la dernière fois, si vous le voulez. Il alloit plus vite que moi, il étoit à côté de moi ; alors j'eus assez de forces pour parler, pour faire toutes les plaintes, tous les reproches dont j'avois l'ame & le cœur remplis. Je me plaignis des persécutions que l'on me faisoit souffrir par des lettres, par des poursuites indiscrètes ; & qui pouvoient m'exposer & me causer les plus grands chagrins, je voulois absolument les faire finir, je défendis que l'on me revit jamais : on me dit avec l'accent de la douleur, que l'on consent à tout ce que je veux ; que l'on ne veut que m'obéir ; que l'on aimeroit mieux perir mille fois, que de me causer le plus

petit chagrin ; que mes reproches étoient injustes , mais qu'ils seroient des ordres ; qu'il étoit bien malheureux qu'on n'osât former aucune liaison avec une personne parfaitement aimable ; au reste qu'il étoit naturel que j'eusse déjà la dureté & la fierté que donnent les richesses & l'opulence : il supplioit seulement que je disse comment il devoit se conduire. J'avoue que ce reproche de dureté me blessa ; il me sembloit que je devois au moins y répondre , & dire d'où partoît le sentiment que je venois de témoigner ; j'en détaillai successivement le sujet ; je dis les principales raisons que j'avois de me plaindre : sans me contredire on laissoit voir des doutes ; la conversation s'allongea ; il se trouva là un des bancs que mon père avoit fait placer depuis peu ; nous nous arrêtâmes , & comme il s'étoit glissé dans la dispute des objets qu'il falloit éclaircir , je m'assis

& je crois qu'il se mit à côté de moi. J'aurois voulu , ma chère amie , que vous eussiez entendu tout ce qu'il disoit , ce n'étoit ni des sermens ni des protestations ; ce n'étoit que des raisonnemens dictés par la vérité , par la délicatesse , par le désintéressement ; c'étoit le langage de l'humanité , de l'amitié ; c'étoient les expressions les plus simples , les plus naturelles ; pas un mot ni d'amour ni de passion. Il étoit impossible de ne pas écouter & de ne pas répondre. J'aurois voulu que mon père même nous eût écouté , & j'espérois qu'il viendrait nous joindre. Nous n'étions pas parfaitement d'accord sur l'avenir ; je ne voulois absolument plus de secret , plus de lettres , plus de rencontre ici , c'étoit précisément ce qu'il demandoit avec instance , & je crois qu'il serroit mes mains pour l'obtenir. Dans ce moment nous voyons venir à nous un des fils de notre fermier , qui courroit à perte d'haleine , en pouffant des

eris , & en tenant un feu dans la main. Dans notre étonnement nous le laissons approcher : il est bientôt près de nous , il nous dit en criant de toutes ses forces : Mon Dieu, Mademoiselle, n'entendez-vous pas ? le feu est à la maison ; il y a plus d'une heure, que l'on fait tout ce qu'on peut pour l'éteindre : n'avez-vous pas entendu le bruit & les cloches ? je vais au ruisseau chercher de l'eau, il n'y en a bientôt plus près de la maison. En effet, nous commençons à entendre le bruit. Mr. de St. Ange m'avoit déjà quittée; il avoit couru, ou plutôt il étoit volé au secours de l'incendie : l'émotion m'empêche de marcher ; je me traîne comme je puis ; j'arrive cependant auprès de la maison ; les flammes sortoient par quelques fenêtres : mon père donnoit des ordres qui n'étoient point écoutés ; les secours étoient mal dirigés ; le feu faisoit plus de progrès , & la maison alloit

alloit être consumée. J'employai ce qu'il me restoit de force pour aller jusqu'auprès de mon père, qui vouloit s'exposer sur une échelle; je fis ce que je pus pour l'en détourner. Il me dit que les charpentiers & les menuisiers avoient quitté leur ouvrage pour aller hors de la maison boire, le vin qu'il leur avoit donné; qu'ils avoient laissé du feu dans une chambre où ils travailloient, & qu'il avoit allumé les débris du bois & les copeaux qui étoient sur le plancher ; que l'on ne s'en étoit aperçu que lorsque toute la chambre avoit été enflammée; que la fumée & la flamme qui sortoient par la porte empêchoient qu'on ne pût y porter de l'eau; & que tout alloit être embrasé; il ajouta rapidement qu'il avoit été fort étonné de voir paroître tout d'un coup Mr. de St. Ange; qu'après avoir pris quelques informations, il étoit entré dans la

maison , & qu'il étoit en peine de lui. Mon pere m'exhorta à m'éloigner & à ne pas trop m'effraier. Dans ce moment Mr. de St. Ange , noirci de fumée , ses habits brûlés & mouillés , fort & dit qu'il a fermé la porte de la chambre ; qu'il faut fermer les contrevents pour étouffer le feu ; tout de suite il ajuste une échelle , & ce qu'il propose il le fait lui même au travers des flammes & de la fumée : de-là il monte sur le toit , il se fait suivre par tous ceux qui portoient de l'eau , & jette toute celle qu'il peut avoir par le canal de la cheminée. Bientôt le feu s'appaife ; il est étouffé par la fumée , on peut porter des secours aux endroits où on craint qu'il ne gagne encore. Mr. de St. Ange y pourvoit en s'exposant , & en mettant l'ordre par-tout. Les yeux fixés sur ce que je voyois , accablée d'effroi , j'étois assise sur une pierre , sans avoir la force de faire un mouvement

ni de dire une parole. Insensiblement le bruit se calme , le trouble & le travail diminuent , les ouvriers sont plus tranquilles ; on dit que le feu est éteint , que l'on n'entend plus le bruit des flammes , que l'on a r'ouvert la chambre , que le danger est passé. Alors je vois Mr. de St. Ange dans les bras de mon pere ; ils s'approchent tous deux de moi : j'étois pâle , immobile & encore saisie de frayeur ; ils sont en peine de moi : Mr. de St. Ange vole chercher ce qu'il peut trouver pour me secourir ; il revient avec un verre d'eau ; il presse mon pere de m'en faire boire , & dans ce moment , ma chère amie , mes yeux rencontrèrent les siens ; j'aurois voulu proférer quelques paroles de reconnaissance ; j'étois trop émue ; cependant je repris des forces. Ces Messieurs retournèrent à la maison pour donner encore des ordres , & pour juger du mal qu'il pouvoit y

avoir : la femme du fermier étoit venue m'offrir ses secours ; elle me dit que sans ce Monsieur, la maison auroit été entièrement consumée ; que pour fermer la chambre, dont on ne pouvoit plus approcher, il s'étoit couché par terre dans l'eau que l'on avoit jetée & que l'on jetoit encore, & qu'il s'étoit trainé jusqu'à la porte qu'il avoit fermée, qu'alors le feu & la fumée n'avoient plus empêché de passer dans le corridor ; que sur le toit il avoit risqué de périr, & qu'il avoit failli à être précipité. Je voulus marcher pour aller auprès de mon père, qui devoit être épuisé & qui se fatiguoit encore. Je ne pus me trainer jusqu'à lui, & je souffrois de n'être d'aucun secours. Mon père & Mr. de St. Ange revinrent, ils firent les détails de l'incendie ; mais, interrompit mon père, dites-moi, mon cher St. Ange, comment vous vous êtes trouvé là ; êtes-vous tombé

du ciel pour nous secourir ? sans vous, sans votre présence d'esprit, ma maison étoit perdue ; les poutres du plafond commençoient à s'embrancher, tout alloit être perdu. Le cœur me battit bien fort à cette question, & cependant je n'étois certainement coupable de rien. J'allois répondre que j'avois trouvé Mr. de St. Ange dans le bois ; il ne m'en donna pas le tems ; il dit fort naturellement, qu'ayant su que nous étions venus tous en famille à notre campagne, il avoit cru pouvoir nous y faire une visite ; qu'il étoit très-curieux de voir les embellissemens que mon père y avoit faits, & dont il lui avoit parlé, & qu'il avoit compté se promener avec ma mère. Ce ne fut qu'alors que nous remarquâmes que ses cheveux étoient brûlés d'un côté ; nous découvrîmes même qu'il avoit des brûlures très-considérables aux mains, son habit étoit aussi brûlé &

moillé. On fit chercher de l'huile & des linges, & on en mit sur ses plaies. Mon père avoit des habits d'été qui restoient à la campagne, & il les fit mettre à Mr. de St. Ange. Nous pensâmes ensuite que ma mère, qui auroit entendu parler de l'incendie, en auroit de l'inquiétude; nous voulûmes la rejoindre pour la rassurer, & nous nous pressâmes de partir. Mr. de St. Ange fut prié de venir dans notre voiture, à cause de l'état dans lequel il se trouvoit. A quelque distance de la ville nous rencontrâmes Mlle de Mirfor, qui se promenoit avec une compagnie de ses amies : il fut aisé de remarquer son étonnement de voir Mr. de St. Ange dans notre voiture, & habillé singulièrement; elle nous cria qu'il avoit fait un bien beau tems pour une partie de campagne. Un peu plus loin nous fûmes arrêtés par un embarras de chariot, & nous vîmes passer Mes-

dames d'Arzilly, de Taninge, & quelques autres femmes avec plusieurs hommes de notre connoissance; on nous aborde, on a entendu dire quelque chose de l'incendie; il faut l'apprendre aux uns, le détailler aux autres; & les yeux ne se portoit jamais sur Mr. de St. Ange qu'avec un air curieux & étonné: toutes ces rencontres furent pénibles & défagréables. On vouloit nous témoigner de l'intérêt sur l'accident que nous venions d'essuyer, & nous voyons la curiosité, les vains complimens, les distractions, l'indifférence: on auroit voulu nous dire; n'est-ce que cela? & chacun pensoit à sa promenade, quelques-unes des femmes paroissent trouver mauvais que Mr. de St. Ange ne fût pas avec elles. J'étois si abbattue, qu'à peine pouvois-je parler; mais je sentoient tout, & je ne pouvois me défendre d'une espèce d'anxiété que j'avois dans l'ame. Je crus que nous

n'arriverions jamais à la maison. Ma mère savoit quelque chose de ce qui étoit arrivé ; elle vint au-devant de nous en nous témoignant son inquiétude : mon père la rassura ; je lui dis que Mr. de St. Ange avoit les mains brûlées ; elle avoit un très-bon remède , elle voulut le panser & le soigner elle-même : nous passâmes toute la soirée à parler du malheur qui étoit arrivé ; on s'occupa beaucoup de M. de St. Ange & des dangers qu'il avoit courus ; quand il se retira , je crus remarquer qu'il avoit un air de contentement ; j'étois éloignée d'en avoir , & mon accablement me laissoit à peine la force de penser. Toute la nuit l'image de l'incendie s'est présentée à moi ; je voyois toujours périr quelqu'un dans les flammes. J'ai commencé à vous écrire ce matin ; je n'ai pu continuer , j'ai interrompu souvent ma lettre : ce soir j'ai un peu plus de force , mais je ne ferois pas surprise de tomber malade. Je suis anéantie , & j'ai encore les impressions de la frayeur

j'ai préféré d'être avec vous & de finir ma lettre à aller chercher du repos quoiqu'il soit bien tard : je vais vous quitter , sans espérance d'en trouver. Il n'y a dans mon esprit que des craintes ; dans mon cœur que de la défiance ; l'avenir s'obscurcit pour moi ; je veux tâcher de n'y pas penser ; une autre fois je m'en occuperai avec vous ; que j'y voye toujours votre amitié , je vous en conjure , ma chère amie ; mon existence y est attachée ; souvenez-vous en bien. Adieu.

---

LETTRE XLVI.

*Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.*

OU es-tu donc, mon cher Marville ? Je suis l'objet de la compassion de toute une famille , & tu es loin de moi. On me dit que tu es allé chasser au marais , & que tu

seras plusieurs jours absent. Ta gourmandise ne pourroit-elle pas laisser vivre ces pauvres animaux, qui sont en paix loin des hommes, & qui ne se nourrissent que d'insectes inutiles. Tu reviendras chargé de gibier, & tu n'auras détruit que les ennemis de quelques reptiles malfaisans : c'est pour eux que tu travailles, & tu pourrois si bien combattre des reptiles en restant parmi nous. Je n'ai jamais bien compris cette cruauté des chasseurs ; ordinairement ils se piquent de générosité, de magnanimité dans le caractère, & ils se plaisent à poursuivre & à tourmenter impitoyablement les animaux les plus foibles & les plus timides. Fais la guerre aux loups, aux ours, aux oiseaux de proie, & ne dépeuple pas la campagne de ces animaux dont le chant, dont la figure & les habitudes plaisent & amusent, & qui fuient au moindre épouvantail. Tu t'applaudis de ton adresse ;

tu racontes avec vanité comment tu as eu plus d'esprit que la pauvre bête qui vouloit t'échapper : tu as prévu ses ruses & ses détours ; tu jouis de la supériorité de ton génie, & tu mets ton amour-propre dans une proie qui devoit être indigne de toi ; mon cher ami, je n'aime pas la chasse, mais ne m'est-il pas permis d'avoir les jouissances d'un chasseur. Serai-je un monstre si je m'attache aussi à ce qui veut m'échapper ? Je ne cherche comme toi que le bonheur de l'atteindre & le plaisir de le captiver. Tu es insensible aux maux que tu fais à ce que tu poursuis ; tu sacrifies tout au plaisir & au moment de la capture ; moi, plus généreux, moins cruel, je n'emploie que l'attrait du plaisir, que l'appas de la nature, que l'adresse de la sympathie, & que la force que donne la perspective du bonheur.

Il seroit possible qu'à ton retour à la ville tu fusse mal instruit de ce

qui regarde ton ami. Qui peut favoir ce que les femmes te diront, la tournure qu'elles donneront aux apparences les plus innocentes, les conjectures qu'elles feront sur les circonstances les plus naturelles; il s'agit d'une femme, elles n'épargneront rien; leur imagination ne s'arrêtera point, & jusqu'où n'ira-t-elle pas? Je ne l'ai revu qu'un instant depuis que nous avons soupé ensemble chez les Germofan. Je remarquai bien ton œil perfide & observateur; il tomboit alternativement sur Mlle. de Germofan & sur moi; tu cherchois à deviner; & tu ne m'as pas dit ce que tu croyois avoir vu: j'en ai conclu que, comme toute la famille, tu n'avois apperçu que mon amitié pour elle; tu as même pu me croire très-malheureux, à l'air gai & léger de Mlle. de Germofan; & tes sentimens jaloux ont été en paix. Je n'ai pas cherché à te déromper; tu es peut-être plus

heureux que moi, malgré ton malheur tranquille, je suis très-éloigné de de l'être; toujours inquiet & agité sur ce qui est, sur ce qui peut être, je me tourmente pour le favoir, & souvent, lorsque je le fais, je n'en suis pas plus content; mais si le hasard fait luire un rayon d'espérance, toutes les peines ne sont plus rien. Il y a quelques jours que je souffris prodigieusement; je crus voir le froid, l'indifférence, l'aversion même; je ne savois à quoi en attribuer la cause; ma sœur, par la simplicité de son esprit me la fit comprendre; elle avoit rencontré à l'assemblée Mlle. de Germofan qui ne lui avoit pas paru aussi aimable qu'on le lui avoit dit; elles avoient parlé ensemble de la lettre perdue; j'en fus au désespoir; j'écrivis sur le champ pour témoigner celui que j'avois de la manière froide, indifférente, cruelle avec laquelle on m'avoit traité. Pour faire parvenir ma lettre, il fallut des

travaux inouis ; il fallut aller , venir , courir : enfin je découvris une femme qui connoissoit un homme à qui Laure , la charitable , la respectable Laure , faisoit la charité sur des lettres qu'il écrivoit. Je fus aussi charitable , moi , & ma lettre fut portée. J'ai ignoré son sort pendant plusieurs jours ; pendant un siècle Laure a été invisible ; j'ai cru qu'elle avoit disparu de dessus la terre ; on ne savoit rien , on n'entendoit rien ; ses bonnes amies ignoroient que c'étoit pour apprendre quelque chose d'elle , que je leur faisois ma cour ; elles ont bien voulu me tenir compte de mon empressement , mais il a été très-mal récompensé ; je n'ai rien appris , je ne savois plus ce que je devois craindre ou espérer , lorsque , par un de ces hasards qui sont toujours heureux quand on fait un peu les diriger , je sus que Mlle. de Germosan alloit à sa campagne. Tu sais qu'il y a un bois , un tail-

lis , un ruisseau ; l'art ne l'a point tout-à-fait gâté encore ; il est touffu ; les routes n'y sont tracées jusques à présent que par le clair des buissons ; bientôt les feuilles le rendront plus sombre , & empêcheront les yeux de percer jusqu'au fond : aujourd'hui elles ne sont pas encore nécessaires , au contraire leur absence donne peut-être la confiance d'y venir : puissent mes espérances croître avec elles ! J'eus soin d'y être à l'heure ou naturellement une femme qui pense doit chercher à penser dans un endroit tranquille & solitaire : le jour & le lieu étoient attrayans ; je n'y fus pas un moment qu'il me parut impossible que l'on n'y vint pas ; les oiseaux m'en assuroient de mille manières différentes , le ruisseau murmuroit , & moi avec lui , du tems perdu à attendre ; j'arrêtois mon impatience par toutes les illusions possibles ; je les promenois dans tout le bois : mais

enfin je commençois à désespérer ; & la tristeïlé s'empara de mes réflexions. Quelle folie, disois-je, de perdre ici & sans raison un tems & des peines inutiles. Je me rappelois déjà tous les endroits où loin de-là j'aurois pu jouir de quelqu'agrément : enfin j'entends du bruit, le bruit d'un ange qui vient arrêter un moment de désespoir. Imagine-toi mon bonheur, mon cher ami ; je vois Laure, son air céleste frappe mes yeux ; elle eût pu entendre les battemens de mon cœur ; elle fut bien surprise, bien indignée, bien révoltée, bien en colère, oui, mon cher Marville, en colère, très en colère. Sens-tu le prix de cette colère, de celle d'une femme adorable que l'on aime ? Vois-tu son ame agitée, émue, disposée à être apaisée, & à recevoir toute autre espèce d'émotion ? Ah ! mon ami, quelle jouissance pour une ame tendre & sensible comme la mienne ! Comme

je goûtois à longs traits la douceur de ses plaintes, de ses reproches, de ses injures, de ses défenses de la voir, de l'approcher ! Je consentois à tout ; ma vie, pour lui obéir, étoit comptée pour rien. Son père, son bon père a fait placer des bancs dans ce bois ; il y en avoit un près de nous ; comment ne pas profiter des bontés de Mr. de Germosin. Ne crois pas que je puisse te peindre la félicité & la douceur d'être assis auprès d'elle, de lui parler, de l'écouter, de voir dans ses yeux, tantôt une sévérité imposante, & quelquefois une lueur de ce que j'aurois voulu espérer ; il n'y avoit pas un de ses gestes qui ne réfléchit dans mon ame, pas un mouvement de sa respiration qui ne fût pour moi une douce agitation. Connois-tu cette voluptueuse jouissance, de la communication des idées, de la dispute, des reproches, de la justification, de la sympathie qui naît

entre deux êtres qui s'aiment, & qui font ensemble; elle a été inventée pour la consolation du genre-humain. Voudrois-tu me défendre ces momens de délices? Ta nouvelle sévérité, ta morale de quelques jours, tes vertus toutes neuves en feront-elles un crime? Il me semble au contraire que mes sentimens doivent t'inspirer un profond respect pour ton ami. Cogsele-toi, ils ne furent pas longs ces momens heureux. Je ne fais quel esprit malin & ennemi, ou plutôt je me trompe, c'est quelq'ami officieux qui mit le feu à la maison de Mr. de Germofan. Il fallut bien oublier ce que je n'oublierai jamais, & voler au secours. Je trouvai la maison en proie aux flammes; il y avoit le plus grand désordre parmi ceux qui vouloient les éteindre. Je ne te parlerai pas de ma présence d'esprit, ni de mes succès dans ce que j'ordonnai, & dans ce que je fis moi-même; tu en entendas

faire l'éloge par tes amis: je te dirai seulement le bonheur que j'eus de me brûler les mains; oui, mon ami: c'est un bonheur de se brûler les mains, quand une certaine personne y porte le remède avec les siennes, quand elle y met des linges & de l'huile, & quand ses yeux peignent l'intérêt & la compassion. Ils retrouvèrent dans mon ame l'impression qu'ils y avoient fait une fois: tu fais que déjà j'ai mérité sa compassion, j'entretiens ce sentiment sans le vouloir; mais ne me donne-t-il pas le droit d'en espérer de plus tendres. Mes cheveux ont été brûlés d'un côté, je serai obligé de faire couper l'autre. Mlle. de Germofan me reverra presque sans cheveux & les mains enveloppées. Crois-tu qu'elle aura la dureté de me défendre de la voir? oubliera-t-elle ce que j'ai fait, au moins aussi long-tems que mes cheveux ne seront pas revenus, &

que mes mains ne seront pas guéries ? & dans la reconnaissance, ne se glorifiera-t-il pas un peu de tendresse ? Je crains seulement de n'avoir pas assez de maux, & si j'avois eu plus de présence d'esprit, je serois au moins estropié. Que dis-tu de ma vertu, mon cher ami, de te montrer tous les replis de mon ame ? C'est que je ne crains point les menaces que tu m'as faites, & si tu fais aimer une femme qui ne t'aime pas, crois que je saurois payer de ma vie le bonheur de l'être. Et moi aussi je m'intéresse au bonheur de Mlle. de Germofan, & je veux qu'elle soit heureuse, je saurai peut-être y veiller aussi-bien que toi. Pauvre Marville ! tu as peur que je ne t'aime pas assez ? interroge son cœur, & il te dira que je t'aime trop ; & dis-moi, dans ton admiration pour elle, ne trouves-tu pas qu'il est juste qu'elle puisse choisir entre tous les hommes qui peuvent être dignes

d'elle ; & quoique je sois par mon caractère, voudrois-tu m'exclure du choix : tu dis des paroles héroïques sur tes sentimens pour elle ; mais lorsque tu t'es offert, ne pensois-tu qu'à son bonheur ? Avois-tu la modestie de croire qu'il falloit précisément un homme comme toi pour le faire ? Si elle s'est trompée sur tes vertus, comment feras-tu pour l'éclaircir sur celles des autres ? es-tu assez borné pour croire qu'une femme t'écouterà, lorsque tu voudras t'opposer à son inclination, combattre son sentiment, & alors dois-je craindre tes menaces ? Je veux les défier au contraire. Je te somme de dire à Mlle. de Germofan, tout ce que ton esprit pourra enfanter de méchant contre moi ; si elle t'écoute, il étoit inutile de parler ; si elle rit de tes bons offices, j'en ritai encore plus qu'elle, & tu auras travaillé pour moi. C'est donc par intérêt pour moi-même que je te confie tout ; mon amitié

m'invite à t'ouvrir mon cœur, & je n'y livre, parce que bien loin de me nuire, tu ne pourras que m'éclairer. Ton ignorance, ta bonne foi me seront utiles; je mépriserois des sentimens où toi ou quelqu'autre pourroient quelque chose; je ne veux point de secours, & je ne crains point d'ennemis. Crois, mon ami, qu'en amour on doit tout à soi-même. Pour rassurer ton esprit défiant, je te promets; je prends l'engagement sur l'autel de l'amitié, que s'il y a jamais un bonheur à espérer pour moi, j'en assurerai la durée par tous les moyens qui ont été accordés à l'humanité; je n'irai point chercher ce qui peut en amener la fin: le tems le plus heureux n'est-ce pas celui où l'on tient tout du sentiment & rien des droits? laissons-le donc couler en paix ce tems, laissons vivre la poule aux œufs d'or; n'as-tu pas appris cette leçon de morale, & peut-on en faire une meilleure appli-

cation? Ne crois pas cependant que je sois ici pour jouir uniquement de la brûlure de mes mains; j'ai des affaires importantes qui m'appellent ailleurs, & mon amour-propre auroit honte peut-être de profiter de cet avantage; c'est le pauvre St. Prés qui me retient à la ville, il est dans une situation fâcheuse; il s'est donné tant de peines pour son économie, il a fait tant de bons marchés, il a écrit si exactement sa dépense, qu'il est à-peu-près ruiné: il a eu la foiblesse de ne pas rester dans les bornes de ses revenus, & aujourd'hui son bien est presque dissipé; il alloit être tourmenté par des créanciers, j'en ai été informé par mon beau frère, & nous sommes parvenus à les arrêter; nous avons pris des arrangemens qui remettent un peu d'ordre dans ses affaires, & qui même lui laissent des espérances; il ne m'en coûte que quelques engagements, qui gênent un peu ma pro-

priété, mais qui ne m'appauvrissent pas, nous aurions besoin de toi pour certaines formalités; nous attendons ton retour; reviens donc, mon cher ami, tu fais que je n'entends rien ni aux formalités, ni aux cérémonies, elles sont sans - doute nécessaires, mais ce n'est pas toujours au bonheur de l'humanité. Adieu, mon cher ami, c'est sans cérémonie que je suis tout à toi.



LETTRE

## LETTRE XLVII.

*Madame Dubour à Laure.*

**M**A chère amie, j'ai été bien éfrayée de cet incendie; mais la maison est sauvée, je ne pense plus qu'à mon amie; je veux absolument me défendre des inquiétudes qui me viennent sur son compte. Pourquoi en aurois-je? Je répète tous les jours, elle a plus d'esprit que moi, elle voit bien mieux que moi, elle ne connoit pas mieux ses intérêts, mais elle raisonne si bien; la confiance avec laquelle elle me parle de tout ce qui se passe dans son cœur, est une preuve de la fermeté & de la force de son ame. Je vois dès-à-présent tout ce qu'elle va faire. D'abord, il est bien convenu avec elle-même qu'elle aime Mr. de St. Ange, mais qu'elle l'aime beaucoup, elle fait ce que c'est qu'une

*Tome IV.*

H

femme qui aime ; elle fait comment alors on voit mal , comment on juge mal , comment on justifie tout ce qui ne doit pas l'être ; on trouve tant de forces pour appuyer ce qui favorise le penchant ; & point du tout pour le combattre. Bientôt on n'a des doutes & de la défiance que pour avoir le plaisir d'être convaincue. Mon amie Laure fait tout cela bien mieux que moi ; je le lui ai entendu dire à elle-même ; elle me l'eût appris si je l'eusse ignoré. C'est d'elle dont j'aurois attendu les meilleurs conseils ; ne fais-je pas ceux qu'elle a donnés ? & alors de quoi serois-je en peine ? Je me rejouis au contraire de ce que tout s'arrange si bien pour son bonheur. Elle est une très-riche héritière , Mr. de St. Ange est très-aimable , elle en est aimée , à ce qu'elle dit ; il sera très-heureux de l'obtenir ; il n'est pas bien difficile de deviner ce qui arrivera , & même très-incessamment ;

en attendant , elle ne recevra plus de lettres ; elle ne peut pas les souffrir , elles sont si tendres ! elle les brûle : elle ne le verra plus , il est si inquietant ! il excite sa colère ; surtout elle n'ira plus dans ce bois , elle y a de l'émotion , des craintes , de l'effroi ; elle n'aura qu'une juste reconnaissance , qu'une admiration bien simple pour le courage avec lequel il a sauvé la maison : il n'a fait que son devoir : elle n'aura pas non plus une compassion trop vive pour les brûlures aux mains , qui sûrement ne sont pas considérables ; je crois qu'il se fera ménagé. Mr. de St. Ange , dont l'ame est si honnête , à ce que m'a fait entendre mon amie , verra qu'il n'a plus qu'un seul moyen de l'approcher ; il ne se trompe pas sur les sentimens qu'elle a pour lui ; sûrement il s'en doute. Il ira aux parens de Mlle. de Germosan ; il leur dira ses intentions ; quelles que soient leurs dispositions ; ils aiment

leur fille; ils ne pourront faire qu'une résistance bien foible, & nous ferons tous heureux. J'abrège le roman, & je n'entends pas qu'il soit plus long. Si j'étois libre, j'irois à son secours, & je forcerois bien les héros de le rompre ou de le finir. Je ne puis soutenir l'idée qu'un homme, par son adresse, puisse parvenir à rendre malheureuse mon amie Laure, Laure dont l'ame & le cœur sont si bien faits pour le bonheur! Non cela n'arrivera pas, ou j'en mourrai; prenez-y donc garde, je vous en supplie; mais mes inquiétudes sur vous ne viennent que de l'excès de mon amitié; je vois que par la même raison vous en avez d'injustes sur mon compte: je vous ai dit un mot sur mon mari, & vous vous en êtes effrayée, c'est bien injustement. Non sans-doute il ne me rendra pas malheureuse, je saurai bien l'en empêcher, car je veux qu'il soit heureux. Je n'ai pas su at-

tendre une inclination pour me marier, je veux la faire venir après; c'est là mon roman, c'est sans doute le plus difficile, mais c'est l'objet de mon ambition. Je verrai si notre pouvoir est si peu de chose, qu'il ne puisse aller au-delà d'une possession tranquille & assurée. Je ferai usage de toutes mes ressources, & en vérité nous en avons toujours beaucoup, lorsque nous voulons les faire valoir; il ne manque aux femmes que le courage de les employer. Il est vrai que souvent nous trouvons qu'il n'en vaut pas la peine. Ce qui m'en donne à moi, du courage, c'est l'impossibilité de vivre avec un être malheureux; ce seroit pour moi le plus grand des supplices; je croirois être attachée à un corps mort; c'est une honte que je veux éviter à tout prix. L'air que je veux à mon mari, ce n'est ni l'air empressé, ni l'air foumis, ni l'air amoureux; c'est celui du

bonheur que je souhaite qu'il ait ; & comme c'est le seul qui ne puisse pas être joué, il faut bien que Mr. Dubour soit heureux. Je compare ma peine à la vôtre ; je trouve que j'en ai infiniment moins que vous, & je décide qu'il vaut mieux un mari tranquille qu'un amant passionné. Mon avis peut sans-doute choquer les sentimens exaltés, mais ce n'est pas ceux que je consulterai pour le bonheur de la vie ; une fois vous penserez comme moi, & vous verrez qu'il faut lire les Romans, & n'en faire jamais. Dépêchez-vous donc de terminer le vôtre ; alors je serai à votre portée, nous nous entendrons sur l'art de rendre les maris heureux. Ce n'est pas celui qui donne de la réputation, il ne mène point à la célébrité ; les académies ne lui ont point décerné de prix, ni de couronnes ; il en mériteroit cependant ; les sacrifices qu'il demande, l'habileté qu'il exige, l'esprit

& le sentiment qui lui sont nécessaires, valent bien le génie & le savoir qu'il faut pour trouver la quadrature du cercle. Pourquoi n'est-ce pas le bonheur de tous les momens dont il convient à la gloire humaine de s'occuper ? La mesure des cieus & de la terre est-elle plus intéressante ? Nous autres, pauvres femmes, nous mesurons les hommes, & nous aurons aussi nos problèmes à résoudre. Il me semble qu'ils sont plus inquiets que légers, plus vains qu'ambitieux, plus foibles que violens ; ils sont inquiets sur leurs plaisirs, vains sur leurs prétentions, si foibles lorsqu'ils desirent ; presque toujours ils se laissent lâchement dominer par l'objet de leurs passions. Je veux vous apprendre à les connoître, ma chère amie, & je vous dis le fruit de mes observations, non pas pour vous dégoûter d'eux, j'espère que je n'y réussirois pas, mais pour vous donner des

forces dans le moment où vous en avez besoin, & aussi pour vous rassurer sur ma vie avec Mr. Dubour. Vous voyez que j'étudie ma tâche, & je le fais d'autant plus efficacement, que je soutiens mes observations par l'expérience. Il est vrai que la dernière fois que je vous écrivois, j'avois quelques nuages dans l'esprit, sur les habitudes de mon mari; mais je n'ai pas voulu m'y livrer; j'ai préféré de savoir quels en étoient le but & les objets; j'ai cherché à connoître les personnes dont le commerce & les relations avoient pour lui tant d'attraits: on m'a dit que c'étoient des femmes qui, sans avoir beaucoup d'esprit, avoient de la gaieté, de la facilité dans la société, qui savoient s'amuser de tout ce qui se présente, de lecture, de livres nouveaux, de chansons, d'ouvrages, de jeu, même quelquefois de choses sérieuses; les objets y étoient variés suivant les

goûts; tout le monde pouvoit espérer de voir le moment du sien; on exigeoit de ceux qui font de cette société qu'ils eussent du naturel, de l'honnêteté, de la bonhomie; on repousoit les prétentions à l'esprit, à la supériorité; les hommes jaloux des autres hommes étoient insensiblement exclus; il y avoit bien quelques attachemens particuliers entre les hommes & les femmes, quelques liaisons de préférence; mais elles n'étoient que présumées, & en apparence toutes les affections étoient égales. Les femmes s'assembloit à-peu-près tous les soirs les unes chez les autres, sans invitation; quoiqu'il y ait toujours plusieurs hommes, la compagnie n'est jamais très-nombreuse, & comme il n'y a personne de riche, on soupe fort peu; mais l'on est long-tems ensemble. J'avoue, ma chère amie, que cette société m'a paru très-agréable; j'aurois voulu en être; malheureusement les nouvelles relations

de femmes se font fort difficilement. J'aurois été très-fâchée de priver Mr. Dubour de celles-là ; au contraire, je l'applaudissois de savoir en jouir, & je l'y invitois ; seulement j'ai tâché que sa maison ne fut pas pour lui un trop grand contraste. D'abord, j'ai la plus grande attention à maintenir la paix dans les domestiques, je tâche qu'ils aient tous l'air gai, & qu'ils soient contens. Quoique nous en ayons fort peu, je n'y parviens pas sans quelque peine. Il semble que des esclaves attachés à la même chaîne devoient s'entendre pour la rendre plus légère, ils s'en servent souvent au contraire pour s'en maltraiter : l'intérêt qui les décide à l'esclavage donne du ressort à leurs défauts & à leurs vices ; il faut les faire jouir d'un certain bien-être, & employer la fermeté pour les maintenir dans la paix & dans leurs devoirs. J'ai avec cela l'attention de mettre autant que je le

puis leurs services à portée de leurs qualités & de leurs talens ; je veux aussi qu'ils soient heureux dans leur condition, & je soumets souvent mon contentement à cette jouissance ; j'entretiens la paix dans la maison, & tous ces détails sont soigneusement cachés à M. Dubour. Ensuite j'ai cherché à donner à la petite société avec laquelle nous vivons, & qui est un peu plus particulièrement la mienne, le ton qui paroît plaire à mon mari : sans proscrire & condamner avec pédanterie le jeu que Mr. Mercier nous reproche si justement dans son Bonnet de nuit, j'ai seulement tâché de le rendre souvent inutile, en proposant quelque lecture, en mettant sur le tapis quelque sujet intéressant qui occupe les esprits. Quand je ne puis pas y réussir, & lorsqu'il faut absolument jouer, ce qui arrive trop souvent, je fais en sorte que le jeu soit animé par la gaieté & par l'amour-propre, plus

que par l'avidité du gain. Le cercle de nos idées & de nos intérêts est très court, & si on n'y suppléoit pas avec les cartes, il seroit remplacé par un ennui dangereux; la contradiction, la critique, l'examen sévère prendroient une force qui empoisonneroient la société: on a besoin des autres pour jouer, & ce besoin encourage au ménagement. Si je n'ai pas tout-à-fait réussi dans mon plan, je vois au moins que Mr. Dubour préfère souvent la société où je suis à celle qu'il recherchoit. C'est un triomphe dont je jouis déjà, & que je cherche tous les jours à rendre plus complet. Lorsque j'y serai parvenue, j'aurai le plaisir d'avoir enlevé mon mari à des femmes qui vouloient peut-être l'éloigner de moi. Il ignore mon dessein, & c'est à son insçu que j'y travaille. Cependant, mon but n'est pas encore rempli. Pour

fixer Mr. Dubour auprès de moi, il faut qu'il y soit heureux, & le bonheur domestique est peut-être celui qui demande le plus de sacrifices, c'est le bonheur de tous les momens, c'est celui qui attache le plus à la vie; je veux qu'il règne dans ma maison, & en jouir moi-même. Son plus grand ennemi est l'ennui, & je m'applique à le combattre. Jusques à présent il ne s'est pas encore introduit entre Mr. Dubour & moi: il y a eu des peines, des chagrins, mais point encore d'ennui; & cependant il viendrait si je le laissois faire; malheureusement il vient souvent à la suite de la paix & de la tranquillité; il faut lui opposer des occupations qui soient intéressantes pour tous deux. Je consulte Mr. Dubour sur nos intérêts; je lui donne le plaisir de m'instruire; je m'informe de tout ce qui regarde son emploi; je me

mets à même d'en parler avec lui ;  
 je lui inspire de la confiance ; il me  
 dit ses idées. Déjà plusieurs fois nos  
 discussions, nos petites disputes lui  
 ont fait changer de façon de penser,  
 & il s'en est applaudi. Il dit que les  
 femmes ont une finesse & un tact  
 dans l'esprit, qui valent mieux souvent  
 que la science. Je le vois quelquefois  
 pensif & absorbé par la réflexion &  
 les affaires ; je respecte son travail &  
 son silence ; mais s'il dit un mot, j'en  
 fais une occasion de lui faire dire ses  
 pensées, & souvent il est soulagé de  
 son inquiétude : j'ai même pu lui aider  
 dans des écritures que j'ai copiées ou  
 qu'il m'a dictées. C'est pour moi une  
 grande douceur ; & je m'aperçois  
 qu'en ménage les peines partagées de-  
 viennent de vrais plaisirs. Enfin, ma  
 chère amie, tous les jours j'ai quel-  
 que bonheur auquel je ne m'atten-  
 dois pas. Ce sera bien mieux encor-

quand j'aurai ma petite fille ; c'est  
 alors que l'intérêt nous réunira tou-  
 jours. Je vous fais la peinture de  
 mon sort, afin que vous jugiez de  
 celui qui vous attend, & afin que  
 vous ôtiez de votre esprit des idées  
 qui sont trop éloignées de la nature  
 des choses. Quand nous serons en-  
 semble, je vous dirai de bien meil-  
 leurs raisons. Soyez sûre, ma chère  
 amie, que tous les mariages heureux  
 ne sont pas à la queue des romans,  
 & s'ils finissent tous à cette époque,  
 c'est, je crois pour l'honneur des  
 grandes passions. Ce ne sont pas elles  
 qui mènent toujours au grand bon-  
 heur. Je vous entretiens trop longue-  
 ment sur ce sujet ; j'en suis occupée  
 parce que dans ce moment on parle  
 beaucoup d'une séparation qu'il doit  
 y avoir entre un mari & une femme  
 de mes amis. J'en suis véritablement  
 affligée. J'ai entendu les raisons de

part & d'autre, & il me semble qu'ils auroient pu être heureux.

Je ne saurois entrer bien vivement, ma chère, amie dans votre sentiment sur cette petite fille que vous voulez prendre auprès de vous ; je vois votre bonté, votre charité, votre ame sensible, qui a besoin de s'attacher à des objets intéressans ; mais pourquoi vous preser pour ceux qui sont étrangers : à votre âge êtes-vous sûre de savoir élever une fille de sept ans ? & quelle éducation lui donnerez-vous ? elle fera sûrement au-dessus de son état, & alors peut-être sera-t-elle malheureuse ? Je ne doute pas que les difficultés que fait Mr. votre père ne viennent de ce qu'il prévoit que quelqu'événement vous fera changer d'idée ; il me paroît impossible que ce ne soit pas ce qu'il pense. J'attends avec impatience ce qui doit en arriver, & j'espère de l'apprendre :

bientôt. Ne me faites pas languir, ma chère amie, je vous en conjure. souvenez-vous surtout que mon amitié ne peut pas vous quitter un seul instant. Ce n'est donc que jusqu'au premier courier que je vous dis adieu.



## LETTRE XLV.

*Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange.*

**M**ON cher ami, je n'ai point pu te répondre, ni revenir à la ville aussi vite que je le comptois ; j'ai dû passer quelques jours à Chamblon, on avoit des espérances de t'y voir ; mais il falloit que tu éteignisses le feu des Germofan ; quand même tu ne me l'aurois pas écrit, j'aurois compris tout ce que cet événement a dû être pour toi ; pour les gens heureux, les accidens deviennent des bonheurs. Mais comment se fait-il que je ne te trouve plus à la ville, & que tu sois retourné à la campagne ? Je croyois te voir ici en pleine jouissance de ta belle action ; tu n'as pu y rester quinze jours & il y en a déjà trois que tu es reparti. J'ai d'abord été te chercher chez ta sœur, on m'a dit que tu avois presque toujours été triste ; que souvent

tu avois de l'humeur, & que l'on croyoit que tu avois des chagrins : on m'a assuré que tes mains étoient guéries, & que les blessures avoient été peu de chose : j'ai cru d'abord que c'étoit ce qui t'affligeoit ; mais j'ai pensé que tu aurois bien su te faire du mal si cela t'avoit convenu. Ensuite j'ai été chez les Germofan, j'ai entendu tes louanges ; on exalte ton courage, ta présence d'esprit ; on détaille tout ce que tu as fait, tout ce que tu as souffert, & on ne cesse de parler de reconnaissance. Mademoiselle de Germofan parle comme ses parens, mais elle ne dit pas autant de choses ; son air étoit assez naturel en parlant de toi ; enfin, il m'a paru que l'on t'aimoit, que tu étois l'ami de la maison, & que tu devois être heureux & content ; il est vrai que je n'ai pas remarqué que l'on fût bien affligé, ni bien en peine de ton absence, on n'en paroïssoit point surpris ; on ne parloit point de te revoir ; c'est peut

être l'effet de la reconnoissance ; il est assez dans l'humanité d'en être fatigué , & peut être aussi que tu as voulu en abuser. J'ai parlé de toi aux autres femmes de tes amies ; on a trouvé que tu étois sérieux , triste , silencieux , même brusque quelquefois : il y a des femmes qui croient que tu regrettes tes cheveux ; en général , on parle de ce que tu es , & on ne fait point ce que tu fais. Il a été beaucoup plus question de ta chevelure , brûlée & coupée , que de tout le reste. Ton absence & ce que l'on dit de toi sont pour moi une énigme , que je te prie de m'expliquer le plutôt que tu pourras. J'ai bien cherché à commencer une conversation avec Mademoiselle de Germosan , mais elle n'a pas voulu m'écouter ; je veux , cependant , tâcher de parvenir à l'être ; il me semble que je le mérite par ma façon de penser. J'ai fait avec les Des Prés ce que tu demandois ; c'est en-

core une maison où j'ai entendu tes éloges. Tu es heureux , St. Ange ! tu as le bonheur de rendre des services , & le plaisir de faire du bien ; il semble que ce soit ton emploi ; en vérité , il vaut mieux que le mien , & j'en suis jaloux ; les Des Prés sont fort étonnés de se trouver pauvres ; ils ne sauront pas soutenir cet état ; ils en sont humiliés ; ils se sont ruinés , parce qu'ils ont voulu faire comme ceux qui sont plus riches qu'eux ; faire comme les autres , est un sentiment que la vanité inspire , & qu'elle veut suivre aux dépens du bonheur & du bien être ; c'est un vice qui est particulièrement attaché à ce pays d'égalité , & c'est une idée républicaine qui n'est pas juste. L'égalité de droit jette les hommes dans l'erreur sur l'égalité de fait ; la nature n'a rien fait d'égal , & les hommes voudroient être égaux ; cependant , ils veulent aussi se surpasser les uns

les autres ; ils luttent continuellement contre les prérogatives acquises, & contre celles que donnent les richesses, l'éducation, le génie, la naissance ; un homme sans fortune, sans mérite, sans talens, se croit souvent au-dessus de celui dont les qualités, les vertus & les avantages sont utiles au public. Je suis autant qu'un tel ; un tel n'est pas plus que moi, est une idée que prononce la vanité sans aucune justice, & qui enfante les fausses prétentions, les erreurs de l'amour propre, les petits manèges de l'orgueil ; il en résulte un combat & un mécontentement continuels entre les individus ; jamais nous n'obtenons des autres assez d'égarde flatteurs, ou nous croyons en accorder toujours trop : ce que nous devons aux autres, & ce qui nous est dû, devient une chose pénible, qui occupe inutilement la vie, & qui est mis au rang des vertus les plus difficiles.

*On peut se dispenser de lire les pages suivantes, jusqu'à la fin de la lettre.*

En admettant l'égalité de droit, en établissant que tous les hommes sont égaux aux yeux de la loi, on a laissé établir une inégalité d'opinion sur les titres, sur la naissance, sur la noblesse ; ce préjugé n'en est plus un aujourd'hui ; il est une véritable jouissance par le moral qui y est attaché ; il a été rendu respectable par l'engagement, que ceux qui en jouissent sont censés prendre, d'avoir plus de vertus, plus de magnanimité, plus d'élévation dans l'ame que les autres ; un homme qui réclame la noblesse par sa naissance, doit la prouver par ses sentimens, c'est ce qu'exige l'opinion ; mais elle est fournie à tant de circonstances, que la noblesse subsiste, & que les vertus se perdent ; l'engagement s'affoiblit, & il n'est pas démontré qu'il soit utile à la société qu'il y ait une classe d'hommes qui soit moins dévouée à la vertu qu'une autre ; il

il seroit plus avantageux qu'ils y fussent tous portés par l'espoir des distinctions ; n'est-il pas plus sûr d'obtenir, par des récompenses, ce que l'on attend des hommes, que de leur en faire un devoir qu'ils peuvent négliger ? La noblesse jouiroit bien mieux de ses avantages, si elle n'étoit accordée qu'aux vertus utiles ; & il y auroit peut-être alors bien plus de gens comme il faut. L'égalité des conditions est une idée philosophique, dont la réalité est impossible dans la société ; il seroit, au contraire, bien plus utile au bonheur de l'humanité, que les conditions fussent distinctes légalement. La société est fondée sur le droit de propriété, sur la liberté de jouir en paix de ce que l'on possède ; c'est le but unique des loix & du gouvernement : il n'y a point de loix pour ceux qui n'ont rien ; plus un individu a de propriétés, plus il a d'obligations à la société ; plus il y

a de loix pour lui, plus elles sont occupées pour lui : les devoirs envers la société sont donc en raison de ce que possèdent ceux qui la composent ; ces devoirs seroient mieux connus, ils seroient moins sujets à la tyrannie de l'opinion, si les hommes étoient classés suivant leurs propriétés ; & pour mieux diriger la considération & l'estime, dont tous les hommes sont avides, pour mieux les engager à remplir leurs devoirs, les distinctions devoient en être la récompense ; l'opinion qu'inspirent les marques d'honneur distinctives, s'attache à l'apparence, à l'éclat des richesses, au brillant des titres ; posséder, est pour elle le premier mérite ; l'emploi, l'usage, les mœurs, sont ce qu'elle examine le moins ; les titres, la noblesse, les décorations, devoient toujours donner l'idée d'un bien réel fait à la société, d'un sacrifice utile à l'humanité ; les richesses portent tou-

Jours avec elles l'envie de briller, de dominer : en jouissant de la volupté, qui est au-delà du bien-être, elles veulent encore satisfaire un certain orgueil, une certaine vanité, & c'est en elle plutôt une qualité qu'un vice, parce qu'il est vil de borner l'usage des richesses à la seule volupté des sens; mais on se fait des jouissances d'opinion qui sont sans aucun plaisir réel; on a sur son habit des ornemens inutiles, dans sa demeure des choses inutiles, sur sa table une profusion inutile, dans son antichambre des hommes inutiles; toutes ces inutilités deviendroient incommodes & haïssables, si elles n'étoient jugées nécessaires à la vanité : on veut acquérir l'opinion qu'elles inspirent; & on met son existence dans des choses qui nous sont étrangères : l'homme est vain par sa nature; l'ambition, l'envie des distinctions lui est naturelle; il veut jouir

d'une considération quelconque, & malheureusement l'opinion a attaché cette considération à des objets qui n'en méritent aucune. Diriger l'opinion, faire tourner les défauts des hommes au profit de la société, eut été la vraie habileté des législateurs; c'est trop peu de la faible morale pour combattre les préjugés & arrêter les passions; c'est trop peu pour engager les hommes, à être bienfaisans, de la considération que la vertu inspire; il faudroit appeler à son secours l'orgueil & la vanité, & accorder les distinctions qui peuvent flatter, aux actions qui procurent un vrai bien, à la société : qu'un gentil-homme, par exemple, ne puisse jamais être par état pauvre, ignorant, inutile, désœuvré; que les attributs de la noblesse, les armoiries, les livrées, le port d'armes, ne soient permis qu'à ceux qui se con-

faient généreusement, & sans intérêts, à la défense de la patrie, à ceux qui soutiendront un certain nombre de pauvres, qui feront des établissemens utiles aux arts & à l'agriculture : que tous les titres progressivement posent avec eux l'idée d'une bienfaisance, d'un sacrifice, dont les objets soient utiles & connus, & qu'ils ne soient héréditaires que par la continuation des mêmes vertus : les grands seigneurs seront véritablement grands lorsqu'ils mettront leur luxe à soutenir les pauvres, à secourir les malheureux : qu'un homme soit grand seigneur, par exemple, parce qu'il veille au bien-être des cultivateurs de toute une province, parce qu'il entretient leurs demeures, qu'il habille leurs familles, qu'il prévient la disette : au lieu de prouver les quartiers de noblesse, que l'on soit obligé de montrer le nombre des heureux que l'on fait ; alors toutes les qualifications hono-

rables inspireroient un sentiment de respect & de vénération vraiment flatteur ; alors la vanité auroit de vraies jouissances ; le luxe n'immoleroit plus sans pitié, & de tant de manières, la vie des citoyens ; les hommes utiles, généreux, bienfaisans, se trouveroient naturellement à leurs places, ils seroient décorés d'ordres & de titres : les riches avarés, vils, voluptueux, seroient à la leur ; ils seroient la lie du peuple. Les titres pourroient alors être admis dans les républiques ; cette distinction entre citoyens ne nuiroit point à l'esprit d'égalité, & conviendrait à tous les gouvernemens ; le public jouiroit le premier des honneurs qu'il accorderoit, & la noblesse souvent lui est inutile. Aujourd'hui l'égalité de la naissance n'existe nulle part ; dans les républiques mêmes les plus démocratiques, il y a toujours un nombre de familles qui

aspirent aux distinctions de la naissance, qui luttent contre l'esprit d'égalité & contre les loix qui la protègent, & les républiques en ont été ébranlées : qu'il n'y ait de vrais nobles que ceux qui sont un bien quelconque, & il y aura moins de malheureux, & par le fait, & par l'opinion ; les récompenses de la vertu ont toujours été laudées à la vertu même, elle prescrit l'entier désintéressement, elle est bien plus respectable ; mais ici, je préfère le bien de la société à la sublimité de la vertu ; pourvu que le bien se fasse qu'il importe à la société quel en soit le motif ? je fais que les moralistes & les jurifconsultes, ont souvent traité des récompenses ; sans remonter à leurs discussions profondes, je crois qu'il seroit à souhaiter que les législateurs ne se fussent pas contentés de sévir contre le crime, &

qu'ils auroient forcé à la bienfaisance par l'espoir des distinctions : aux yeux de la société il ne doit y avoir de respectable que ce qui lui est utile : en France, il est des exemples de lettres de noblesse accordées à l'habileté dans le commerce, aux services rendus au credit de la nation ; des titres ont été donnés au génie.

Je ne fais comment mon emploi très-subalterne me conduit à toutes ces idées ; si je m'y laissois aller ma lettre deviendroit un livre, & je ne veux pas faire un livre, il seroit inutile & mauvais ; j'avoue que plus je vois de près les choses qui dirigent les hommes, & moins il me paroît qu'elles sont arrangées pour procurer le bonheur ; les jouissances ne sont jamais où elles devroient être, les petites passions sont trop excitées, elles ont trop d'occasion de se développer. L'orgueil est trop peu intéressé à être vertueux, bon, hu-

main, bienfaïtant ; les loix, la morale & l'opinion ne font pas assez d'accord entr'elles. Adieu, mon cher ami, car si je te disois tout ce que je pense dans ce moment, tu ne me lirois pas ; je voudrois corriger, changer ce qui ne changera jamais ; c'est une folie, & j'en conviens ; mes idées m'amusent, & je m'y livre ; par exemple, je me divertis dans ce moment en pensant que tu viendrois dans la société d'hommes que j'ai imaginée, & qui pourroit être une monarchie, ou une république ; car je crois que toutes peuvent avoir le même principe, celui du bonheur public ; tu me demanderois en voyant un homme décoré d'une marque brillante de distinction & dont l'extérieur seroit d'ailleurs simple & modeste, l'air doux, affable, respectable, tu me demanderois, dis-je, qui il est ? Je te dirois, c'est un grand seigneur qui a un tel titre ; dans l'instant, tu aurois l'idée non

d'un homme fastueux qui soutient son rang par le luxe, & qui veut briller par l'éclat de ses richesses, mais d'un homme dont le titre indique qu'en jouissant du bien-être, & des plaisirs que comporte l'humanité honnête, il contribue au bonheur des autres ; tu saurois qu'il soutient un certain nombre de familles, qu'il écarte la misère de quelques villages, qu'il fournit le premier nécessaire à des veuves & à des orphelins, qu'il adoucit les infirmités de quelques vieillards, & établit l'hospitalité dans les endroits où elle est nécessaire aux voyageurs : alors je verrois ton respect & ta vénération pour lui, sans que tu fusses obligé de demander encore quel emploi il a à la cour, & de quel ordre il est décoré : les richesses deviendroient respectables, elles seroient dignes de l'ambition de l'homme sage & vertueux, lorsqu'elles pourroient acquérir des titres par

leur bon emploi , par les actions généreuses , par le bien qu'elles feroient dans la société. & aujourd'hui ce n'est pas ce que l'opinion exige : elle oblige les grands & l'opulence à briller par le faste & le luxe , à mettre dans les plaisirs , le bruit , la peine , le vain éclat ; & la bienfaisance est ce qu'on attend le moins : à cette occasion , je me rappelle ce que me disoit un ouvrier étranger qui travailloit chez moi ; je lui demandois s'il y avoit des hommes riches dans la ville d'où il étoit , il me répondit ; il y a des grands seigneurs si riches qu'ils font assassiner subitement qui ils veulent ; dans l'idée de cet homme , faire assassiner étoit un luxe , une magnificence ; dans les autres pays , les hommes opulens ont , plus d'humanité ; ils n'ont que des cuisiniers , &c. &c. & leur luxe fait toujours un peu de plaisir.

J'aurois encore beaucoup de choses à te dire là-dessus , mais je sens que je me livre trop à mon imagination ; tu feras même très-bien de ne lire que le commencement de ma lettre , & je ferois encore mieux de la jeter au feu ; je laisse ce soin à ton amitié. Adieu.



## LETTRE XLVI.

*Monsieur de St. Ange à Mr. de Marville.*

**TU** veux donc favoir pourquoi je ne suis pas à la ville, mon cher ami, il me semble bien que je le fais; mais cependant, j'aurois de la peine à te le dire; il faut pour cela que je me rappelle ce qui m'y a déterminé au moment où je suis parti, & je voudrois l'oublier; ce n'est pas la suite d'un raisonnement bien suivi, c'étoit du dépit, de la colère; & fais-tu ce qui en étoit la cause? précisément cette superbe reconnaissance des Germosan, dont tu parles toi-même, comme d'un avantage bien décidé pour moi? J'ai été accablé de cette reconnaissance, on eût dit qu'ils voulassent me faire succomber sous le poids des témoignages

qu'ils m'en donnoient; ils craignoient les apparences de l'ingratitude, & ils cherchoient à se dégager de ce qu'ils croyent me devoir; Mr. & Mad. de Germosan sont venus deux fois chez moi, ou plutôt chez ma sœur; ils ont exalté par-tout mon courage, ma présence d'esprit; ils ne cessent de répéter que j'avois sauvé leur maison; lorsque j'ai été chez eux, ils n'ont parlé que de ce que j'ai fait; mais tu te trompes si tu crois que j'en aie été plus près de Mlle. de Germosan, que j'en aie eu plus de facilité de la voir, de lui parler; les deux dernières fois que j'ai été chez elle, elle n'a point paru; & une lettre que j'avois écrite n'a pu passer le seuil de sa porte; lorsque je l'ai vue dans le monde, elle étoit si fort environnée, de sa mère, de ses vieilles connoissances, qu'à peine j'ai pu faire entendre les lieux communs de la politesse; l'au-

tre jour, dans une grande assemblée qu'il y avoit au château, Mlle. de Germofan y étoit allée fans sa mère, j'avois l'efpoir de pouvoir dire quelques paroles; mais elle ne quitta pas la manche de certaines vieilles femmes qui font ses parentes, les cousines tout au plus de son père; mais dont elle fait des tantes quand cela lui convient; & ce jour là elle en fit une fortification toute entière contre moi; Mr. de Germofan ne m'aborderoit jamais qu'en m'appelant son ami, son bienfaiteur, qu'en criant qu'il n'oubliera jamais ce qu'il me doit; & le cruel ne m'approchoit pas d'un pas de sa fille: imagine-toi, mon cher ami, que pendant quinze jours entiers je n'ai pu rencontrer qu'une fois les yeux de Mlle. de Germofan; ce regard étoit quelque chose fans doute, je l'ai senti jusqu'au fonds de l'ame; mais ce moment de bonheur n'a servi qu'à me

me rendre plus impatient, plus malheureux; m'accabler de reconnoissance, & me tenir dans l'éloignement; me tourmenter sans être ingrat, est une méchanceté que je n'ai pu supporter: la dernière fois que je fus chez Mr. de Germofan sans voir sa fille, j'en eus un si grand dépit, qu'en sortant je montai à cheval & je vins ici; je maudissois la reconnoissance, je crois même que je jurai de ne m'y plus exposer, je laisserai périr plutôt toutes les maisons du monde, je mettrois avec plaisir le feu à celle de la ville pour en faire sortir Mlle. de Germofan; elles sont quelquefois bien haiffables les maisons avec leurs portes, qui ne s'ouvrent & ne se ferment jamais comme l'on voudroit. J'ai beaucoup à faire dans ce moment à ma campagne, j'ai plusieurs opérations d'agriculture à diriger, & je ne suis pas maître des distractions qui viennent m'en

détourner ; je me laisse aller à calculer le produit de mes peines , & des soins que je prends ; je trouve qu'ils font mal recompensés & je m'abandonne à une paresse & à une inaction qui n'est point dans mon esprit ; je pense à tout ce qu'exigent mes occupations , & je ne fais rien ; toutes mes affaires sont à la campagne , & mes idées sont à la ville ; il faudra bien que j'y retourne véritablement ; j'attends quelques informations ; je veux savoir si ma présence influe sur la retraite de certaine personne ; si mon absence lui laisse prendre l'essor , & s'il est bien vrai que je gêne sa liberté , ou si mes conjectures là-dessus sont fausses : crois-tu que réellement Mlle. de Germosan soit bien aise de ne plus me voir ? son indifférence sur mon éloignement t'a-t-elle paru bien vraie ? bien naturelle ? tu n'auras pas su en juger , tu auras pris au

piéd de la lettre un silence qui ne vouloit rien dire ; mille de ces riens qui décelent t'auront échappés ; je ne puis pas m'en rapporter à toi , à qui il faut des refus par écrit , & qui te fais donner des congés bien signés ; si je t'écoutois , dès ce moment je serois sans espérance ; mais , mon cher ami , cela ne se peut pas , ou je ne fais ce que deviendrait ton ami , & si j'étois sans espoir , aurois-je eu du dépit , de la colère ? serois-je ici ? aurois-je renoncé à toutes les circonstances qui pouvoient me rapprocher de Mlle. de Germosan ; voici l'effet que j'attends de mon absence , qui ne sera pas longue comme tu peux bien le comprendre ; d'abord , elle me débarrassera de ces témoignages de reconnoissance incommodes , & qui ne mènent à rien : ensuite , ne crois-tu pas que lorsque Mlle. de Germosan n'aura plus à se défendre de moi , de mon empreffe-

ment à la voir, de mes lettres, en fin de tout ce qui lui parle de ma passion? ne crois-tu pas, dis je, qu'il lui viendra un peu d'ennui? elle retournera dans le monde; qui verra-t-elle? des gens qu'elle n'aime pas, dont elle ne se soucie pas; toi qu'elle craint peut-être parce que tu es mon ami; fera ce une récréation pour elle que de se défendre contre Mr. de la Hauffe? quelque occupation qu'elle puisse se faire, je crois qu'elle se trouvera déçue, & quelles que soient ses dispositions il me semble que je dois lui manquer: à quoi sert le courage, que devient le plaisir de se défendre si on n'a point d'ennemi? elle s'ennuiera de se cacher, si elle n'a pas à éviter quelqu'un d'aussi sensible que moi; dès que sa retraite ne signifiera plus rien, elle ne s'en souciera plus; elle aura contracté des dettes envers ses amies, il faudra bien qu'elle s'en acquitte, & le tems qu'elle

prendra pour cela est précisément celui que j'ai marqué pour la fin de mon séjour ici; j'ai lié certaines affaires domestiques avec des gens que Mlle. de Germofan employe pour les siennes, en sorte que sans aucune confiance, je fais, fort en gros à la vérité, ce qu'elle fait, ce que font ses parens, s'ils sortent, s'il vont à leur campagne, chez qui ils vont; ce n'est pas une curiosité indiscrete, c'est chez moi un intérêt que je serois trop malheureux de ne pas satisfaire; je t'avouerai, mon cher ami, que depuis les derniers momens que j'ai passé dans le bois avec elle, le besoin de la voir, d'être auprès d'elle, de lui parler, est devenu pour moi un feu brûlant, que l'éloignement, que les difficultés n'appaissent point; toi qui t'intéresses si vivement pour le bonheur de Mlle. de Germofan, dis-moi si elle est heureuse de tout ce qu'elle fait? dis-moi si c'est son bonheur que

Je disparois à ses yeux ? Hélas ! si je le croyois, je ne te le demanderois pas ; mais réfléchis , & vois si dans ce que je pense, si dans ce que je fais, tu peux condamner quelque chose ; il me paroît bien d'abord que je dois tout te cacher , parce qu'entre ta jalousie & tes prétendus scrupules, tu pourrois fort bien me nuire par excès de délicatesse ; mais insensiblement l'amitié l'emporte , & je te dis tout ? d'ailleurs, quel seroit ton pouvoir si Mlle. de Germosan étoit pour moi ? le moindre des sentimens est plus fort que tous les conseils du monde ; c'est pour cela, mon cher ami , que je ne te crains pas ; tu ne pourras jamais lui dire que je ne l'aime pas , & alors que m'importe tout le reste ; oui, mon cher Marville, parles-lui, tâches de l'affranchir avec elle, ta façon de penser généreuse doit te mériter sa confiance ; ce qu'on voudra te cacher pourra même m'in-

truire ; je ne te demande rien ; mais pense au sort de ton ami , je t'en conjure. Pendant que Mlle. de Germosan se déroboit aux regards de tout le monde pour m'éviter , je n'ai pu la laisser travailler tranquillement à cette méchanceté ; j'aime tout ce qu'elle aime, je m'approche de tout ce qui lui appartient ; ces espèces de tantes qu'elle ne voit que par devoir , qui ont une toute autre société que la sienne, mais qui se font rapprochées des Germosan depuis le bruit de leur fortune, & auxquelles Mlle. Laure témoigné tous les jours plus d'attachement, je me suis aussi attaché à elles ; je les connoissois un peu, je les connois beaucoup plus , je les accompagne au sortir de l'assemblée , je leur fais des visites, je me suis vengé de l'invisibilité de Mlle. de Germosan, en me faisant des moyens de la voir beaucoup plus ; ces tantes ont pris de l'amitié pour moi , & elles aiment ma

ma société, & leur chère nièce ne voudra pas les priver de cet agrément ; je ne puis comprendre , qu'après notre dernier entretien , qu'après cet incendie , qu'après mes brûlures aux mains , Mlle. de Germosan ait pris tout d'un coup le parti de me fuir ; elle n'avoit point été blessée de ma dernière lettre, elle me le dit positivement dans le bois, c'est un problème de sentiment que je ne puis pas résoudre, sur-tout depuis ici, il faut retourner auprès de celle qui en est le sujet, & ce sera d'abord que je pourrai juger que le tems aura opéré quelque changement dans le goût nouveau de la retraite ; je ne pense point à cette fantaisie bizarre sans en être révolté , elle crie vengeance : pour l'obtenir j'épuise mon imagination à trouver un moyen de voir Mlle. de Germosan , & de la voir seule ; il ne seroit sans doute pas difficile

d'employer l'intrigue, la ruse, les déguisemens, la séduction des domestiques ; mais si j'allois être découvert, soupçonné même, je serois perdu ; aux yeux de toute la famille je ne serois plus qu'un intrigant, qu'un vil séducteur, & Laure seroit perdue pour moi ; alors je tombe à ses pieds, & je remets mon sort au hazard cruel par sa lenteur, & aux circonstances défolantes par leur rareté & leur incertitude, trop heureux encore, si l'ardeur d'en jouir ne m'ôte pas l'habileté & l'adresse d'en profiter : prie pour moi, mon cher Marville, je t'en conjure : en vérité je suis bien malheureux, je le serai encore trois jours, mon absence pour être raisonnable ne peut pas être moindre de sept ou huit jours, & même il faut quelques raisons plausibles pour retourner ; on sait que j'aime la campagne, je parle toujours du bonheur d'y vivre, & la quitter

dans cette saison pour aller à la ville seroit une inconféquence que je tâcherai de ne pas me permettre ; hélas ! je serai tout ce que Mlle. de Germonfan voudra, dans ce moment c'est elle qui est la plus forte ; crois-tu qu'un jour je parviene à obtenir aussi un peu d'empire ? oh comme j'en abuserois ! mais mon secret m'échappe ; ce n'est pas ce que je voulois te dire ; garde le moi si tu crois que c'en soit un.

Tu as peut-être entendu parler d'une espèce de partie de campagne, qui s'est arrangée pendant que j'étois à la ville, entre Mefd. de Taninge, d'Arfilli & quelques-autres personnes ; il doit y avoir cinq ou six femmes & trois ou quatre hommes ; j'espère que tu en augmenteras le nombre. Trois jours avant que je vinsse ici, après un très-bon, très-grand, très-abondant souper chez Mad. D\*\*\*\* ; dans le petit nombre d'idées que permit la digestion, on parla de la di-

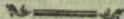
fette

fette que l'on craignoit cette année à cause de la rigueur de l'hiver & des froids du printemps, on s'étendit sur les inconvéniens qui en résulteroient, le gibier sera rare, la volaille fort chère, les petits pois seront retardés, Mr. \*\*\*. qui venoit de se plaindre d'avoir trop mangé d'un pâté de perdrix, dit fort négligemment ; qu'il n'y avoit que les payfans qui ne souffrirent pas dans les tems de disette, parce qu'ils avoient toujours leur nécessaire, & toujours la même nourriture, enforte qu'il n'y a point de privation pour eux ; cette idée philosophique fut très bien reçue, & chacun y ajouta un fait pour l'appuyer ; je demandai si l'on savoit ce que c'étoit que la quantité & la qualité de la nourriture du payfan pauvre ? tout le monde cria que c'étoit du très-bon pain bis, qui étoit excellent avec de la crème, avec du lait, avec des pom-

trois jours, peut-être même plus tard encore, si je n'ai pas une véritable espérance de voir Mlle. de Germosan; mais peut-être serai-je effacé de son esprit, peut-être au bout de ce tems-là n'existerai-je plus dans sa pensée; dis-moi combien il faut de tems pour ôter de l'esprit d'une femme, une maison sauvée, des cheveux brûlés, des mains blessées & que l'on a pensées soi-même; je serois très-en peine si le souvenir n'étoit attaché qu'à la reconnaissance; mais laisse-moi croire qu'il y a un sentiment plus vif, tu l'as dit toi-même, & alors il ne s'effacera pas par une absence qui peut finir à tous les momens; elle la craint ou elle la souhaite, & cette pensée ne laissera pas éteindre ce qui l'a fait naître; il y aura certainement un moment favorable pour reparoître, & c'est ce que je vais étudier; en vérité, mon cher ami, je me parois extraordinaire à

moi-même, je ne me comprends pas; j'ai été attaché à des femmes aimables, j'ai connu le charme de les aimer; mais jamais je n'ai été maltraité, subjugué, absorbé comme je le suis aujourd'hui, jamais ma vie n'a dépendu d'elles comme elle dépend de Mlle. de Germosan, & si tu venois me dire que je puis être heureux, que Mlle. de Germosan est accordée à mes vœux, je te demanderois ce que c'est que mes vœux, quels sont ceux que je forme & que j'ai formés: je sens un attrait irresistible à la voir & à l'entendre; si je suivois mon impétuosité je l'exprimerois la passion la plus violente, & si tu me parlois de démarches, de calcul, de formalité, de cérémonie, je ne sentirois plus rien; il me semble qu'il y a une différence entre obtenir quelque chose d'elle ou obtenir elle-même; c'est sans doute une contradiction qui tient à l'humanité; je l'abandonne à

la violence de mes sentimens; c'est certainement eux qui décideront de ma vie, ton amitié aussi y pourra toujours beaucoup. Adieu, mon cher ami.



P. S. Tu me pardonneras bien si je ne répons pas aujourd'hui à ta fable de république, tu as renchéri sur mes idées politiques, je t'y laisse, je ne pourois pas m'en occuper dans ce moment; tu exerces ton imagination sur ce qui est impossible, ploye plutôt ta raison sur ce qui existe, tu auras bien assez à faire, c'est à ceux auxquels sont confiées les loix, à corriger par leur humanité ce qu'elles ont de défectueux & de contraire à la raison; les loix & les climats ne paroissent pas toujours faits pour les pauvres humains, il en résulte une guerre éternelle, & le champ de bataille est couvert de souffrans &

de victimes; les amusemens politiques de ton imagination partent d'une bonne intention; on voit que tu es fâché que tout soit si peu arrangé pour le bien & le bonheur de l'humanité; mais tes idées sont très-inutiles; rapproche-les de l'état des choses, & que tes grandes vues ne te fassent pas mépriser ton emploi de judicature; il est bien petit, bien balterne, mais tu peux faire du bien aux hommes, tu peux leur être utile par tes lumières & par ta bienfaisance, & les plus grands Rois & les plus grands ministres d'Etat n'ont pas une autre vocation.



---

 LETTRE XLVI.

*Monsieur de Marville, à Mr. de St. Ange.*

MON cher ami, je comprends parfaitement ce qui paroît être chez toi si incompréhensible ; cette contradiction, qu'il y a entre tes desirs & tes volontés, vient de ce que dans tes sentimens pour Mlle. de Germosan, il y a autant d'amour-propre que de passion ; tu veux devoir tout à toi-même, tu veux que l'éclat de tes succès fasse briller ton mérite ; tu ne fais jouir de la victoire que par les trophées, c'est la morale ou plutôt c'est la vanité toute simple d'un homme doué par la nature & gâté par les femmes : tu jouis de tes succès bien plus par l'amour-propre que par l'avantage qu'ils ont en eux-mêmes, je

t'ai vu souvent mépriser des objets qui avoient été ceux de ton ambition ; tu n'aurois pas voulu être le second parmi tes camarades, & tu étois fâché de n'en avoir qu'un petit nombre à surpasser : je me suis bien aperçu que ta modestie n'est le plus souvent qu'une vanité recherchée, tu ne cèdes la place qu'à celui qui ne la mérite pas ; tu laisses parler & décider les bêtes & les bavards ; tu n'emploies ton esprit & tes lumières que lorsque la victoire peut se flatter, & qui fait si tu serois si bienfaisant avec ceux qui ont besoin de toi, si cette qualité ne te donnoit pas une espèce de supériorité, tu accompagnes ta manière, de grâces, d'esprit, de gaieté & d'une aménité séduisante ; il est impossible de ne pas t'aimer quand tu le veux, personne ne le fait mieux que moi ; j'ai été jaloux de tes avantages & je t'aime encore ; il est vrai que ton cœur ne s'est jamais démenti,

la nature l'a fait excellent & je suis sûr qu'il combat souvent ton amour-propre. Crois mon cher ami, que tu ne seras jamais heureux que ton cœur ne soit le plus fort; je pense que ton séjour à Paris a beaucoup contribué à développer tes dispositions & ton caractère ambitieux & léger; dans ce pays-la, on juge beaucoup des hommes par les femmes; en avoir beaucoup est une gloire qui conduit souvent aux honneurs & à la fortune; & ce qui la fait obtenir n'est pas précisément le mérite le plus essentiel, ce n'est pas toujours la vérité, la candeur, la pureté des sentimens; mais ce que tu as peut-être perdu avec des femmes, une femme peut-te le rendre. Si Mlle. de Germosan n'avoit pas offert autant de difficultés pour lui plaire, qu'elle avoit de charmes pour y parvenir; si elle n'eut pas eu de la fierté dans le caractère; infiniment d'esprit, & beaucoup de simpli-

cité & d'insouciance dans la coquetterie, elle n'auroit pas mérité ton attachement, elle ne t'eut rien inspiré, & tu ne serois pas si combattu par les sentimens que tu as pour elle; c'est sur elle que je me repose pour faire justice de ta légèreté, tu n'es pas encore assez malheureux; heureusement que tu as tout ce qu'il faut pour le devenir beaucoup, une passion bien violente, un amour-propre bien vif, & de l'espérance précisément ce qui est nécessaire pour ne pas te laisser un moment en repos; tu souffres cent fois plus que je n'ai souffert & que je ne souffre encore, moi, qui ai le supplice de savoir à quoi m'en tenir: je t'avouerai que j'ai frémi en pensant à l'avantage que pourroit te donner tout ce qui s'est passé à l'incendie de Valere; tu jouissois si bien de la sensibilité de Mlle. de Germosan, que j'en ai tremblé pour elle; en vérité, j'ai été

Bien aisé de ne pas te trouver ici : tu me haïras si tu veux, mais je sens un contentement au fond de l'ame de toutes les plaintes que tu me fais ; il a été augmenté encore par la conversation que j'ai eue avec Mlle. de Germosan, car enfin j'ai pu lui parler. Dimanche, après le sermon, il faisoit un très-beau tems, elle alloit se promener avec quelques-unes de ses amies, je les joignis ; insensiblement dans la promenade, je restai en arrière avec Mlle. de Germosan ; je lui dis, je vous prie, Mademoiselle, de me dire quelques mots de reconnoissance, car j'ai toujours la même façon de penser, & vous n'en entendez jamais un mot ; elle me répondit en riant ; il ne faut pas m'en parler si vous voulez que je vous remercie de votre silence ; je ne dirai rien de moi, lui dis-je, mais je veux parler de quelqu'un d'autre ; elle me regarda d'un air sérieux & presque fâché ; oui, Mademoiselle,

continuai-je, de quelqu'un d'autre ; ce sont mes sentimens pour vous qui m'en donnent le courage, je veux que vous sachiez ce que je fais & ce que je pense là-dessus, & il n'est peut-être pas inutile pour vous d'en être instruite ; elle doubloit le pas pour joindre ses amies ; je fais, lui dis-je très-vivement que St. Ange vous aime ; elle ralentit sa marche, elle dit quelques mots comme si elle eut voulu se fâcher, mais ils étoient mal articulés & peu suivis ; je laissai éloigner la compagnie qui nous dévançoit, & quand je fus assuré de n'être pas entendu par ceux qui nous précédoient, je lui dis beaucoup de choses ; elle a vu mes sentimens, mon amitié, & le vrai intérêt qui m'anime pour elle : elle m'écoutoit avec attention, elle s'arrêtoit quelquefois en fixant ses yeux à terre ; elle parla fort peu, & c'étoit pour me contredire, pour me dire que je

Jugeois fort mal, qu'elle ne voyoit rien, qu'elle savoit mieux que moi, que je n'étois pas instruit; je voyois ce qu'il lui en coûtoit pour être cachée; dissimulée, pour n'avoir pas de la confiance; la candeur étoit sur le bord de ses lèvres, & elle étoit repoussée par la crainte, par la modestie, par la défiance, je crois parce que j'étois un homme; comme je ne fais pas juger des expressions, que les nuances m'échappent, que je ne vois pas ces-riens qui disent tant de choses, je ne te dirai rien de plus aujourd'hui; toi, qui devines si bien, tu sauras tout ce que j'ai dit & entendu, sans que je te le dise: je me vanterai seulement qu'en me quittant on me dit; mon cher Mr. Marville, venez nous voir, je vous prie; tu es trop bête, je pense, pour comprendre pour qui étoit ce cher monsieur, tu mérites au moins de ne pas le savoir: je répondis en baisant sa main.

on ne m'en empêcha pas, & tu ne feras pas encore jaloux, homme méchant & présomptueux! mais je suis tranquille, je me repose sur l'esprit de Mlle. de Germosan, sur la force de son ame; je ne fais pas comment elle t'aime, mais son cœur ne l'entraînera pas, & si jamais vous devez être heureux, vous le ferez autant l'un que l'autre, c'est ma prophétie: par la nature des circonstances & par ton caractère, tu seras malheureux encore longtems; encore longtems tu te débattras dans tes chaînes; j'ai le cœur bien mauvais, je ne te plaindrai pas un instant; dans ce moment je ris des travaux de ton imagination, & des tourmens de ton esprit; oui, mon cher, abandonne tout ce qui t'occupoit, tout ce qui te faisoit plaisir, pour ne penser qu'à cette fille charmante; qu'est-ce que c'est que tes livres, que tes champs, que tes paysans, tes projets, tes correspondans

ces ; tout cela n'est plus rien & ne vaut pas un de ses regards : ton imagination ne te laisse pas un instant en paix , si tu ouvres un livre , tu ne lis pas longtems , tu vois bientôt les beaux yeux qui t'ont frappé , qui t'ont ému dans telle circonstance , tu veux te rappeler ce qu'ils exprimoient , & tu ne lis pas un mot ; si tu écris , le doux sourire de sa bouche arrête ta plume , tu te souviens qu'elle a fouri à ce que tu as dit , & tu traces le nom de Laure ; ensuite la fraîcheur de son teint , sa physionomie , où se peint si bien ou la vivacité de son esprit , ou son ame douce & tendre , viennent se présenter à tes yeux , & tu es insensible à tout ce qui t'environne , à la beauté de la vue , aux agrémens de la campagne ; tu pars avec ardeur pour aller voir tes champs , tes prés ; mais voilà le fantôme de Laure , qui dans ton imagination traverse la prairie , qui de son

piéd léger foule l'émail des fleurs , ta vois sa taille de nymphe & tu es ému , tes pas se ralentissent , tu peux tout-au-plus aller te reposer sous le premier arbre ; qui irois-tu chercher plus loin ? tout a disparu ; il n'y a plus rien de réel que tes souvenirs & ton imagination ; je ne suis pas forcier , mais ta première idée à ton réveil , je la fais parfaitement , & tu es assez malheureux pour que dans ce moment tous les charmes de Mlle. de Germosan se présentent à toi ; je t'entends murmurer quelquefois contre la dure sujettion ou tu es retenu ; ton grand esprit se révolte , ton ambition , tes idées , ton génie s'élèvent & secouent avec orgueil ce petit sentiment qui s'est glissé dans ton cœur ; tu as tant vu de femmes ! & ici ce n'est encore que cela ; prends courage , tu en viendras bien à bout , il faut seulement un peu de travail , un peu de politique , un peu d'in-

trigue, ensuite de l'habileté dans la conduite, de la présence d'esprit dans les petits incidens, du courage dans certaines circonstances, de l'art dans certaines expressions, & alors on peut espérer de parvenir à quelque bonheur, si tout cela est soutenu par de bonnes intentions & une passion bien forte. Hélas! elle étoit dans mon cœur & je n'ai obtenu qu'un congé: tu as bien raison de me le reprocher, mon cher ami, je te le pardonne; je viens de voir Mlle. de Germosan & je supporterai tout pour elle; je suis malheureux & il n'est pas en ton pouvoir d'y ajouter quelque chose, ton bonheur ou ton malheur ne sont rien pour moi; c'est le sort de Mademoiselle de Germosan qui est tout, c'est le bonheur qu'elle mérite qui est le vœu de mon cœur; je suis sans-doute indigne d'en être l'artisan; mais toi, que feras-tu? aie mon cœur & tu seras

digne d'elle. . . . On me dit que le brave Henri ton domestique demande à me parler, je le fais bien vite entrer. Eh bien, Henri, quelle nouvelle? comment se porte ton maître? . . . Ma foi, Monsieur, je ne fais pas si Monsieur est malade, mais depuis quelque tems il est terrible, il se fâche de tout, voilà deux fois qu'il m'a grondé & il m'a donné mon congé. — Comment, votre congé? cela me paroit impossible; vous vous ferez enivré peut-être mal à-propos, Mr. Henri? — Oh! Monsieur nous donne trop de vin pour que nous ayons besoin de nous enivrer, cela ne nous arrive jamais. — Il y aura quelque erreur de compte à votre avantage, un peu trop forte? — Il y a bien longtems que Monsieur ne compte plus après moi; mais une fois Monsieur s'est fâché parce que je n'ai pu rattraper une lettre qui étoit restée je ne fais où, il m'a dit que j'étois incapable de tout, & avant-

hier je devois lui dire que Mr. & Mlle. de Germosan devoient venir ce jour là à leur campagne; il y avoit un champ qu'il falloit finir & que je ne pouvois quitter, je ne pus le lui dire que le soir, il se mit dans une grande colère, il me dit que je n'étois qu'une bête qui vouloit tout faire à ma tête, & que je n'allois jamais au plus pressé, & je vous assure, Monsieur, qu'il n'y avoit rien de plus pressé que ce champ; je craignois la pluie, & tout auroit été perdu: c'est ce que j'ai voulu soutenir à Monsieur le lendemain, & alors il m'a renvoyé, il m'a chassé. — Cela me paroît bien extraordinaire, maître Henri, il me semble qu'il ne peut pas se passer de vous. — Je ne fais pas si Monsieur ne peut pas se passer de moi, mais je ne puis pas me passer de lui, moi; & c'est ce que j'étois venu dire à Monsieur, afin que Monsieur eut la bonté de parler à mon maître, pour qu'il ne me ren-

voyât pas; je vais aussi dire à Mr. de Germosan que je suis bien fâché de n'avoir pas averti Mr. de St. Ange qu'il alloit à sa campagne, que je ne croyois pas que ce fut si pressé, & qu'une autre fois je ne manquerois pas de l'avertir d'abord; celui qui m'avoit donné la commission ne m'avoit pas dit qu'il falloit le dire tout-de-suite; j'espère que Mr. de Germosan & Monsieur parleront pour moi. Veux-tu, mon cher ami, que je laisse aller Henri chercher cette recommandation? je devrois avoir la méchanceté de le faire, c'est peut-être même ce que tu veux; je préfère, cependant, de lui donner ma lettre, la réflexion t'aura ramené à tes vrais intérêts, & tu prieras le bon Henri de rester auprès de toi; je t'ai recommandé à lui, je lui ai dit qu'il falloit avoir égard à ton état présent, que tu avois quelque chose dans la tête qui changeoit un peu ton caractère

dans ce moment ; mais que cela te passeroit , & qu'il ne devoit pas s'en embarrasser ; il m'a répondu que pourvu que tu ne fusses pas trop malade , tout ce que tu lui dirois ne lui feroit rien ; ainsi j'espère qu'il te pardonnera & que tu conserveras ce fidèle domestique. Je suis fâché que ton retour à la ville soit si éloigné ; je crois que tu ne m'y trouveras pas : je suis obligé d'aller pour plusieurs jours à Grançon , pour avoir communication & copie de la procédure d'un voleur dont nous avons ici le camarade & le complice ; si tu m'écris envoie ta lettre chez moi , elle me parviendra : je consens très-volontiers , mon cher ami , à ce que tu n'aies aucune estime pour mes idées chimériques , fantastiques , politiques , tout comme il te plaira de les appeler ; je te pardonnerois même de ne pas les lire. Lorsque j'ai été le témoin & même l'instrument des maux

que se font & que s'attirent les hommes animés par l'opinion , par la nécessité , par l'avidité , & que les loix viennent les faire souffrir encore , il m'est impossible de ne pas porter mon esprit sur la source de ces inconveniens ; j'en accuse les principes & la base sur lesquels la société est fondée ; l'opinion est trop souvent en opposition avec les loix , & toutes les deux s'accordent trop peu avec la nature humaine ; les loix , où les législateurs n'ont pas cherché les moyens de prévenir les crimes qu'ils défendent avec rigueur ; ils n'ont employé que la crainte des châtimens , qui n'agit chez les hommes que par la réflexion , & chez le plus grand nombre , le besoin & l'objet présent ôtent toute réflexion : avant que d'établir les crimes , il eut été de la justice & de l'équité d'ôter les occasions , de prévenir les habitudes de les commettre , en ayant égard au mo-

ral & au physique de la nature humaine (\*). L'opinion s'est établie avec la même inconséquence; elle tyrannise avec violence sans égard ni pour le bien public, ni pour le bonheur particulier; elle est la reine du monde, & presque toujours elle fait le malheur de ses sujets; elle décide sur les apparences, & rarement elle rend justice à la réalité: c'est une peine de s'y soumettre, c'est un tourment de s'en affranchir, elle enchaîne les foibles, elle cède aux téméraires, elle exige le faste, elle dépend de l'appa-

(\*) C'étoit l'esprit des loix de Moïse, il défendit l'adultère, après avoir permis de renvoyer la femme qui ne convenoit pas: il étoit ordonné de se marier, il étoit honteux de ne pas l'être, le mariage étoit facile & alors il défendit le libérinage: il donna à chacun une portion de terre, on rentra dans son héritage au bout de cinquante ans, personne n'étoit sans propriété ou sans le nécessaire, & il dit; tu ne voleras point; on a gardé les loix prohibitives, on a reformé les loix bienfaisantes.

rence

rence, du bruit, de l'éclat, du clinquant, elle place la vertu où elle n'est pas; pour elle, l'économie est avarice, la modestie est foiblesse, l'humanité n'est qu'un manque de courage, comment l'opinion n'est-elle pas devenue entre les mains des législateurs un moyen plus efficace pour faire le bien aux hommes? il pouvoit avoir une si grande force! Les réflexions auxquelles je me laisse aller sur ces objets me consolent quelquefois de la sécheresse de mes occupations de judicature: je suis souvent appelé à faire des choses que je n'approuve point, à des rigueurs qui m'affligent; l'intention est bonne, mais le principe n'étant pas juste, l'exécution manque souvent le but: j'ai particulièrement réfléchi sur ces objets en lisant un ouvrage manuscrit, dont le sujet a quelque rapport avec ce que je te dis ici; il a pour titre, la République raisonnable; il examine, il dis-

l'ame IV.

L

cute les principes sur lesquels les législateurs & les légistes, depuis Moïse jusqu'à Montesquieu, ont établi les loix : il compare le bonheur dont les peuples ont jouï sous les différens systêmes politiques, & après une critique qui paroît fondée sur la raison & sur la nature humaine, il forme le plan d'une législation établie absolument sur les besoins & sur le bonheur de la nature humaine; il établit d'abord ce qui est nécessaire à ce bonheur, liberté & moyens de vivre; il fixe & borne l'un & l'autre par ce que les devoirs de la société exigent; il repartit plus également les biens & les jouissances, tout n'est pas asservi aux richesses; les loix, l'opinion, & la force sont dirigées sur cet objet, le bien être & le bonheur de tous les individus, du souverain comme des sujets, est le but dont il ne s'écarte point; ce sont des idées chimériques peut-être, mais elles

ont été inspirées par la bienveillance générale, & par la réflexion du nombre prodigieux d'êtres qui souffrent dans l'arrangement actuel des choses : je te parlerai de cet ouvrage à notre première entrevue; je suis fâché que ce moment soit encore éloigné; je serai plusieurs jours sans te revoir, lorsque tu reviendras à la ville je serai absent. J'ai oublié de te dire que j'ai beaucoup entendu parler de cette partie de campagne que tu as proposée, c'est avec toi que l'on en fixera le moment, & on t'attend; c'est tout ce que je puis t'en dire aujourd'hui, je languis de te revoir, mais j'espère avoir de tes nouvelles avant ce tems-là. Adieu.



## LETTRE XLIX.

*Laure à Sophie.*

JE voulois bien, ma chère amie, vous répondre par le premier courrier : je le devois à votre amitié, puisque c'étoit votre attente, je ne fais comment il s'est fait que j'ai laissé passer le premier jour de poste, & ensuite plusieurs autres sans vous rien dire; enfin, il y a bien longtems que je n'ai écrit à mon amie; il y a des moments d'abattement, ou plutôt, de paresse d'ame, dont on ne peut pas se défendre; l'amitié même, qui ne devoit jamais souffrir de rien, en souffre comme tout le reste; j'ai bien pensé à vous, mais je n'ai jamais eu la force de vous le dire; ce ne sont cette fois, ni les distractions, ni les occupations qui m'en ont empêché,

je n'ai rien eu à faire, & le tems s'est écoulé sans que je sois sortie de mon désœuvrement; ce qui s'est passé à l'occasion de l'incendie de notre campagne m'a causé une vraie fatigue; j'étois en peine de la reconnoissance qu'il falloit témoigner à Mr. de St. Ange; je voudrois ne lui rien devoir, & qu'il n'y eut aucune obligation entre nous, il auroit des droits, il les feroit valoir, ne pourroit-il pas même en abuser? & là-dessus, je me sens disposée à ne rien témoigner, je ne voudrois pas non plus être accusée d'ingratitude sur des services rendus, il a presqu'exposé sa vie, il a souffert; ne pas le reconnoître du tout ce seroit être méchant: j'ai été touchée de ce qu'il a fait, il a pu le voir, il l'a vu dans les premiers moments, n'est-ce pas tout ce qu'il faut; en vérité, ma chère amie, je ne fais pas ce qu'il faut, & ce combat m'a jetée dans une espèce de langueur &

dans une incertitude dont je n'ai pu sortir, j'ai crain de le revoir, je l'ai fui autant que je l'ai pu, & j'ai laissé mes parens témoigner & s'acquitter seuls de la reconnaissance; je suis restée enfermée chez moi, il y a plusieurs jours que je n'ai vu personne; Mr. de St. Ange avoit paru deux fois dans le monde avec les mains fort enveloppées, on auroit pu le croire estropié, j'ai entendu dire à mes parens qu'il étoit très-bien guéri, ils ont été le voir chez sa sœur, il est venu chez eux quelquefois, je ne l'ai point vu: on dit qu'il est retourné depuis quelques jours à sa campagne, je erois qu'il ne reviendra pas, & que je ne le reverrai pas de très-longtems. Vous voyez, ma chère amie, que je suis bien éloignée de ce que vous prescrivez dans votre lettre; je ne crois pas en vérité qu'il arrive un seul mot de ce que vous avez prévu; votre

esprit se presse de lier des circonstances qui n'existeront jamais; sur quoi donc les établissez-vous? sur une lettre que j'ai lue, il est vrai? sur un moment d'entretien? si dans tout cela Mr. de St. Ange témoigne un sentiment que mon esprit ne sauroit condamner, faut-il d'abord en prendre une allarme inutile? j'avoue que sa façon de penser a quelque chose d'analogue avec la mienne; on voit qu'il est vrai dans ce qu'il dit, & on est forcé de l'écouter quelquefois; mais je me rappelle ses expressions & plus j'y réfléchis & moins je les trouve condamnables, elles ont le caractère de la vérité par leur simplicité; enfin, ma chère amie, c'est lui qui m'a donné l'idée d'un homme essentiel & aimable; mais je vous assure, encore une fois, que cette idée n'est liée à aucune autre; vous en seriez convaincue si vous étiez témoin de ma tranquillité. J'ai trouvé

du plaisir à fuir le monde, mon désœuvrement ne m'a point ennuyé, mes pensées ont suffi à mon occupation, je me laisse aller à un abandon de rêverie qui est une vraie douceur; en vérité, je pourrais vivre très-longtems; toujours même dans cette espèce d'insensibilité; il y a peut-être quelques momens de vuide, qui deviendroient de l'ennui, si on ne savoit pas s'en garantir; je n'ai pas cherché des distractions dans le monde, parce que j'ai vu que mon père approuvoit ma retraite & ma conduite; j'ai très-bien remarqué qu'il se chargeoit volontiers de toute la reconnaissance, & je l'ai laissé faire; j'ai des chagrins qui sont pires que de l'ennui, & qui ajoutent à mon humeur, lorsque je suis disposée à en avoir; le premier, c'est que ma petite fille Henriette a pris une maladie d'enfant qui éloigne le plaisir que j'aurois de l'avoir auprès de moi.

cette maladie sera courte, mais il faut laisser passer plusieurs jours de convalescence; j'ai été la voir avant hier avec une de mes tantes; ces tantes sont des parentes que nous voyons beaucoup plus souvent depuis quelque tems, elles viennent voir ma mère plus fréquemment que ci-devant; elles font des promenades ensemble, on leur prête la voiture quelquefois: elles sont peu riches, & notre maison leur est devenue agréable. Celle dont je viens de vous parler, & à laquelle j'ai confié mon secret sur Henriette, est venue la voir avec moi; cette tante est plus aimable & moins âgée que les autres, elle est veuve d'un homme qui lui a laissé une très-petite fortune, elle vit seule & j'irois la voir plus souvent, si sa maison n'étoit pas si éloignée de la nôtre; je lui ai entendu parler deux ou trois fois de Mr. de St. Ange, je ne sais comment elle le connoit.

Le second de mes chagrins, & qui contribue véritablement à mon ennui, c'est que les réparations qui font une fuite de l'incendie, éloignent notre séjour à la campagne; nous passerons à la ville tout le mois de may, & peut-être tout celui de juin: je vous prie, ma chère amie, de vous en affliger avec moi; remarquez que tout s'accorde pour me chagriner & pour m'attrister; je suis privée de tout ce qui pouvoit me faire plaisir aujourd'hui, du séjour de la campagne que j'aime & qui est si agréable dans ce moment, de ma petite fille en qui j'ai placé une vraie affection, & sur laquelle j'avois formé mille projets intéressans; joignez à cela, & pour comble d'ennui, Mr. de la Hausse, qui depuis quelque tems redouble ses affiduités. Il arrange si bien le moment de ses affaires avec mon père, que je ne puis

pas l'éviter lorsqu'il vient à la maison. Il met dans ses manières & dans ses visites une assurance que rien ne déconcerte: il ne fait que rire des plaifanteries & des mortifications que je lui adresse, aussi souvent que je le puis, cependant sans choquer la bien-séance. Il y avoit déjà longtems qu'il nous menaçoit d'un souper qu'il veut nous donner chez lui, il attendoit que certaines choses qu'il préparé & qu'il veut avoir très-bonnes & à très-bon marché fussent à leur point; enfin, le moment a été fixé; c'est dans quatre jours que nous avons cette fête; toute la compagnie est invitée, c'est toute la famille Du Terrier, ce sont Mr. & Mad. Balloton; nous ne ferons que quinze personnes choisies; mon père nous fait un devoir d'y aller. Mr. de la Hausse paroît sûr du plaisir que nous aurons, il nous fait confidence de ses préparatifs qui

lui donnent beaucoup de peines, il me consulte; il demande ce que j'aime, il n'épargnera rien pour l'avoir, il ne tient qu'à moi de croire que la fete m'est adressée; je m'en amuserois dans un autre moment, mais aujourd'hui c'est un chagrin, & jamais je n'ai été moins disposée à le supporter. Je ne fais comment il arrive qu'insensiblement, je me trouve éloignée de tout ce qui pourroit me faire plaisir; il semble que toutes les circonstances s'accordent pour cela; je ne jouis plus, ni de mes amis, ni de la société, ni même de mes parens, & cependant les peines & les embarras domestiques augmentent. Je ne pus m'empêcher l'autre jour d'en faire faire la réflexion à mon père, qui me reprochoit un peu de tristesse; je ne comprends pas pourquoi le mot de privation que j'employai le fit sourire d'abord, ensuite il m'embrassa en soupirant, il me

dit des choses tendres & consolantes, il m'invita à avoir encore de la patience, il me promit que dans peu de tems je jouirois de tout ce qui peut me rendre heureuse, & il m'exhorta à avoir de la confiance en lui; il m'affura qu'il ne cessoit de penser à moi, & que j'étois le but de tous ses projets & l'objet de ses espérances; que je les verrois se réaliser toutes à mon avantage, avant l'espace de trois mois, qu'en attendant je ne devois avoir ni ennui, ni peine, & que nous jouirions tous de celles qu'il avoit lui-même dans ce moment. Ils sont heureux, mes parens, mon père jouit de ses occupations & de ses succès, il est toujours content de ses affaires avec Mr. de la Haussé, avec lequel il travaille beaucoup, & qu'à cette occasion nous voyons toujours assez souvent; il ne tiendroit qu'à moi d'être flattée de

sa constante envie de me plaire; je ne veux plus en rire, il m'inspire un ennui mortel. Ma mère n'est point fâchée d'être à la ville, elle jouit de la société avec plaisir; nous avons presque tous les soirs du monde; depuis quelque tems ils ont beaucoup plus d'amis & de relations, on répond fort bien à leurs prévenances; je prévois qu'à la campagne nous jouirons peu de la solitude & de la tranquillité; mon père a fait un grand fallon de compagnie, il faudra bien le remplir; je ne fais, ma chère amie, comment au milieu de tout cela ma vie a plutôt perdu que gagné; je reste seule au milieu de ce monde nouveau, il s'attache à mes parens, & je ne le cherche pas; ma tante Bonval est la seule avec laquelle je sois un peu liée; elle a toujours été assez malheureuse, elle fait entrer dans le sentiment des

autres; & elle le comprend fort bien; nous allons quelquefois nous promener ensemble, elle a été sensible au secret que je lui ai confié, elle m'approuve, & elle juge très-bien du plaisir que j'aurai, c'est celui qu'il me faut dans ce moment. Je crois que je suis devenue plus difficile que je ne l'étois; je recherche mes amies avec moins d'empressement, j'ai moins besoin de leur société, elles-mêmes se passent mieux de moi, je ne fais si quelque nuance de jalousie ne s'est pas glissée dans leurs dispositions à mon égard; on me dit assez souvent que je serai une héritière, & ce n'est pas avec le ton de l'amitié & de l'intérêt; je ne suis plus sur le chemin des courses du matin de Mad. D'Arfilli, je n'entends presque plus sa volubilité & ses nouvelles; Mad. de Tanginge ne m'invite que bien froidement à aller chez elle; Mad. de St. Ceran ne me

parle plus de musique : plusieurs hommes, qui avoient avec moi un ton amical, y mettent de grands complimens; mes peines domestiques ont augmenté, mes parens se reposent sur moi du gouvernement de la maison; toutes ces circonstances réunies à quelques-autres, mettent dans mon ame un détachement & une tristesse qui me donnent de l'indifférence sur tout. Je m'y livre, je suis tranquille, j'amortis ma sensibilité, j'éloigne de ma pensée les objets qui pourroient l'affecter, je sens le froid & la solitude s'établir autour de moi, & il me semble que je pourrais passer ma vie dans cet abandon. Ce n'est pas là tout-à-fait ce que vous avez prévu dans votre dernière lettre; ce n'est pas non plus cet ennui que je craignois si fort une fois; ce n'est rien, car je ne sens rien: on m'annonce Mlle. de Mirfort, il y a longtems

que je ne l'ai vue, je vous quitte pour la recevoir. Adieu pour un moment.

Mon Dieu, ma chère amie, ce que Mlle. de Mirfort vient de me dire est bien triste, bien effrayant, je ne suis pas encore revenue de mon émotion. Mr. de St. Ange mourant! à la mort! je tremble en vous l'écrivant. J'ai cru que Mademoiselle de Mirfort ne termineroit jamais sa visite: après m'avoir appris avec beaucoup d'empressement cette effrayante nouvelle, elle s'est divertie à m'ennuyer de cent choses indifférentes; j'ai cru qu'elle ne finiroit jamais, elle a résolu de mettre ma patience à toutes les épreuves; elle m'a dit en entrant qu'elle venoit d'apprendre que Mr. de St. Ange étoit tombé dangereusement malade, qu'il alloit mourir, que sa sœur étoit partie pour aller auprès de lui à sa campagne, qu'elle y avoit conduit un médecin, & que l'on

désespérois de sa vie; j'avoue que j'ai été bien vivement émue; elle auroit pu s'en appercevoir, si elle s'apercevoit de quelque chose; je n'avois bien entendu que les premiers mots, je l'ai fait répéter, & par tout ce qu'elle m'a dit, il paroît très-vrai que Mr. de St. Ange est à l'extrémité; il m'est impossible de vous rien dire de plus dans ce moment. Je ne sais où courir pour savoir quelque chose, c'est un vrai tourment. Adieu, ma chère amie; j'ai encore dans les oreilles tout le bruit de la conversation de Mlle. de Mirfort, elle causoit seule, elle m'a mise au désespoir.

*Fin du quatrième Volume.*



174883

174880

VII